BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
124
NAPOLI

II Suppl. Palat. A 124

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME QUATRIEME.

627 147

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME IV.

AVANTURES

DE

JOSEPH ANDREWS.

TOME PREMIER.

A GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1784.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PRÉFACE

DE

L'AUTEUR.

UN Lecteur Anglois pourroit bien s'être formé une idée des Romans en général, très-différente de ce qui eſt contenu dans ces deux petits Volumes; & en conſéquence s'attendre à des choſes qui ne s'y trouvent point, & qui ne ſont jamais entrées dans le plan de l'Auteur. Ainſi, je crois devoir faire ici une eſpece de diſſertation ſur ce genre d'écrire, ce qui n'a pas encore été tenté en notre langue.

Le Poëme Epique, auſſi-bien que le Poëme Dramatique, eſt diviſé en deux eſpeces différentes; ſavoir, le Tragique & le Comique. Homere, *le Pere de l'Epopée, nous a laiſſé des modeles achevés de l'une & de l'autre eſpece, dans l'*Iliade *&* l'Odyſſée. *L'une a pour objet les grandes actions, les exploits militaires, les vertus des Héros & leurs combats; l'autre, les actions ordinaires de la vie civile, les rencontres, les avantures, la peinture des paſſions ordinaires, & diverſes ſituations de l'homme ſur la terre.*

Pour la Poéſie Epique, ſoit Tragique, ſoit Comique, elle eſt arbitraire dans ſa forme, & l'Auteur d'un Poëme de ce genre

peut écrire en proſe ou en vers. Cependant, ſelon les Critiques, s'il prend le parti d'écrire en proſe, il lui manque une partie eſſentiellement néceſſaire à la conſtruction d'un Poëme Epique, ſavoir la verſification. A cela près, ſon Ouvrage aura néanmoins tout ce qui conſtitue l'Epopée, ornée de tous ſes autres agrémens : fictions, caracteres, ſentimens, actions & diction, il aura tout, à l'exception du Mètre ; ce qui me porte à le ranger dans la claſſe du Genre Epique.

Le Télémaque *de Mr.* de Fénélon *me paroît autant mériter le titre de Poëme Epique, que l'*Odyſſée *d'*Homere [*] *: du moins il me paroît plus convenable de le ranger dans une claſſe, dont il ne differe que*

---

[*] M. l'abbé *Desfontaines* eſt d'un ſentiment différent dans un endroit de ſes *Obſervations*, que je ne me rappelle pas, & M. *de Voltaire* penſe comme lui, dans ſon *Eſſai ſur la Poéſie Epique*. Mais je crois que l'un & l'autre ſe trompent. Le *Télémaque* eſt un vrai Poëme, malgré ſes détails, & ſes longs diſcours moraux ; mais un Poëme, d'un genre particulier, & tellement conſtruit, qu'il a dû néceſſairement être écrit en proſe. Il ſeroit inſupportable en vers. C'eſt rabaiſſer ce bel Ouvrage, & abuſer des termes, que de l'appeler Roman. Toute *Angloiſe* que je ſuis, je ne crains point de dire que la *France* a dans le *Télémaque* un Poëme bien au-deſſus de celui de notre *Milton*, qui n'eſt qu'un monſtre. Malgré les louanges de M. *Adiſſon* & du docteur *Atterbury* évêque de *Rocheſter*, ſes vers ſans rime lui font un mérite médiocrement ſupérieur à celui du langage de M. *de Fénélon*.

par rapport à la liberté du langage, que de le reléguer parmi un cahos d'Ecrits, dont il differe en tout; de ces Ouvrages immenſes qu'on nomme vulgairement Romans, *tels que* Clélie, Cléopatre, Caſſandre, *le* Grand Cyrus, *& une infinité d'autres, qui ne contiennent, ſelon moi, que très-peu d'inſtruction ou d'amuſement dans une ſuite immenſe de Volumes énormes, que peu de perſonnes ont le courage de lire.*

Un Roman, tel que les Romans de Cervantes, *& de* Scarron, *ou celui-ci, eſt un Poëme Epique, Poëme dans le genre comique, quoiqu'écrit en proſe. Il ne differe de la Comédie Dramatique, que comme le Poëme Epique dans le genre tragique differe de la Tragédie Théâtrale: l'action y eſt plus étendue & plus variée, les péripéties & les cataſtrophes plus ſurprenantes, & les caracteres plus nombreux & plus diverſifiés. Un Roman du genre comique differe des Romans ſérieux, & par ſes fictions, & par ſon action; ici elles ſont grâves & délicates, là elles ſont communes & plaiſantes. Il en differe auſſi dans ſes caracteres, puiſqu'il remplit la ſcene de gens du bas étage, au lieu que les Romans du haut genre ne nous préſentent que des perſonnes illuſtres. Là, les naïvetés & les images plaiſantes tiennent lieu des ſentimens délicats, & des ſtratagemes de l'amour. Dans ſes ſentimens, à la place du ſublime, il ſubſtitue des naïvetés &*

des bouffonneries. Pour la diction, elle eſt de toutes les eſpeces, & juſqu'au burleſque y trouve ſa place : privilege dont je me ſuis utilement ſervi, pour décrire plus d'une avanture, dont je n'ai pu me tirer que par-là.

Mais, quoique j'aie adopté le burleſque dans la diction, je l'ai ſoigneuſement écarté de mes caracteres. Rien dans le fond n'eſt plus différent que le comique & le burleſque. Le premier nous attache à la Nature, qu'il faut toujours imiter exactement, pour plaire & pour inſtruire le Lecteur. Au contraire, le burleſque, en caractere ou en action, ne repréſente que de l'abſurde & du monſtrueux. La raiſon principale pour laquelle le Public pardonne ſi difficilement aux Auteurs Comiques qui s'écartent de la Nature, eſt que tandis qu'il eſt difficile aux Poëtes ſérieux de trouver le grand & le ſublime, l'uſage du Monde fournit aux Poëtes Comiques abondamment de matiere pour leurs obſervations ſur le ridicule du Genre-humain.

J'ai fait cette petite digreſſion ſur le Burleſque, parce que j'ai entendu ſouvent donner ce nom mal-à-propos à des Ouvrages vraiment comiques, & cela, parce que l'Auteur l'avoit introduit dans ſa diction, qui eſt, à proprement parler, l'habillement de la Poéſie. Or, l'habillement eſt depuis long-tems en poſſeſſion de caractériſer les hommes aux yeux du Vulgaire, & la diction fait la même fonction à l'égard des Ouvrages d'eſprit aux yeux

des Lecteurs ordinaires. Cependant, il faut avouer que quelques expreſſions bouffonnes qui ſe trouvent dans un Ecrit, où d'ailleurs les portraits & les ſentimens ſont parfaitement naturels, ne doivent point être admis pour prouver que l'Ouvrage eſt dans le genre burleſque ; à moins que d'admettre en même tems, que des penſées extravagantes, quoique baſſes & triviales, exprimées en termes pompeux, méritent le titre du vrai ſublime.

Quoique je penſe du Burleſque à-peu-près comme Mylord Shaffsbury, *qui ſoutient qu'on n'en trouve point dans les Ecrits des Anciens, je ne le déteſte pas néanmoins tant que lui. Mon indulgence, à cet égard, ne provient point du ſuccès que mes Ouvrages de cette eſpece ont eu ſur le Théâtre, mais de la conviction de ſon utilité, pour égayer l'eſprit & purger la rate, par le ris qu'il eſt en poſſeſſion d'exciter ; ce qui le rend un remede bien plus ſpécifique contre tous les ſymptômes hypocondriaques, qu'on ne s'imagine. J'en appelle aux remarques ordinaires, pour décider ſi les mêmes perſonnes ne ſont pas plus gaies & plus vives, en ſortant de quelque ſpectacle burleſque, qu'après s'être appliquées à ſuivre une Tragédie, ou à entendre un Livre ſérieux.*

Examinons l'ouvrage d'un Peintre ſérieux en Hiſtoire, & celui d'un Peintre qui charge ſes tableaux, ce que les Italiens appellent Caricatura. *Nous trouverons que l'Art du*

premier ne conſiſte que dans l'imitation de la belle Nature ; le moindre écart, la moindre liberté du pinceau bleſſe les yeux d'un Connoiſſeur, qui ne peut rien ſouffrir d'outré ; au lieu que ce même connoiſſeur, loin d'exiger la même régularité dans la Caricatura, *admire les monſtres qu'elle repréſente, & trouve du goût aux contorſions des figures, parce que c'eſt le propre de ce genre de Peinture.*

Or, le Burleſque eſt la Caricatura *de la plume, avec cette différence, que le monſtrueux eſt plus facile à peindre qu'à décrire. Si le peintre trouve ſon avantage dans ce genre, c'eſt tout le contraire par rapport à l'écrivain, parce que le ridicule s'exprime avec bien plus de difficulté qu'on ne le pourroit peindre.*

Quoique cette derniere eſpece faſſe moins d'impreſſion, le plaiſir néanmoins qu'elle cauſe, eſt à la fois plus raiſonnable & plus utile. Celui qui donneroit le titre de Peintre Burleſque à Hogarth, *ſelon moi, ne lui feroit gueres d'honneur : il eſt plus facile, & moins digne d'admiration, de peindre un homme avec un nez d'un pied, une bouche de travers, ou dans une attitude extravagante, que de voir les paſſions exprimées ſur la toile. On croit donner à un Peintre le plus grand des éloges, en diſant que ſes figures ſemblent reſpirer : il ſeroit bien plus flateur de dire, qu'elles ſemblent penſer.*

Le Ridicule, comme je l'ai dit, entre dans mon plan, ainſi je dois expliquer ce mot. Que le Lecteur faſſe réflexion, combien il a été mal expliqué en pluſieurs occaſions, même par les Auteurs qui en ont fait l'objet de leurs Ecrits. C'eſt à la fauſſe idée que nous en avons, qu'il faut attribuer l'erreur groſſiere de ceux qui ont entrepris de ridiculiſer les vices les plus affreux, les crimes les plus énormes, &, ce qui eſt pis, les calamités les plus terribles. Que diroit-on d'un Auteur qui écriroit une Comédie ſur le ſort de la malheureuſe AGRIPPINE, *qui ſe vit aſſaſſinée par les ordres de ſon fils* NÉRON. *L'humanité ne ſeroit-elle pas bleſſée, de voir la pauvreté & les autres miſeres de la vie tournées en ridicule? Cependant, il y a eu des Auteurs aſſez bizarres ou aſſez cruels pour l'entreprendre. Le lecteur* Anglois *peut bien les connoître, pour peu qu'il ait lû les Ecrits de nos Auteurs modernes.*

*Il paroît aſſez extraordinaire, qu'*Ariſtote, *qui a tant aimé les définitions, ait négligé de définir le Ridicule. Il eſt vrai qu'il a dit que le Ridicule eſt le propre de la Comédie, & par conſéquent, que les crimes ne ſont point de ſon reſſort, ſans cependant marquer ce qui en eſt, non plus que l'Abbé* de Bellegarde, *qui, quoiqu'il ait écrit un Traité, où il le conſidere dans toutes ſes faces, néglige de remonter juſqu'à ſon principe.*

Selon les remarques que j'ai pu faire à

ce ſujet, j'ai conclu que la ſource du Ridicule n'eſt autre choſe que l'affectation; & que de-là elle ſe partage dans un nombre infini de branches, ſoit grandes, ſoit petites, les unes reconnues par des dénominations particulaires, & les autres auxquelles on a peine à donner des noms fixes, & qui paſſent dans la foule des je ne ſais quoi.

Il y a deux ſortes d'affectations, dont l'une tire ſon origine de la vanité, & l'autre de l'hypocriſie. La premiere nous engage à uſurper des caracteres qui ne nous ſont point naturels, afin d'acquérir l'eſtime de ceux avec qui nous vivons; & la ſeconde nous porte à cacher nos vices ſous le maſque des vertus qui leur ſont oppoſées. Ces deux cauſes ſont difficiles à diſtinguer, quoique très-différentes, & dans leurs motifs, & dans leurs effets. L'affectation, qui eſt la fille de la vanité, approche plus de la vérité, que celle qui eſt née de l'hypocriſie; ayant bien moins de chemin à faire pour devenir réelle, que la derniere, qui combat continuellement contre la Nature. Toute affectation n'annonce point une entiere privation des vertus affectées. L'hypocriſie eſt ſœur de la fourberie, la vanité a la même conſanguinité avec l'oſtentation. L'affectation de libéralité dans un homme naturellement vain, eſt bien différente de cette même affectation dans un avare; parce que l'homme vain, quoiqu'il ne poſſede point la vertu qu'il af-

fecte dans le degré de perfection qu'il veut qu'on le croie, en fait au moins ſemblant de meilleure grace, qu'un avare qui s'efforce de paroître le contraſte de lui-même.

Or, la découverte de l'affectation fait naître le ridicule, qui frappe, étonne, & amuſe bien plus le lecteur, quand l'hypocriſie en fait le fond, que quand ce n'eſt que la vanité. Démaſquer un homme qui a paru le revers de lui-même, ſurprend davantage & paroît infiniment plus ridicule, que de ne le trouver qu'un peu différent de ce qu'il a paru juſqu'alors; c'eſt-à-dire, moins orné des belles qualités qu'il a prétendu qu'on lui attribuât. Je dois remarquer que notre fameux Poëte Ben-Johnſon, *qui, de tous les* Anglois, *a le mieux manié le Ridicule, a toujours choiſi celui qui tiroit ſa ſource d'une affectation hypocrite.*

Les malheurs & les calamités de la vie, non plus que les imperfections des hommes, ne deviennent ridicules que par l'affectation. La laideur, l'infirmité, la pauvreté n'ont jamais paru ridicules en elles-mêmes aux yeux d'aucun homme raiſonnable. Qu'on rencontre un malotru dans une charette qui ſe promene dans la ville, on n'en rit point. Mais, ſi l'on voyoit ce même malotru deſcendre d'un caroſſe doré, couvert de broderie, & le chapeau ſous le bras, l'homme le plus grâve pourroit-il s'empêcher de rire? A moins que d'être tout-à-fait barbare & dénaturé, on

ne peut ſe réjouir à la vue d'une famille réduite dans une miſérable chaumiere, où tout lui manque, où le froid, la faim & la ſoif ſemblent habiter avec elle. Mais ſi, dans cette même chaumiere, nous trouvions des vaſes de porcelaine, des peintures curieuſes, ou quelqu'autre affectation de luxe, nous ſerions bien excuſables, ſi nous nous moquions d'une choſe ſi bizarre. Les imperfections de la Nature ſont dans le même cas, & deviennent les objets de notre critique, dès que ceux qui en ſont affligés, veulent affecter le contraire, comme quand un homme laid ſe pique de beauté, & un imbécille d'eſprit: ce qui étoit auparavant un objet de compaſſion, n'eſt plus qu'un objet de riſée. Un de nos poëtes dit: Perſonne n'eſt coupable, pour être ce qu'il eſt, mais on le devient, en voulant paroître autre que ce que la Nature nous a fait [*]. *Si le vers* Anglois *avoit ſouffert le mot de* ridicule, *au lieu de celui de* coupable, *la penſée paroîtroit bien juſte. Les grands défauts doivent être les objets de notre averſion, les moindres de notre compaſſion. Ainſi l'affectation ſeule me paroît digne du ridicule.*

On m'objectera peut-être, que, contraire à moi-même, j'ai introduit des vices, & des vices énormes dans le corps de mon ouvrage.

---

[*] None are, for being what they are, in fault
But for not being what they would be thought.

A quoi je répons. 1. Qu'il eſt très-difficile de ſuivre les actions des hommes pendant quelque tems, ſans rencontrer le vice en face, de maniere qu'on ne peut les éviter. 2. Les vices qu'on trouve dans mon Livre, ſont plutôt des accidens auxquels la fragilité de la Nature donne naiſſance, que des habitudes contractées & produites par la corruption du cœur. 3. Ils ſont expoſés daus un jour à les faire déteſter, & non point donnés ſur le pied de ridicules [*]. *4. Ils ne ſont point placés de façon qu'ils occupent la ſcene. 5. Enfin on ne les fait point triompher.*

Ayant diſtingué de la ſorte mon JOSEPH ANDREWS, *d'avec les productions ordinaires à nos Ecrivains Romanciers, auſſi-bien que des Ecrits burleſques, & donné quelques lumieres ſur ce genre d'écrire, (ce que perſonne, comme je l'ai déjà dit, n'avoit entrepris dans notre langue avant moi) je laiſſe au Lecteur indulgent le ſoin de faire l'application de mes obſervations à mon Ouvrage, & je ne l'importunerai plus que de quelques mots touchant les caracteres de mes Acteurs.*

Je proteſte hautement que je n'ai aucun deſſein contre la réputation & l'honneur de

---

[*] M. Deſpreaux dit auſſi-bien que le Poëte Anglois,

Chacun pris dans ſon air eſt agréable en ſoi,
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

qui que ce ſoit ; car, quoique tout l'ouvrage ſoit deſſiné d'après Nature, & que preſque tous les caracteres & toutes les actions aient été puiſées dans le vrai, & recueillies par mes propres obſervations, j'ai pris néanmoins le ſoin de voiler les faits par tant de circonſtances, tant de traveſtiſſemens, & tant de couleurs, qu'il eſt impoſſible de deviner les originaux, à moins que ce ne ſoit dans des cas où la choſe eſt ſi peu de conſéquence, que la perſonne intéreſſée pourroit en ſe reconnoiſſant rire avec les autres.

*Le caractere d'*ADAMS*, qui eſt le plus vif & le plus travaillé, eſt unique à ce que je crois, au moins je n'ai jamais rien lu qui lui reſſemble. Il eſt un compoſé de philoſophie & de piété, de ſavoir & d'ignorance, d'eſprit & de ſimplicité, de bon ſens & d'extravagance. Comme la bonté de ſon cœur intéreſſera tous les hommes bienfaiſans, j'eſpere que ſes autres vertus m'excuſeront envers ſes confreres, que j'honore infiniment, [c'eſt-à-dire, ceux d'entr'eux qui ſont dignes de l'Ordre Sacré] de ce que j'ai pris la liberté de le faire Eccléſiaſtique ; puiſque tout autre caractere auroit obſcurci les vertus qui lui ſont naturelles.*

LETTRE

D'UNE DAME ANGLOISE

A MADAME ***,

Épouſe de M. ***,

MAITRE DES COMPTES DE MONPELLIER.

POUR reconnoître, Madame, toutes les bontés que vous m'avez témoignées durant mon ſéjour à *Montpellier*, & me renouveller dans votre ſouvenir (bien convaincue que vous ne m'avez point oubliée, comme je ne vous oublierai jamais), j'ai l'honneur de vous envoyer la traduction que j'ai faite du livre le plus ingénieux & le plus agréable que notre *Angleterre* ait produit. Ce ſont *les Avantures de* JOSEPH ANDREWS *& du Miniſtre* ABRAHAM ADAMS. Ce roman, dans ſa brièveté, eſt égalé ici à celui de *Don-Quichotte*, & mis fort au-deſſus de tous vos romans *François*, ſur-tout des romans de ce ſiecle & de ces derniers tems, qui ſont (je l'avoue) aſſez mépriſés de nos connoiſſeurs. Car y a-t-il de la vraiſemblance dans l'*Hiſtoire de Cléveland* & du *Doyen de Killerine*? Quel tiſſu de fadeurs & de riens, que *la Vie de Marianne!* Le *Payſan Parvenu* vaut un peu mieux : mais quels traits groſ-

ſiers ! quelles baſſeſſes ! quelles images ! Les *Confeſſions du Comte de....* ſont d'un homme d'eſprit, & peignent bien les mœurs corrompues de toute l'*Europe* ; mais les femmes y ſont trop peu ménagées à mon gré, & ce livre ingénieux depuis le commencement juſqu'à la fin ne reſpire que la volupté des ſens, & n'enſeigne que le libertinage du cœur. Votre *Madame de Lux* eſt dans le même goût. Je ne parle point de certains romans vilains & infâmes, qui déshonoreroient la nation *Françoiſe* dans notre eſprit, ſi nous ne vous rendions juſtice, & ſi nous ne ſavions que les honnêtes-gens les ont en horreur chez vous, comme chez nous.

Le roman que vous allez lire eſt un peu dans le goût de votre *Roman Comique* de *Scarron*, qui eſt regardé en *Angleterre*, ainſi qu'en *France*, comme un chef-d'œuvre. L'auteur eſt Mr. *Fielding*, un de nos bons auteurs dramatiques, & qui réuſſit principalement dans la ſcene comique. Vous jugerez de ſon talent pour ce genre, par un grand nombre de traits répandus dans ſon livre, & ſur-tout par les dialogues, dont il poſſede l'art au ſuprême degré. Mais ce que vous eſtimerez le plus, eſt l'honnêteté de toutes ſes images & de toutes ſes expreſſions, & la ſageſſe avec laquelle il traite un ſujet qui auroit pu l'entraîner dans des deſcriptions licentieuſes. Avec quelle décence il repréſente le panchant amoureux d'une Dame de qualité pour ſon domeſtique, dont elle eſt tentée de faire ſon époux ! Qu'il peint bien les combats de l'amour & de l'orgueil ! Qu'il ſoutient habilement juſqu'à la fin le ca-

ractere de fierté de cette Dame, qui condamne ſa foibleſſe ſans néanmoins renoncer à ſes deſſeins, & qui à la fin eſt punie, non de les avoir exécutés, mais de les avoir ſeulement conçus. Si quelque critique trouvoit à redire au fond de cette excellente fiction, qui eſt l'amour d'une Dame pour ſon domeſtique, qu'elle a penſée d'épouſer, penſée néanmoins qu'elle condamne & qu'elle n'exécute point, je lui demanderois ſi l'hiſtoire de la femme de *Putiphar* à l'égard du jeune Joseph de l'écriture, bleſſe la pudeur. Or, le Joseph *Anglois* a ici les mêmes ſentimens que le *Joſeph Hébreu*, la même ſageſſe, la même retenue; & la Dame n'eſt pas impudente comme la femme du Seigneur *Egyptien*. Si quelqu'un eſt ſcandaliſé de cette hiſtoire, qu'il efface donc tous les tableaux des grands maîtres qui la repréſentent. Mais votre théâtre, ainſi que le nôtre, ne traite-t-il pas tous les jours de pareils ſujets? Votre *Comédie des Anonymes*, votre *Valet embarraſſé*, vos *Amans déguiſés*, (c'eſt un bel-eſprit *Anglois*, qui eſt ſouvent à *Paris*, & y fréquente beaucoup votre théâtre, qui m'a nommé ces pieces que je n'ai point lues) n'offrent-ils pas des valets, objets de la complaiſance & du tendre penchant, ou de leurs maîtreſſes, ou de perſonnes de condition qui ont occaſion de les voir? J'ai honte de vous entretenir de cette ridicule objection, que quelques-uns m'ont dit que l'on s'aviſeroit peut-être de faire en *France*. Mais je ne puis le croire d'une nation judicieuſe. D'ailleurs, ce domeſtique eſt gentilhomme.

Je ne veux point vous prévenir ſur le mérite des caracteres de cet ouvrage, parfaitement deſſinés depuis le commencement juſqu'à la fin. JOSEPH eſt le héros, & FANNY l'Héroïne. La Dame *Booby* en eſt le nœud; c'eſt la *Didon* de l'*Enéide*, ou ſi vous voulez la *Junon*, par les perſécutions qu'elle ſuſcite à nos deux amans. Mr. ADAMS, l'ami & le conſeil de l'un & de l'autre, eſt un homme admirable. C'eſt un caractere vrai, & peint d'après nature. Car nous avons dans une de nos provinces un vicaire qui lui reſſemble parfaitement, & il n'y a perſonne en *Angleterre* qui ne l'ait reconnu. Quelle religion! quelle piété! quelle érudition! quelle philoſophie! Mais en même tems quelle ſimplicité de mœurs, ignorance du monde! j'ai penſé dire, quel imbecille, homme d'eſprit!

Ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage eſt, que, comme le roman de *Dom-Quichotte* eſt la peinture des mœurs *Eſpagnoles*, celui dont il s'agit eſt pareillement la peinture des mœurs *Angloiſes*, qui, malgré le grand nombre d'*Anglois* qu'on voit à *Paris*, à *Montpellier*, & ailleurs, ne ſont gueres connus en *France*. Ce n'eſt point un livre de ſimple amuſement pour les gens du monde: c'eſt un livre de ſcience & de morale familiere, à la portée de tout le monde; & de plus un livre où l'on puiſe la connoiſſance de la maniere dont on vit en *Angleterre*. Vous y verrez nos principes, nos vertus, nos vices, notre façon de vivre à la ville & à la campagne. Comme c'eſt un roman comique & familier, on y a introduit quelques bas perſonnages,

comme dans la comédie, ſur-tout des aubergiſtes, hommes & femmes, peints d'après des originaux exiſtans, & que ceux qui voyagent voient ſouvent. La Demoiſelle *Slipslop*, femme de chambre de *Laby Booby*, joue ici un grand rôle : c'eſt la ſoubrette de la comédie.

Je vais maintenant vous donner certains éclairciſſemens par rapport à quelques endroits de cet ouvrage.

LIVRE PREMIER.

Colley Cibber eſt le plus célebre acteur pour le comique que nous ayions. Il ne joue gueres, depuis qu'il a été décoré par la cour du titre glorieux de *Poëta Laureatus*, ou *Poëte du Roi.* Ce titre, ou cette charge, l'oblige de compoſer deux odes par an à la louange de notre roi, l'une pour le jour de ſa naiſſance, l'autre pour le premier de l'an. Ces deux odes ſont chantées en grand concert, en préſence du roi & de toute la cour. *Cibber* réuſſit fort mal dans ces odes, & Mr. *Pope* s'en eſt bien moqué, ſur-tout dans ſon fameux poëme Epico-Burleſque, intitulé *The Dunciad*, comme qui diroit la *Sottiſade.* Il a eu de grandes diſputes avec Mr. *Pope. Cibber* eſt auteur de quelques comédies celebres, ſurtout d'une qui a pour titre *The Careloſſ Husband*, le *Mari ſans ſouci.* Il nous a donné auſſi l'hiſtoire de ſa vie, écrite en forme d'apologie, ouvrage qui a fort diverti le public. Il faut avouer que *Cibber* a beaucoup d'eſprit, qu'il narre bien, & que ſes traits de plaiſanterie ſont fins & de bon goût. Mais il eſt mau-

vais poëte, ſur-tout dans le lyrique. Vous ſavez, & j'ai eu l'honneur de vous le dire autrefois, que toutes nos comédies ſont en proſe, & jamais en vers. Nous n'imitons pas les *François*, qui mettent dans la bouche de *Thalie* de la meſure & des rimes, & lui font débiter des vers alexandrins, familiers à la vérité, mais de la même meſure que les vers héroïques; ce qui nous paroit étrange. Les vers de *Plaute* & de *Térence* méritent à peine le nom de vers, & nous croyons les imiter par une proſe élégante & un peu cadencée, comme eſt la proſe de *Moliere*.

Le miniſtre ADAMS eſt un vicaire fort pauvre, comme ils le ſont la plupart, étant par gages du recteur ou curé, qui tirant quelquefois dix mille livres de revenu de ſon bénéfice, donne à peine cinquante ou ſoixante piſtoles par an à ſon vicaire, qui eſt ſouvent marié, & a neuf à dix enfans, tandis que le curé, quelquefois non marié, regorge d'argent. C'eſt un vrai déſordre chez nous, auquel notre ſeule reine ANNE tâcha d'apporter quelque remede, qui a eu peu d'effet.

Si, prévenue de vos nobles idées *Françoiſes*, vous trouvez dans ce livre quelques images qui vous ſemblent petites, je vous prie de faire réflexion que tout ce qui préſente la nature n'eſt jamais mépriſé parmi nous. Les ouvrages d'eſprit ſont pour nous des tableaux. Tout tableau qui peint fidelement la nature, quelle qu'elle ſoit, eſt toujours beau; il n'y a que le ſale & le dégoûtant qui eſt banni de nos ouvrages, comme il l'eſt de la peinture. N'eſtime-t-on pas les tableaux de *Heemskerk*,

& d'autres peintres *Hollandois*, quoique les ſujets ſoient des plus vils ? Suivant les préjugés de votre pays, il y a du bas dans *Dom-Quichotte*, dans votre *roman comique de Scarron*, dans *Guzman d'Alfarache*, dans *Lazarille de Tormes*, dans votre *Gil-Blas de Santillane*. Suivant les préjugés du nôtre, il y a du guindé, du métaphyſique, du froid, du plat, dans la plupart de vos romans les plus à la mode à *Paris*.

Les *Chroniques de Baker*, dont il eſt fait mention au commencement du livre, eſt une *hiſtoire d'Angleterre* par le Chevalier *Baker*.

Vous ſerez ſurpriſe de voir un miniſtre comme ADAMS, voyager & boire dans tous les cabarets ſur ſa route, avec deux de ſes jeunes paroiſſiens, amoureux l'un de l'autre. La ſimplicité & la droiture de ſon caractere excuſent cette conduite. D'ailleurs ce qui ſcandaliſeroit chez vous, ne ſcandaliſe pas également chez nous. Le ſcandale eſt une choſe bien arbitraire. Par exemple, j'ai vu à *Paris* des Eccléſiaſtiques à la comédie & à l'opéra. Cela révolteroit à *Londres*, où jamais les Eccléſiaſtiques ne paroiſſent aux ſpectacles.

Dans l'original, la Demoiſelle *Slipslop* parle un jargon ridicule, eſtropiant beaucoup de mots, ſur-tout les mots ſavans, dont elle affecte de ſe ſervir, ſans en ſavoir bien la ſignification, & affectant de tems en tems un langage ſublime, qui dans la bouche d'une ſoubrette eſt très-comique. Il m'a fallu chercher des équivalens dans votre langue pour rendre à-peu-près ſon langage impertinent.

Chez nous les laquais entrent à l'opéra, &

leur place eſt au *Paradis*. C'eſt un uſage très-mauvais. Souvent ils font un tintamarre horrible, & je les ai vu ſouvent interrompre le ſpectacle, même le Roi étant préſent. Plût à Dieu que la police des ſpectacles fût auſſi bonne à *Londres* qu'à *Paris*, où elle eſt excellente ! Cependant il y a toujours dans nos ſpectacles des ſoldats de la garde du Roi; mais ils n'impoſent point ſilence, & ils craignent plus le peuple que le peuple ne les craint. Nous reſpectons plus l'autorité civile, que la force militaire.

Le vicaire *Barnabas*, qui boit de la biere dans un cabaret de ſa paroiſſe, vous ſcandaliſera, ſi je vous laiſſe ignorer, que chez nous il eſt permis aux Eccléſiaſtiques d'aller au cabaret & d'y boire du punch & de la biere, pourvu qu'ils ne s'enivrent point. Cependant lorſqu'ils vont au cabaret, leur coutume eſt de prendre un ſurtout gris par deſſus leur robe ou ſoutane, qu'ils retrouſſent. Depuis environ vingt ans, ils ne paroiſſent pas beaucoup dans le monde avec leur ſoutane; auſſi ſont-ils moins conſidérés qu'autrefois.

Le Seigneur *Anglois* qui mene lui-même ſon caroſſe, au Chapitre XVI, du livre I, vous fera connoitre qu'il y en a pluſieurs en *Angleterre* qui ont cette manie, ils menent un caroſſe le plus ſouvent en étourdis. Il y a eu un Pair du royaume, qui ayant fait faire un coche dans le goût de nos voitures publiques, ſe mit à le conduire lui-même, ſes laquais étant dedans en qualité de voyageurs. Le Pair étoit habillé en cocher, avec un mouchoir autour du cou, de petites bottes, & un

grand fouet à la main. Il aimoit la ſociété des cochers de profeſſion. Il ſe croyoit auſſi eſtimable dans ſon talent, qu'un de ſes ancêtres, qui avoit conduit le timon de l'état; & il n'y trouvoit d'autre différence, que celle qui eſt entre le phyſique & le moral. Ses chevaux, ſa voiture, & ceux qui l'occupoient, lui paroiſſoient un état, dont il étoit le miniſtre. Le dialogue entre le Mylord cocher & ſes amis qu'il a voiturés, eſt une critique des diſcours ordinaires de ces jeunes Seigneurs, qui n'ont aucune culture dans l'eſprit, aucun fond, & qui ne s'entretiennent que de fadaiſes, que de mauvaiſes plaiſanteries, que de chiens de chaſſe, que de chevaux, &c.

Whitfield & Weſtley, dont il eſt parlé au Chapitre XVIII, ſont deux prédicateurs de l'égliſe *Anglicane*, qu'on ne laiſſe point prêcher dans les égliſes, qui ſont interdits, & qui pour cette raiſon prêchent dans les carrefours & dans les rues à *Londres*, & dans nos provinces. Ils prêchent en plein air & dans les chæmps. Le ſujet ordinaire de leurs diſcours eſt la matiere de la prédeſtination & de la grace, & ils déclament contre le luxe du ſiecle. *Whitfield* a été prêcher juſques dans l'*Amérique*. Il y en a qui les eſtiment des Saints, d'autres les jugent foux, & d'autres les croient des fripons. Selon moi, leur doctrine eſt également contraire au ſens commun, & à l'évangile. J'ai ſupprimé dans ce chapitre pluſieurs traits qui auroient peu intéreſſé en *France*, par rapport au célebre docteur *Benjamin Hoadley*, aujourd'hui évêque de *Win-*

cheſter. Ce prélat fit beaucoup de bruit ſous le regne de GEORGE I & ſes ſermons furent fort cenſurés. Il y avoit un parti dans la haute égliſe, qui prétendoit qu'il étoit hérétique. Il eut de grands démêlés avec le docteur *François Atterbury*, évêque de *Rocheſter*, mort à *Paris* il y a environ dix ans. Ce qu'il y a de certain, eſt que l'évêque *Hoadley* eſt un prélat ſavant, honnête-homme, & très-charitable. *Volſton*, dont il eſt fait mention encore en cet endroit, a écrit des traités fort hardis contre les miracles de JESUS-CHRIST, qui l'ont fait regarder comme un ſavant inſenſé, & enfermer dans une priſon.

Au même Chapitre, le mot que dit la *Houſpille* contre ſa ſervante, eſt des plus injurieux en *Anglois*, & on n'a oſé l'écrire tout du long dans l'original. Cependant ce n'eſt rien en *François*, puiſqu'il ne ſignifie que *chienne*, mot aſſez ordinaire dans votre langue. L'idée *Angloiſe* attachée à ce mot, vous fera comprendre la raiſon des cris de *Nanon*, lorſqu'on le lui applique, & le tiens de ſa réponſe. Il y a dans le texte, *je n'ai rien fait que de naturel*. J'ai mis à la place, *je n'ai rien fait que d'humain*, qui m'a paru mieux, & plus intelligible pour un *François*.

LIVRE SECOND.

Il y a dans le I. Chapitre une plaiſanterie relative à une certaine façon de publier les livres qui a été en uſage dans ces derniers tems; & dont on eſt autant dégoûté aujourd'hui, qu'elle étoit agréable & commode pour

les libraires ; c'eſt de publier ſucceſſivement des portions ou membres d'un livre, par cayers de quatre ou ſix feuilles in-folio ou in-4°. Les huit feuilles ſe vendoient un cheling ou vingt-quatre ſols de votre monnoie. C'eſt de cette façon que s'eſt débitée la *Traduction du Dictionnaire de Bayle* & de l'*Hiſtoire d'Angleterre par Mr. de Rapin*. Deſorte que quelquefois un gros ouvrage, dont on publioit une partie tous les huit jours, étoit dix ans avant que de paroître en entier. Ordinairement on commençoit bien, & on finiſſoit mal.

Pour avoir droit de chaſſe en *Angleterre*, il ſuffit d'avoir un certain revenu en fond de terre dans le pays.

Nos douze juges de *Londres* parcourent deux fois par an, deux à deux, les provinces du royaume, pour inſtruire les procès civils & criminels. Lorſqu'ils paſſent dans un endroit, tout le beau monde & le peuple s'y aſſemble. Les procès ſont plaidés & jugés pendant le jour, le ſoir il y a des bals & autres divertiſſemens. Ce mélange de triſteſſe & de joie, de tragique & de comique, d'affaires & de plaiſirs, dure quatre ou cinq jours, après leſquels les juges vont ailleurs.

Vous ſavez qu'il y a chez nous deux partis en politique ; l'un qui eſt dévoué à la cour, & l'autre qui tient pour la patrie. On entend ce que cela ſignifie. Ce dernier parti eſt toujours oppoſé au Gouvernement, & pour cette raiſon on ne lui donne jamais de charges. Un emploi, une charge, une penſion, font ſouvent abandonner le parti de la patrie.

Les Oraiſons Funébres ſont très-communes

en *Angleterre*. Le panégyriſte meſure ſon encens à la retribution qu'il eſpere. Les poëtes ſont moins menteurs, que ces faiſeurs d'oraiſons funébres. Ce ne ſont pas des *Boſſuets*, ni des *Fléchiers*.

Ne ſoyez point ſurpriſe de l'empreſſement de cette troupe dont il eſt parlé dans ce même livre. Par un acte du parlement on donne une récompenſe de huit livres ſterling à celui qui arrête un voleur de grand chemin. Lorſqu'il eſt pris par pluſieurs perſonnes, la ſomme eſt partagée entr'elles.

Chez nous, lorſqu'une femme eſt condamnée à mort, on fait examiner par des matrones ſi elle n'eſt point enceinte, auquel cas on renvoie le ſupplice après l'accouchement; mais on lui fait grace ordinairement lorſqu'elle a accouché. Auſſi les femmes ou filles qui s'attendent à être condamnées à mort, tâchent de ſe mettre en état d'avoir un enfant. Cela eſt naturel. Cet enfant à qui elles donnent la vie, la conſerve à ſa mere.

Il y a quelques ſiecles, que pour exciter les *Anglois* à étudier, on accordoit la grace à un criminel qui ſavoit lire & écrire. Cela s'appeloit *Bénéfit of the Clergy*; le *Bénéfice de la Cléricature*.

On aſſure que celui qui eſt peint ici ſous le nom de *Trulliber*, a autrefois enſeigné le *Latin* à l'auteur de ce livre. Si cela eſt, il n'eſt gueres reconnoiſſant, ou le maître ne s'eſt pas fait eſtimer & aimer de ſon éleve. Une infinité de vicaires ou miniſtres dans nos provinces font le métier de *Trulliber* étant chargés d'enfans, & leur honoraire ne pouvant ſuffire pour leur entretien,

tien ; pluſieurs même tiennent des cabarets à biere, où ils jouent du violon pour amuſer leurs pratiques. Quelle indécence !

Nos payſans ſe divertiſſent beaucoup, les fêtes & les dimanches, à ſe battre à coups de bâton long d'une aune. Celui des deux champions qui le premier a la tête caſſée, eſt cenſé vaincu. Ces combats ſont un ſpectacle qui aſſemble tout le village. Cela paroit inſenſé, mais ſert à entretenir l'humeur courageuſe & guerriere de la nation.

C'eſt une miſérable & extravagante coutume en *Angleterre*, que quand on mange chez une perſonne de diſtinction, on paſſe en ſortant au milieu d'une haie de valets poſtés pour attendre le convive, obligé de leur payer ſon repas, comme on paie les cartes en *France* dans les maiſons où l'on joue ; ce qui a auſſi quelque choſe d'indécent. Le moins qu'on puiſſe donner à chacun, eſt un chelin, c'eſt-à-dire, 24 ſ. de votre monnoie. Ce qu'il y a de ſingulier, eſt que les perſonnes d'une certaine diſtinction ne paient rien. Cependant il y a bien des gens qui défendent à leurs domeſtiques de rien recevoir de ceux qui mangent chez eux.

On appelle *Drawing room* un grand cabinet d'aſſemblée chez le roi, où le beau-monde ſe rend deux fois la ſemaine, depuis neuf heures du ſoir juſqu'à minuit. On y voit le Roi, la Reine, les Princes & Princeſſes qui y jouent. On y parle de toutes ſortes d'affaires, & pour cette raiſon ce *Drawing room* eſt comme le grand café du royaume.

A *Londres*, les poëtes Dramatiques ont pour leurs nouvelles pieces tout le profit du théâtre,

à la troiſieme, ſixieme & neuvieme repréſentation, les fraix prélevés. Si la piece ne ſe joue qu'une ou deux fois, ils n'ont rien : elle ne va pas toujours juſqu'à la ſixieme ni juſqu'à la neuvieme, après laquelle ils n'ont plus rien à prétendre. Le poëte prend des billets pour ces jours-là, qu'il va porter & préſenter à des perſonnes de diſtinction, & qu'il envoie à tous ſes amis, qui ne manquent pas de les payer d'avance; ce qui eſt fort bas, mais c'eſt l'uſage. Vous avez de même des pratiques fort mauvaiſes en *France*, que la ſeule coutume peut juſtifier à l'égard de chaque particulier qui s'y ſoumet baſſement. Tel eſt l'uſage de ramper pour s'élever à certains honneurs de la littérature & du bel-eſprit, & d'employer pour cela des ſollicitations, des brigues, des baſſeſſes, qui flétriſſent ces honneurs, & rendent ridicules, du moins à nos yeux, ceux qui y parviennent par ces voies indignes, plus ouvertes aux ſots qu'aux gens de mérite.

Nous appelons *Baillif*, un ſergent qui arrête les gens pour dettes. Quelquefois ces baillifs, après avoir arrêté un débiteur, lui laiſſent la liberté pour ſept ou huit jours ſur ſa parole d'honneur, en conſidération des guinées qu'il donne au ſergent. Ceux qui ſont arrêtés pour dettes, & qui ont quelque argent, ſont conduits dans la maiſon du ſergent qui les a ſaiſis; ils y peuvent loger huit ou dix jours, pour voir s'ils pourront payer avant que d'être menés en priſon. Les ſergens vendent bien cher ce ſéjour dans leur maiſon. Cette prévarication étoit montée à un tel degré il y a quelques années, qu'il a fallu un acte du parlement pour réprimer l'avidité de ces gens-là.

LIVRE TROISIEME.

J'ai ſupprimé dans ma traduction un endroit qui fait alluſion à Mr. *Henley*, & qui n'eût point été compris en *France*, ſi je l'euſſe laiſſé dans le texte. Ce Mr. *Henley* eſt un miniſtre de l'égliſe *Anglicane*. Après être ſorti de l'univerſité de *Cambridge*, il ſe fit connoître par ſes écrits. Ayant été trompé dans ſes eſpérances par rapport à ſon élévation dans l'égliſe, il ouvrit une petite égliſe à part. Là, il ſe mit à faire des prieres publiques, & à prêcher tous les dimanches. Il avoit dreſſé, & fait imprimer un Formulaire de prieres, qu'il faiſoit lire dans ſon égliſe. Les autres jours de la ſemaine il prononçoit des diſcours profanes ſur la littérature & la morale, où il embraſſoit *l'Encyclopédie*. Il voulut faire de ſa ſalle, où il prêchoit les dimanches, une eſpece d'Académie, où chacun payeroit un chelin pour entrer. Enfin il fit frapper une eſpece de médaille d'argent, qui donnoit l'entrée perpétuelle à tous ceux qui l'avoient achetée. On l'appelle ordinairement *l'Orateur Henley*. A la fin ſes diſcours furent entremêlés de traits comiques & burleſques dans le goût de votre *Scarron*. Il continue encore aujourd'hui ſes prônes le dimanche, mais on ne parle pas autant de lui qu'autrefois. Il prononce toujours ſes diſcours, quelque burleſques qu'ils ſoient, avec la robe de miniſtre : contraſte riſible. Il a eu de grands démêlés avec notre évêque de *Londres*, qui a voulu l'empêcher de jouer de pareilles comédies ; mais il a été ſoutenu, & a enfin remporté la victoire,

en vertu d'un acte du parlement, qui permet aux perſonnes de toute ſorte de religion de tenir des aſſemblées religieuſes & de prêcher. Tout cela doit vous paroître bien extraordinaire.

Mr. *Mallet*, dont il s'agit dans ce livre, eſt un bon poëte, auteur de tragédies qui ont été bien reçues. Il a publié la vie du chancelier *Bacon*, à la tête de l'édition de toutes les œuvres de ce grand-homme, qui a paru ici en 1740, en 4 volumes in-folio. Cette vie eſt très-bien écrite, & je vous l'envoyerai inceſſamment, traduite en *François*. Comme les Lettres menent ici quelquefois aux emplois & à la fortune, il eſt actuellement ſecrétaire des commandemens du Prince de *Galles*.

La vie de *Cicéron*, dont il eſt queſtion ici, eſt l'ouvrage du docteur *Middleton*, Bibliothécaire de *Cambridge*. On a beaucoup écrit pour & contre ce livre, qui n'eſt pas univerſellement eſtimé. On prétend que l'auteur y a fait beaucoup de fautes.

Shakeſpear & *Otway* ſont les deux plus célebres poëtes tragiques d'*Angleterre*. La belle tragédie d'*Otway* eſt *Véniſe préſervée*, ou *le Complot découvert*. *Otwai* étoit ſans conduite : après avoir été fort careſſé des grands, il mourut miſérablement dans un cabaret à bière. *Lée* eſt un autre tragique célebre. Il a compoſé une ou deux pieces, de concert avec notre illuſtre *Dryden*. Il y a de fort beaux traits dans les tragédies de *Lee*, mais il eſt trop ampoulé. Il devint fou, fu:

mis à l'hôpital, & mourut dans les rues de *Londres*, une nuit qu'il s'étoit échappé.

En *Angleterre*, lorſque ceux qui occupent des maiſons dans une ville, dans un bourg, dans un village, meurent pauvres & ne laiſſent rien, la paroiſſe où eſt ſituée cette maiſon, eſt obligée de nourrir le pere, la mere, & les enfans du défunt, & d'avoir ſoin de ces derniers, juſqu'à ce qu'ils puiſſent être mis en apprentiſſage de quelque métier ou profeſſion.

Nos Dames de qualité s'habillent ſouvent en payſanes, & paroiſſent ainſi en public dans leurs équipages & dans les promenades. Cela vous paroîtra auſſi étrange, qu'il nous le paroit que vos Dames ſe couvrent le viſage de rouge; ce qui eſt inouï en *Angleterre*, & paroîtroit du dernier ridicule.

Ces différentes remarques, Madame, vous donneront la clé de pluſieurs endroits du livre que j'ai l'honneur de vous envoyer. J'ai fait beaucoup de changemens dans ma traduction, parce que le long ſéjour que j'ai fait à *St. Germain*, à *Paris*, puis à *Montpellier*, m'a donné la connoiſſance du goût *François*. Ainſi j'ai ſupprimé certaines choſes qui n'auroient pas plu en *France*, j'ai même oſé faire quelques additions que j'ai cru convenir. Comme les *François* aiment les idées nettes, préciſes & liées, j'ai pris auſſi la liberté de faire quelques corrections à la préface, qui, traduite littéralement, auroit eu peut-être de la peine à ſe faire lire en *France*. Je ſouhaite que dans l'état & dans la langue où j'ai mis l'ouvrage de Mr. *Fielding*, il ſoit goûté des *François*,

qui ont ſi bien reçu l'HISTOIRE DE PAMÉLA, malgré la négligence du ſtyle & la longueur de la narration. Cet ouvrage-ci eſt d'un goût bien différent, & dans un genre entierement oppoſé.

Je vous prie de faire mes complimens à..... *Je ſuis*, &c.

FIN.

AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS,
ET DE SON AMI
ABRAHAM ADAMS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Utilité de la Biographie [*]. *Remarques ſur la vie de* PAMELA, *& ſur quelques autres vies de même eſpece.*

LES exemples de ſageſſe & de vertu ſont toujours ſur nous une impreſſion qui ſert à nous rendre meilleurs. Ils nous inſpirent

(*) On appelle *Biographie*, la compoſition des Hiſtoires qui ont pour objet des Vies particulieres. On appelle *Biographes*, les Auteurs de ces Vies. Ce

une eſpece d'émulation, parce qu'on ſe ſent porté à imiter ce qu'on eſtime. Par malheur, les hommes d'une haute vertu ſont auſſi peu connus qu'ils ſont rares : ainſi leur exemple eſt ſouvent perdu, & pour leur ſiecle & pour la poſtérité. Mais ſi quelque hiſtorien eſt aſſez heureux pour en avoir connoiſſance, & s'il prend la peine d'écrire leur vie, c'eſt un vrai ſervice qu'il rend à l'humanité. Il publie de bonnes actions cachées, & met tous les hommes en état de profiter du modele ; enſorte que ſon ouvrage devient quelquefois plus utile que les faits mêmes qui en ſont l'objet ne l'euſſent été, s'ils ſe fuſſent paſſés aux yeux de tous ſes contemporains, qui n'auroient pas manqué de les rabaiſſer.

C'eſt pour cette raiſon que j'ai toujours fait grand cas de ces hiſtoriens qu'on appelle *Biographes*, parce qu'ils ont ſoin de tranſmettre à la poſtérité les actions vertueuſes des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Sans parler des auteurs anciens, tels que *Plutarque*, *Cornélius Nepos* &c. nous pouvons nous vanter de poſſéder des auteurs, qui ont écrit dans notre langue pluſieurs hiſtoires particulieres, & des anecdotes curieuſes, très-utiles pour l'inſtruction de la

---

mot vient de *bios*, qui en Grec veut dire *vie*, & de *graphein*, qui ſignifie *écrire*. Ce terme eſt connu de tous les Savans.

jeuneſſe, & propres à leur inſpirer l'amour de la vertu ; écrites d'ailleurs d'un ſtyle parfaitement intelligible, même à ceux dont la capacité eſt la plus bornée. Telles ſont les hiſtoires de *Jean* le *Grand*, qui par la force de ſon bras ayant terraſſé plus d'un athlète d'une taille énorme, mérita le glorieux ſurnom de *Dompteur de Géans*, celle de *Guy* comte de *Warunch* ; celle d'*Argalus* & *Parthénie* ; ſans oublier l'incomparable *hiſtoire des hauts faits des ſept Champions de la chrétienté*. Dans chacun de ces écrits le lecteur trouve à la fois l'inſtruction & l'amuſement.

Je paſſe légèrement ſur tous ces livres, pour porter toute mon attention ſur ceux qui ſont nouveaux, & qui préſentent au lecteur les idées de tout ce qu'il y a de plus aimable dans les deux ſexes. Le premier, qui traite de la *Vertu*, que j'appellerois volontiers une vertu *mâle*, une vertu qui eſt au-deſſus de toutes les foibleſſes, a été écrit par celui même qui a réellement fait tout ce qu'il a raconté ; & qui, ſelon l'opinion de bien du monde, n'a fait ce qu'il nous apprend de lui-même, que pour avoir le plaiſir de le publier. L'autre nous a été communiqué par un hiſtorien, qui, négligeant la coutume de meſſieurs ſes confreres, n'a rien inſéré dans ſes mémoires que ce qu'il a puiſé dans des manuſcrits & des actes authentiques. Le lecteur devinera aiſément

que je parle ici de l'hiſtoire du fameux *Colley Cibber* [*], & de celle de mademoiſelle *Paméla Andrews*. Avec quel art le premier nous apprend-il à mépriſer les honneurs du ſiecle, en nous inſinuant qu'il a échappé aux plus hautes dignités eccléſiaſtiques & civiles ! Avec quelle force il nous inſpire des ſentimens de ſoumiſſion à l'égard des ſupérieurs ! Enfin il nous arme contre la plus indigne des foibleſſes, qui eſt le reſpect humain ; & il nous démontre clairement l'abus & l'illuſion de ce fantôme, que l'ignorant Vulgaire appelle *honneur*.

En liſant cette hiſtoire authentique & véritable que je préſente aujourd'hui au public, on ſera convaincu que JOSEPH ANDREWS eſt redevable des victoires que ſa vertu a remportées ſur les tentations les plus violentes, aux exemples admirables que PAMÉLA lui avoit données, & qu'il ne perdit jamais de vue. Je dois cependant faire remarquer, que quoique la chaſteté ſoit également louable dans l'un & l'autre ſexe, c'eſt une vertu dont l'un des deux n'eſt point jaloux, & qu'on n'a coutume de célébrer que dans le plus foible. L'hiſtoire qu'on va lire eſt l'éloge & le triomphe de la chaſteté maſculine.

---

[*] Fameux Comédien *Anglois*. Voy. les Eclairciſſemens.

CHAPITRE II.

Naiſſance & éducation de JOSEPH ANDREWS.

JOSEPH ANDREWS, le héros de notre livre, a été toujours regardé comme le fils légitime de ſon pere & de ſa mere, & a paſſé pour le frere de l'illuſtre PAMELA, dont la vertu eſt révérée dans le monde entier. A l'égard de ſes ancêtres, nous avons pris des peines infinies pour les découvrir, ſans pouvoir pouſſer nos recherches plus loin que ſon aïeul, qui étoit [à ce que nous dit un ancien de la paroiſſe, qui l'avoit entendu dire à ſon pere] un excellent joueur de harpe. S'il a eu d'autres ancêtres ou non, nous n'en ſavons rien. Voici néanmoins une aſſez ancienne épitaphe, qui m'a été communiquée depuis peu par un ruſtique & ſavant antiquaire du pays.

Paſſant, arrête, & regarde là-bas
Le Frére ANDRÉ, privé de tous ébats.
Giſant il eſt dedans la tombe noire.
Maître (*) *François* en ſon plaiſant grimoire;
Du Compagnon eût vanté les bons-mots,
Joyeux exploits, héroïques travaux.

(*) Rabelais.

Or il n'eſt plus, & de ſa grotte obſcure
Ne ſortira, qu'alors que la Nature
Pâle & tremblante au jour du Jugement
N'oſera voir l'éclat du Firmament;
Et qu'un chacun, avec pleurs, chants funebres,
Fermant les yeux cherchera les ténébres.
A ſon exemple, avec les bons vivans,
Dans les plaiſirs laiſſe écouler tes ans:
Ainſi qu'ANDRÉ, mène joyeuſe vie,
Ainſi que lui chaſſe mélancolie,
Puiſque dans peu, comme lui, tu ſeras
Privé de joie, accablé du trépas.

Voilà tout ce qui nous en reſte, la ſuite étant effacée de la pierre par les injures du tems. Il faut remarquer que le mot d'ANDREUS eſt écrit de façon, que ſelon l'ortographe *angloiſe*, on doit préſumer que ce n'étoit qu'un nom de baptême.

Mais quittons un article, que je n'ai touché que pour me conformer aux regles établies pour l'hiſtoire, & qui n'eſt d'aucune utilité. Il eſt certain néanmoins que celui dont j'écris les avantures, avoit autant d'ancêtres que les plus grands ſeigneurs du monde. Peut-être même étoit-il parent inconnu de pluſieurs perſonnes revêtues des titres les plus reſpectables, dont l'origine, pour peu qu'on voulût la rechercher, à ne remonter qu'à vingt luſtres, ſe trouveroit plus baſſe que la ſienne. Car ſuppoſons pour un moment que n'ayant point d'ancêtres,

JOSEPH ANDREWS fût ſorti d'un fumier, ou, comme les anciens habitans d'*Italie* ſe l'imaginoient, que les *Andrews* fuſſent *Aborigenes*, ou *Arborigenes*, c'eſt-à-dire, ſortis du creux des chênes, comme les fruits naiſſent de la ſêve des arbres, ſeroient-ils mépriſables, ſi d'ailleurs ils avoient un vrai mérite? & les jugeroit-on indignes des emplois de la république? Avec de grandes qualités perſonnelles, jointes à une noble cupidité & à une héroïque ſoupleſſe, un homme ambitieux ſans ancêtres acquiert tous les jours des richeſſes immenſes, & conſéquemment parvient aux plus grands honneurs. Par un uſage contraire, on permet à mille gens de jouir des glorieux titres de leurs illuſtres peres, ſans qu'il ſe trouve en eux la moindre trace d'aucune des vertus qui les ont annoblis.

L'éducation de JOSEPH étoit ſi fort avancée à dix ans, qu'il ſavoit bien lire & bien écrire à cet âge. Il fut alors, conformément à l'acte du parlement, placé pour ſept ans au ſervice du chevalier *Thomas Booby*. Ce ſeigneur faiſant valoir une de ſes terres, le jeune JOSEPH fut chargé du ſoin de chaſſer ſes oiſeaux des vergers; noble occupation, qui dans les ſiecles poëtiques fut attribuée à un Dieu (*). Mais il perdit bientôt cet honorable emploi, parce

(*) Priape.

que la douceur de ſa voix, loin d'effaroucher les oiſeaux, les attiroit de tous les boſquets d'alentour. Il fut donc transféré ailleurs, & il paſſa à un autre emploi qui concernoit la chaſſe : il fut fait ſous-intendant des chiens. Mais la même raiſon lui fit perdre encore cette ſeconde charge ; parce que ces animaux ayant pour la plupart du goût pour la mélodie [comme tous les naturaliſtes le ſavent bien] prenoient plus de plaiſir à l'entendre parler, & même gronder, qu'à entendre les fanfares du piqueur : tant le ſon de ſa voix était charmant. Lorſqu'ils aboyoient, il n'avoit qu'à ouvrir la bouche, tous les aboyemens ceſſoient à l'inſtant pour l'écouter. Cependant le piqueur lui attribuant toutes les fautes que ces animaux faiſoient, pria le Chevalier de donner au jeune-homme quelqu'autre emploi ; ce qui fut accordé. On le fit poſtillon. C'eſt ici que notre JOSEPH commença à faire éclorre des talens qu'on avoit ignorés juſqu'alors. Son courage intrépide lui faiſoit mener les chevaux les plus fougueux à l'abreuvoir; ſa légéreté ſe fit ſi bien remarquer, que ſon maître le préféroit à tous ſes compagnons, quand il s'agiſſoit de monter à cheval pour diſputer le prix de la courſe. Il s'en acquittoit ſi bien, que les gentilshommes du voiſinage faiſoient la cour au Chevalier, pour qu'il permît à ſon petit poſtillon de monter leurs chevaux. Les pa-

rieurs s'informoient ſoigneuſement quel cheval il devoit monter avant de riſquer leur argent, bien ſûrs de perdre s'ils parioient contre lui; ſurtout depuis qu'on eut été convaincu de ſa probité, par le refus qu'il fit de pluſieurs guinées qu'on lui avoit offertes, afin de faire perdre celui qui s'étoit confié à lui pour diſputer le prix. Cette probité incorruptible plut tant à Lady *Booby*, qu'elle le prit pour ſon laquais à l'âge de dix-ſept ans.

JOSEPH eut donc l'honneur de ſervir Lady *Booby* à table, de la ſuivre quand elle alloit en viſite, & de porter ſon livre à l'égliſe. Ce fut à cette occaſion qu'il eut le bonheur de gagner les bonnes graces de M. ABRAHAM ADAMS, vicaire de la paroiſſe, par la beauté de ſa voix, & par la décence & la modeſtie de ſon air dévôt pendant le ſervice divin. Ce bon eccléſiaſtique l'interrogeoit de tems en tems ſur ſa religion, & lui répétoit ſouvent ſon catéchiſme, en buvant de la biere avec lui dans l'office du château. Il fut ſi content de ſon intelligence & de ſa mémoire, qu'il conçut une très-tendre amitié pour lui.

CHAPITRE III.

Du miniſtre ABRAHAM ADAMS *& de la demoiſelle* SLIPSLOP.

MR. ADAMS étoit très-ſavant dans les langues *grecque* & *latine*. Il avoit outre cela une parfaite connoiſſance de l'*hébreu* ; du *chaldaïque* & du *ſamaritain* : il entendoit très-bien le *François*, l'*Eſpagnol* & l'*Italien*, & ſavoit même aſſez bien ſa propre langue. La plus grande partie de ſa vie s'étoit paſſée dans ces études, & ſa profonde érudition faiſoit bien voir qu'il n'avoit point perdu ſon tems, puiſqu'on auroit à peine trouvé ſon pareil dans la plus célebre univerſité d'*Allemagne*. Il avoit d'ailleurs un bon ſens naturel, & un caractere excellent ; mais une profonde ignorance de l'eſprit & des uſages du monde. N'ayant jamais eu envie de tromper qui que ce ſoit, il ne pouvoit ſoupçonner perſonne de vouloir le tromper. Il étoit généreux, bienfaiſant, &, ce que l'on verra avec étonnement dans la ſuite de cette hiſtoire, brave juſqu'à la témérité ; mais en même tems ſimple & crédule comme un enfant. Il ne pouvoit ſe figurer, non plus que le célebre *Cally Cibber* (*), que l'envie & la malice

(*) Auteur de quelques pieces dramatiques *angloiſes*.

ſe trouvaſſent dans les cœurs humains. Il faut convenir que cette ſimplicité eſt plus vraiſemblable dans un bon vicaire de la campagne, que dans un homme qui a paſſé ſa vie ſur le théâtre ; car on n'eſt pas encore bien convaincu que ce ſoit l'école de l'innocence & de la probité.

Pour revenir à notre vicaire, ſon rare mérite lui avoit procuré cet emploi, dont il s'acquittoit très-dignement en mourant de faim ; car il ne lui rapportoit que 500 livres (*), & il avoit une femme avec ſix enfans.

Ce digne eccléſiaſtique étant, comme je viens de dire, édifié de la dévotion du jeune JOSEPH, lui faiſoit beaucoup de queſtions ſur les matieres de la religion &c. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'il le trouva à cet âge mieux inſtruit que bien des ſeigneurs dans un âge avancé.

Mr. ADAMS fut curieux de ſavoir, comment ce jeune homme étoit devenu ſi éclairé. Le lui ayant un jour demandé, JOSEPH lui répondit qu'il en avoit toute l'obligation à ſon pere, qui voyant qu'il ne pouvoit le placer à l'*école de charité*, parce qu'on lui en vouloit, de ce qu'un de ſes couſins avoit donné ſon ſuffrage pour l'élection d'un certain marguillier, il avoit bien voulu ſe mettre en fraix de ſix ſols par ſe-

(*) Monnoie de *France*.

maine, plutôt que de le laiſſer manquer d'éducation. Il ajouta que depuis qu'il étoit chez le Chevalier *Booby*, il s'étoit appliqué à la lecture des bons livres, tels que la Bible & l'*Imitation d'A Kempis;* & que de plus il avoit beaucoup étudié un bon gros livre qui étoit ſur la fenêtre du veſtibule, où il avoit appris qu'une fois le diable avoit emporté la moitié d'une égliſe pendant qu'on prêchoit, ſans bleſſer un ſeul des auditeurs; & qu'une autre fois un champ de blé, où il croiſſoit pluſieurs grands arbres, avoit gliſſé du haut en bas de la montagne ſur laquelle il étoit ſitué, pour aller couvrir une mauvaiſe terre qui appartenoit à un payſan homme de bien. A ces traits Mr. ADAMS, qui avoit beaucoup de mémoire, reconnut les *Chroniques de Backers.*

Le vicaire, ſurpris de trouver tant de ſemence d'eſprit & de lumieres dans une ſi tendre jeuneſſe, que preſque perſonne n'avoit pris ſoin de cultiver, lui demanda s'il ne regrettoit pas d'être né de parens qui ne s'étoient pas trouvés en état de lui donner une certaine éducation, & de le pouſſer dans les études. A quoi il répondit, qu'il ſe flattoit d'avoir trop bien profité de la lecture des bons livres qu'il avoit lus, pour s'affliger de ſa ſituation: qu'au contraire il étoit le plus content du monde de ſon état: qu'il feroit ſon poſſible pour mettre ſes petits talens à profit, & couler ſes jours ſans

ambition, ſans murmure & ſans envie. „ Voilà ce qu'on appelle bien parler, mon „ garçon, s'écria le vicaire. Plût à Dieu, „ ajouta-t-il, que tous ceux qui ont lu de „ bons livres, & même ceux qui en ont „ écrit, en euſſent tous auſſi bien pro- „ fité ! ”

Le Chevalier *Thomas Booby* & la dame ſon épouſe étoient d'une ſi grande hauteur, que le pauvre M. ADAMS ne pouvoit leur parler que par le canal de la premiere femme de chambre, Mlle. *Slipslop*. Le Chevalier étoit un de ces grands du ſiecle, qui ne font cas que du rang & de la richeſſe, Lady étoit une femme du monde élevée à la ville, qui regardoit tous ſes voiſins de la campagne comme des bêtes. Ils ne traitoient leur docte vicaire que comme une eſpece de domeſtique de M. le recteur, avec qui *Thomas Booby* vivoit depuis quelques années dans une eſpece de guerre civile, dans laquelle tous les fermiers de ſes terres prenoient parti pour lui. Le fond de la querelle rouloit ſur un certain droit, dont l'abolition auroit avantagé le recteur de cinq ou ſix ſchellins tous les ans (*).

Mademoiſelle *Slipslop*, la femme de chambre, étoit fille de vicaire ; par conſé-

(*) Mais quoi qu'il en ſoit, tous ſes efforts ayant été inutiles, les procès, ſuites de cette querelle, lui fournirent du moins le plaiſir d'avoir ruiné pluſieurs fermiers, en ſe ruinant lui-même.

quent elle avoit quelque peu de reſpect pour M. ADAMS, dont elle admiroit l'érudition, d'autant plus qu'elle s'étoit trouvée ſouvent dans le cas de diſputer contre lui ſur pluſieurs points de théologie; inſtant toujours ſur la déférence qu'elle exigeoit de lui pour ſes judicieuſes déciſions, parce qu'ayant fait pluſieurs voyages à Londres, elle ſe croyoit plus éclairée qu'un miniſtre de village.

Elle avoit toujours l'avantage dans ſes diſputes contre M. ADAMS, à force de termes recherchés & de grands mots, dont elle poſſédoit une ſource inépuiſable, & dont elle s'étoit fait un dictionnaire nouveau. Elle n'en faiſoit pourtant uſage que quand elle jugeoit que le ſujet en étoit digne; comme quand elle parloit de théologie, ou bien quand la fantaiſie lui prenoit de s'exprimer avec nobleſſe. Alors il lui arrivoit quelquefois d'eſtropier les mots ſavans & de défigurer les figures. ADAMS, qui n'oſoit l'offenſer en la chicanant ſur ſes expreſſions, ſe trouvoit forcé de lui céder, ſans l'entendre, car il lui auroit été quelquefois moins difficile de déchiffrer un manuſcrit *Arabe*, que de comprendre quelque choſe à ſes diſcours.

Un jour qu'ils avoient argumenté très-longtems ſur l'eſſence, ou, pour parler comme elle, ſur l'*encens* de la matiere, ADAMS prit occaſion de lui parler du jeune JOSEPH, en la priant de lui accorder ſa

protection auprès de madame, comme à un jeune homme capable d'apprendre *le latin*, qu'il ſe chargeoit de lui enſeigner lui-même, afin de le mettre en état de s'élever à quelque choſe de plus haut que la condition de laquais. „ Vous ſavez, made-» moiſelle, ajouta-t-il, que monſeigneur » eſt en pouvoir de lui faire ſa fortune. C'eſt » pourquoi je vous conjure de faire en-» ſorte qu'il reſte ici ſous ma direction. » Eh ! M. ADAMS, répondit Mlle. *Slip-» ſlop*, vous imaginez-vous que madame » écouteroit vos prolégomenes ſur pareille » matiere ? Elle va à *Londres* très-préciſé-» ment, & je ſuis certaine qu'elle ne le » laiſſeroit pas ici pour choſe au monde ; » car il eſt joli, bien fait, & ſert à mer-» veille. Elle ſe paſſeroit plutôt de ſon car-» roſſe, & elle l'aime, Dieu me pardon-» ne, plus que ſes grands chevaux gris-» pommelés." ADAMS ouvrit la bouche pour l'interrompre ; mais le moulin étant en mouvement, il fallut écouter juſqu'au bout. » Eh ! pourquoi, continua-t-elle, faut-il » qu'un laquais ſache le *latin*, plutôt que » tant de gentilshommes & de ſeigneurs ? » Cela eſt bon pour vous autres miniſtres, » parce qu'un ſermon ſans *latin* endort » tous les gens d'eſprit. Mais j'ai ouï dire » à *Londres*, que toutes ces choſes-là ne » valent rien pour les autres. Je ſuis donc » très-certaine, vous dis-je, que madame

» ſe mettroit en colere, ſi je diſois un mot » là-deſſus. Je ne m'embarque pas ſur un » pareil labyrinte." Comme elle achevoit ſa phraſe, la ſonnette de Lady ſe fit entendre, & le bon ADAMS fut obligé de ſe retirer, ſans qu'il lui fût poſſible de la rejoindre avant le départ. Cependant JOSEPH fut très-reconnoiſſant de la bonne volonté du vicaire, dont il l'aſſura qu'il ſe ſouviendroit toute ſa vie. Il reçut en même tems de lui une exhortation pathétique, qui l'encouragea à la perſévérance dans la vertu.

CHAPITRE IV.

De ce qui arriva à JOSEPH *étant à* Londres.

JOSEPH ne fut pas plutôt à *Londres*, qu'il fit malgré lui des connoiſſances parmi les confreres de ſa bigarure, & ceux-ci firent tous leurs efforts pour lui faire perdre ſon innocente ſimplicité. Il fit donc couper ſes cheveux à la mode, & prit grand ſoin de les friſer & poudrer. Cependant ils ne purent lui apprendre à jouer aux jeux de haſard, ni à prononcer des paroles déshonnêtes, ſans compter bien d'autres choſes dont il ſut éviter la contagion. Ayant beaucoup de voix & d'oreille, il employoit ſes heures de loiſir à apprendre la muſique, dans la-

quelle il fit de grands progrès ; enſorte que ſes confreres n'applaudiſſoient jamais à un opéra, qu'ils n'euſſent auparavant conſulté ſon goût. Il donnoit le ton à toute la livrée du paradis. Il eſt vrai que quand il ſuivoit madame à l'égliſe, il n'étoit plus auſſi attentif & auſſi dévôt qu'autrefois. Mais comme elle n'y alloit que très-rarement, c'étoit un article de peu de conſéquence ; & quoiqu'extérieurement il parût auſſi formé & auſſi vif qu'aucun petit maître de ſa ſorte, il ſut toujours conſerver la pureté de ſes mœurs.

Lady, qui le regardoit avec une eſpece de vanité, comme le plus joli laquais d'*Angleterre*, & qui étoit charmée de ſa vivacité, admira l'effet de l'air de *Londres* ſur les tempéramens. Enfin elle commença à le prendre par le bras en ſe promenant le matin au parc, & elle s'y entretenoit quelquefois avec lui ; d'autres fois elle lui ſerroit la main, dans la crainte de tomber en deſcendant de carroſſe. Le matin, avant de ſe lever, elle le faiſoit venir, pour lui rendre compte dans un long détail de mille petites commiſſions dont elle l'avoit chargé la veille. Enfin elle lui donnoit toutes les libertés innocentes, que les dames de qualité accordent aux domeſtiques de confiance, & qui ne ſont nullement ſcandaleuſes.

Cependant, ſans que la vertu elle-même en ſouffre, ſon ombre [je veux dire la ré-

putation] ne laiſſe pas de ſe voir quelquefois un peu maltraitée. C'eſt juſtement ce qui arriva à Lady *Booby ;* car un matin qu'elle ſe promenoit au parc, ſoutenue par ſon fidele JOSEPH, Lady *Babille* & Lady *Caillette* paſſerent par malheur aſſez près d'elle pour la reconnoître. Elles eurent la joie d'en médire l'après-midi, & de la déchirer poliment. Cependant on n'y fit qu'une légere attention, parce qu'on étoit alors occupé à la deſtruction de deux réputations naiſſantes, qui ne plaiſoient pas aux dames du bel air.

CHAPITRE V.

Mort du Chevalier BOOBY. *Douleur de ſa veuve. Chaſteté incorruptible de* JOSEPH.

UN accident interrompit les charmantes promenades de Lady *Booby*. Ce fut la maladie du Chevalier *Thomas Booby* ſon mari. Il ceſſa de vivre, & ſa triſte veuve s'enferma dans ſon appartement, où elle reſta avec autant de conſtance qu'une recluſe. Pendant les ſix premiers jours elle fut inviſible pour tous les amis de ſa maiſon : perſonne n'étoit admis dans ſa chambre : la ſeule *Slipslop* la ſervoit avec le jeune JOSEPH, qui lui apportoit réguliérement ſon

ſon thé, & reſtoit dans la chambre tandis qu'elle le prenoit. Il avoit ordre de ne point ſortir de l'anti-chambre, & d'entrer toujours dès que *Slipslop* ſortiroit pour quelque affaire, ou pour obéir aux ordres de madame, qu'elle recevoit fréquemment. Il n'étoit pas à propos que Lady reſtât ſeule dans la douloureuſe ſituation où elle étoit. Mais que les remedes de la triſteſſe ſont quelquefois dangereux, & qu'il eſt naturel au cœur humain de paſſer ſans milieu d'une extrêmité à l'autre ! Témoin l'hiſtoire authentique de la fameuſe *Matrone d'Ephèſe.*

Je demande d'avance pardon au Lecteur par rapport à la ſcène que je ſuis obligé d'expoſer, pour ne point manquer aux loix de l'hiſtoire, qui exige de ne rien omettre de ce qui eſt vrai dans le ſujet qu'on traite. Le Chrétien le plus vertueux lit dans l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, les careſſes ſéduiſantes de la femme de *Putiphar*, pour corrompre la vertu du chaſte *Joſeph* ſon domeſtique. Il lit cet endroit très-circonſtancié, & il en eſt édifié. Pourquoi donc ne le ſeroit-on pas de ce que je vais raconter, puiſque c'eſt préciſément la même avanture ? La Dame *Angloiſe* doit paroître moins criminelle que la Dame *Egyptienne*, puiſque, pour ſe déclarer, elle a attendu qu'elle fut veuve & libre ; & qu'elle a ſu commander à ſes deſirs, non ſeulement tout le tems qu'elle a été liée par le mariage, mais en-

core les premiers ſix jours qui ont ſuivi ſa liberté. C'eſt encore ici un JOSEPH, qui va renouveller l'exemple mémorable de l'ancien *Joſeph*. Plus ces exemples d'héroïque chaſteté ſont rares, plus ils méritent d'être célébrés. D'ailleurs, puiſque le Ciel a voulu que le frère & la ſœur brillaſſent par la même vertu, doit-on le laiſſer ignorer à la terre ?

Dans un de ces jours d'affliction & de douleur, Lady étoit dans ſon lit à dix-heures du matin, & ſeule, quand JOSEPH entra par ſon ordre. Elle le fit approcher, lui ordonna de s'aſſeoir, & laiſſant tomber ſa main dans la ſienne d'un air diſtrait, elle-lui demanda s'il n'avait jamais aimé. JOSEPH répondit en rougiſſant qu'il étoit jeune, & qu'il lui reſtoit encore du tems pour y penſer.

» Malgré votre jeuneſſe, reprit-elle, je » ſuis perſuadée que vous avez déjà reſſenti » les effets de cette paſſion naturelle. Allons, JOSEPH, avouez-moi la vérité, » nommez-moi celle qui eſt aſſez heureuſe » pour vous avoir rendu ſenſible. Toutes les » femmes me ſont indifferentes, repliqua » JOSEPH. Comment, dit Lady, ſeriez-» vous déja un libertin ? mais non : vous » reſſemblez peut-être aux Belles, qui ſont » long-tems à ſe déterminer & difficiles à » fixer. Cependant vous ne me perſuaderez » jamais que vous ſoyez auſſi libre que

» voulez le paroître. J'attribue votre ré-
» ſerve à votre diſcrétion, & je ne puis
» que vous en louer : il n'y a rien de plus
» recommandable que cette qualité dans
» un Jeune-homme, ni rien de plus indi-
» gne que de ſe vanter des faveurs qu'on
» reçoit des Dames.

» Des Dames ! s'écria JOSEPH en l'inter-
» rompant. Madame, ſoyez aſſurée que je
» n'ai jamais été aſſez effronté pour penſer
» à qui que ce ſoit qui ait ce titre. Ne faites
» pas trop le modeſte, reprit-elle, parce
» que vous pourriez me déplaire. Répon-
» dez ſeulement à ce que je vais vous de-
» mander. Suppoſez qu'une Dame vous
» aimât aſſez pour vous préférer à tout
» autre, qu'elle vous accordât tous les
» priviléges qu'elle pourroit accorder à un
» de ſes égaux, pourriez-vous l'aſſurer
» qu'aucun motif de vanité ne vous en-
» gageroit à la trahir ? Répondez-moi ſin-
» cèrement : vous ſentez-vous un fond de
» bon ſens & de droiture, ſi rare à trou-
» ver chez les Jeunes gens ? Vos pareils
» ne font ordinairement aucun ſcrupule de
» ſacrifier la réputation de notre ſexe, &
» ne font pas la moindre réflexion ſur les
» obligations qu'ils ont à notre bonté &
» à notre confiance. Enfin, JOSEPH, êtes-
» vous capable de garder un ſecret ? dites
» le moi.

» Ah, Madame, repliqua JOSEPH, pou-

» vez-vous me ſoupçonner d'avoir jamais
» trahi les ſecrets de votre maiſon? J'eſpérois
» même que vous m'auriez donné un cer-
» tificat du contraire, ſi vous m'euſſiez
» renvoyé, comme je l'ai craint. Je n'en
» ai pas la moindre envie, mon cher
» JOSEPH, dit la Dame. Hélas! quand je
» le voudrois, je ne crois pas que je le
» puſſe, ajouta-t-elle d'une voix baſſe &
» en ſoupirant. Mais, dis-moi, ne me
» manquerois-tu point de reſpect ſi.....
» Madame, repartit JOSEPH, je vous
» ſupplie de croire qu'il m'eſt impoſſible
» de rien commettre qui puiſſe vous faire
» ſoupçonner que je vous manque de reſ-
» pect. Cependant je t'en ſoupçonne à pré-
» ſent, reprit-elle; mais tu crains peut-
» être mon reſſentiment. Cependant je ſens
» bien que je n'aurois jamais la cruauté de
» te punir. D'ailleurs tu dois ſavoir que je
» n'ai jamais été vindicative. Ne crois-tu
» pas, JOSEPH, que je te pardonnerois
» aiſément? J'aurai toujours une grande
« attention, Madame, repliqua JOSEPH, à
» ne rien faire qui puiſſe vous offenſer. «
» Alors Lady perdant patience, lui dit
» d'un ton de colère: » Tu es un imbé-
» cille, ou tu le veux paroître. Je vois
» que je me ſuis trompée, ſors de ma
» chambre. Je ſupplie Madame, dit JOSEPH,
» de n'avoir point de mauvaiſe opinion de
« moi. Je vous ai ſervie, Madame, juſ-

» qu'ici avec toute la fidélité & l'affection
» poſſible, & feu Monſeigneur auſſi. Sors
» malheureux! s'écria Lady en verſant des
« larmes. Pourquoi as-tu nommé ce cher
» défunt? Eſt-ce pour augmenter mes re-
» grets, en me rappelant ce douloureux
» ſouvenir? Va-t-en, je ne puis plus te
» ſouffrir.

En achevant ces mots, elle détourna ſon viſage. JOSEPH ſe retira accablé de triſteſſe; & s'étant enfermé dans ſa chambre, il ſe mit à écrire la lettre qui eſt au commencement du chapitre ſuivant.

CHAPITRE VI.

JOSEPH *écrit à* PAMÉLA *ſa Sœur. Sa conduite à l'égard de Mlle.* SLIPSLOP.

LETTRE DE JOSEPH A PAMÉLA.

» DEPUIS que j'ai reçu la nouvelle de la
» mort de votre bonne Maîtreſſe, ma
» chère ſœur, j'ai éprouvé un malheur ſem-
» blable. Mon digne Maître eſt mort auſſi
» il y a quelques jours; & ce qui eſt encore
» bien triſte, Madame en a perdu l'eſprit, elle
» eſt devenue folle. Aucun de nous ne l'avoit
» ſoupçonnée d'avoir tant d'amour pour
» ſon mari, car ils ſe querelloient tous

» les jours. Il faut ſe taire ſur ces ſortes de
» choſes, ma chere ſœur. Les domeſtiques,
» comme vous ſavez, ne doivent jamais
» dire ce qui ſe paſſe chez leurs Maîtres;
» mais ſans doute vous ſavez bien qu'ils ne
» pouvoient ſe ſouffrir. J'ai entendu Mada-
» me dire plus d'une fois, qu'elle étoit bien
» malheureuſe de l'avoir épouſé. Mais on
» ne ſait priſer les amis qu'après les avoir
» perdus. Ne fais part à perſonne de ce que
» je t'écris; parce que je ne voudrois pas
» qu'on pût dire de moi, que je découvre
» ce qui ſe paſſe dans la maiſon où je
» demeure. En vérité, ſi Lady n'étoit pas
» une ſi grande Dame, j'aurois cru qu'elle
» étoit un peu amoureuſe de moi. Ma chere
» PAMÉLA, n'en dites rien à perſonne. Elle
» m'a fait aſſeoir à côté de ſon lit, tandis
» qu'elle y étoit encore : elle m'a pris la
« main, & m'a tenu un diſcours tout ſem-
» blable à celui qu'une Dame tient à un
» homme dans une Comédie que j'ai vu
» repréſenter. Si Madame eſt réellement
» folle, comme cela paroît, je ne me ſoucie
» point de reſter à ſon ſervice. Ainſi je vou-
» drois que vous me procuraſſiez une place
» chez votre Maître, ou chez quelqu'autre
» perſonne du voiſinage : à moins que ce
» qu'on dit ne ſoit vrai, & que vous n'alliez
»vous marier avec le paſteur de votre paroiſſe
» Mr. WILLIAMS; car en ce cas-là je vou-
» drois bien être ſon Clerc. Vous ſavez que

» j'en ſuis capable, puiſque je ſais bien lire,
» & donner le ton pour chanter les Pſeau-
» mes. Je crois que j'aurai bientôt mon
» congé. Dès-qu'on me l'aura donné, ſi
» je n'ai pas de vos nouvelles, j'irai au
» Château de mon défunt Maître, ne fût-
» ce que pour voir le Vicaire Mr. ADAMS,
» qui eſt le meilleur homme qu'il y ait au
» monde. *Londres* eſt un mauvais ſéjour, où
» il y a ſi peu de ſociété, que les voiſins de
» porte à porte ne ſe connoiſſent pas. Fais
» mes complimens, ma chere ſœur, à tous
« ceux qui te demanderont de mes nou-
velles. Je ſuis

Ton affectionné Frère
& Serviteur,

J. ANDREWS.

Dès que JOSEPH eut cacheté ſa lettre, il ſortit de ſa chambre, & en deſcendant il rencontra au bas de l'eſcalier Mlle. *Slipſlop*, avec qui nous allons faire une connoiſſance plus particuliere, puiſque l'occaſion s'en préſente. Elle étoit fille d'un Vicaire, comme je l'ai déja dit, & elle étoit âgée de quarante-cinq-ans. Ayant fait un faux pas dans ſa jeuneſſe, elle s'en étoit relevée ſi heureuſement, que depuis elle étoit reſtée fille. Sa beauté n'avoit rien d'éclatant. Pour ſa taille, elle étoit courte & groſſe; ſon

teint étoit rubicond, ſon nez un peu large & plat, & ſes yeux tant ſoit peu petits. Son ſein étoit de deux globes ou ſphères, qu'un Géomêtre appelleroit ſphéroïdes, tant leur forme étoit elliptique. Sa démarche auroit été très-majeſtueuſe, ſi par malheur une de ſes jambes n'eût pas été d'un pouce plus courte que l'autre. Cependant il faut avouer qu'elle boitoit avec une grace infinie. Cette *Vénus* lorgnoit JOSEPH depuis long-tems; mais le trouvant moins ſenſible qu'elle ne l'eût ſouhaité, elle ajoutoit à ſes agaceries mille petits préſens de liqueurs & de confitures, qu'elle tenoit ſous la clef, & dont elle étoit la ſouveraine diſpenſatrice dans la maiſon. L'inſenſible JOSEPH ne lui donnoit cependant aucune marque de reconnoiſſance; pas même un ſimple baiſer. Je ne prétends pas inſinuer par-là, qu'elle fut fille à ſe contenter de ſi peu de choſe. En ce cas JOSEPH ſelon moi eût été blamable. A dire le vrai, elle avoit déjà aſſez vécu, pour être en droit de penſer qu'elle pouvoit s'accorder tous les plaiſirs de l'amour, ſans avoir lieu d'en appréhender les ſuites. D'ailleurs, elle croyoit que par une ſi longue abſtinence volontaire, elle s'étoit non ſeulement relevée de ſa premiere chûte, mais qu'elle avoit acquis un tréſor de mérites ſi abondant, qu'à l'avenir rien ne pourroit lui nuire. C'eſt pourquoi elle prit le parti de lâcher un peu la bride à ſon penchant, afin de ſe dé-

dommager en quelque ſorte du tems perdu, & de ſe payer avec uſure de la dette de plaiſir, dont elle ſe croyoit comptable envers elle-même ?

Dans cette heureuſe diſpoſition, & armée de tous ſes attraits, elle rencontra JOSEPH au bas de l'eſcalier, & lui offrit un verre de liqueur, que, dans l'abattement où il étoit, il accepta volontiers. Il la ſuivit donc dans ſon cabinet, où elle conſervoit précieuſement l'élite des liqueurs, & lui préſenta un petit verre plein d'un *Roſſoglio piquante*. Puis l'ayant invité à s'aſſeoir, elle lui parla en ces termes, que vous entendrez ſi cela ſe peut.

» Aſſurément rien n'eſt plus injudicieux » que le conflict de l'eſprit & du cœur dans » une femme trop ſenſitive, qui ſe prend de » goût pour un jeune-homme. Ah ! ſi » j'avois ſu le ſort qui m'attendoit, j'aurois » mieux aimé mourir. Si nous aimons un » homme fait, au moins ſes manieres ſont » reſpectueuſes & ſophiſtiques : au-lieu » qu'un adoleſcent pouſſe ſes injurieuſes » attaques contre notre délicateſſe, juſqu'à » vouloir que nous caſſions pour lui tous les » arrêts de la pudeur, même avant que les » rayons de notre ame ayent eu le tems » d'avoir la moindre réfraction, ni nos » penſées celui de ſe réfléchir. « JOSEPH n'entendant rien à ce galimathias, ne répondoit qu'oui Mademoiſelle. » Oui, Made-

» moiſelle ! répéta *Slipſlop* avec chaleur, » c'eſt donc que tu te moques de mes feux ? » N'eſt-ce pas aſſez de dédaigner mes bon- » tés ? Faut-il que tu me traites encore avec » ironie ? Ingrat ! par où ai-je mérité que » mon amour fût ainſi recuſé, & toutes » mes gracieuſes avances plongées dans » le vuide des paroles perdues ? Mademoi- » ſelle, repliqua JOSEPH, je n'entens point » ces mots ſavans, mais je ſuis certain que vous » n'avez aucune raiſon de m'appeler ingrat ; » parce que, bien loin de vouloir vous déſo- » bliger, je vous ai toujours regardée » comme ma mère. Comment, faquin, » s'écria *Slipſlop* en fureur, vous me regar- » dez comme votre mère. Vous avez l'inſo- » lence d'inſinuer que je ſuis aſſez vieille, » pour être la mère d'un nigaud tel que » vous ! Je ne ſais ce qu'un jeune étourdi » peut penſer ; mais je crois qu'un homme » de bon ſens me préférera toujours à ces » petites filles qui ſont ſi ſotes, ſi ineptes, » ſi dédaignables. Mais je devrois plutôt » vous mépriſer, que de vous faire l'honneur » de me fâcher contre vous, puiſque vous » êtes aſſez bête pour préférer les entretiens » d'une jeune imbécille à la converſation » d'une fille d'eſprit. Mademoiſelle, reprit » JOSEPH, j'ai toujours été ſenſible à l'hon- » neur que vous me faites en vous entre- » tenant avec moi, parce que je ſais parfai- » tement que vous êtes une perſonne bien

» ſavante. *Slipſlop* ſe radouciſſant à ce mot » de ſavante, reprit ſa bonne humeur, & » lui dit : Ah! JOSEPH, ſi vous m'eſtimiez » véritablement, vous auriez trouvé quel- » que moyen pour me le faire voir; car je » ſuis convaincue que vous vous êtes » apperçu de mon amitié pour vous. Oui, » mon cher JOSEPH, ajouta-t-elle, mes » yeux vous ont certifié malgré moi que ma » paſſion eſt plus forte que ma raiſon. Ah » JOSEPH! mon cher JOSEPH.....

De même qu'un Tigre affamé, qui a chaſſé long-tems ſa proie, & qui trouve ſous ſa griffe un innocent Agneau, s'élance avec fureur pour le dévorer; de-même qu'un Brochet vorace d'une taille énorme, qui voit au-travers d'un criſtal liquide un Carpillon ou un Goujon, ouvre une gueule affreuſe pour l'engloutir; ainſi l'amoureuſe *Slipſlop* étendoit ſes bras ardens pour ſaiſir le pauvre JOSEPH. Mais dans l'inſtant la ſonnette de Lady ſonna avec violence. Ce contretems fâcheux l'obligea de lacher priſe, & de renvoyer l'exécution de ſon deſſein à un tems plus convenable.

Il faut à préſent retourner à Lady *Booby*, pour inſtruire le Lecteur de ce qu'elle fit après que JOSEPH fut retiré. En la quittant, il l'avoit laiſſée à peu près dans la même ſituation où nous venons de laiſſer l'amoureuſe *Slipſlop*.

CHAPITRE VII.

Dialogue entre Lady BOOBY *&* SLIPSLOP. *Sublime éloge de l'amour.*

C'ÉTOIT l'opinion d'un ancien ſage dont le nom m'eſt échappé, que les paſſions opèrent différemment ſur les eſprits, ſuivant leur force ou leur foibleſſe ; de même que les maladies agiſſent ſur le corps humain ſelon le tempérament.

C'eſt pourquoi l'auteur ſe flatte qu'un lecteur judicieux prendra la peine de remarquer une choſe qu'il a eu grand ſoin d'exprimer ; c'eſt-à-dire, la différence des effets que l'amour produiſit ſur l'eſprit raiſonnable & cultivé de Lady *Booby*, & des mouvemens qu'il fit naître chez *Slipslop*, fille brutale & emportée.

Un autre philoſophe, dont j'ai encore oublié le nom, dit auſſi que les réſolutions priſes en l'abſence de l'objet aimé s'évanouiſſent en ſa préſence. On pourra juger de la vérité de ces deux maximes par le contenu de ce chapitre.

Lorſque JOSEPH ſe fut retiré de la façon qu'on a vu ci-deſſus, Lady au déſeſpoir ſe mit à faire des réflexions très-ſérieuſes ſur ſa propre conduite. Son amour ſe changea en mépris ; elle déteſta la baſſeſſe de ſon incli-

nation, & ſe promit de haïr déſormais celui qui avoit eu la hardieſſe de ſe faire aimer d'elle, & qui avoit dédaigné des ſentimens qu'elle eût dû étouffer. Elle ſe ſentit alors auſſi tourmentée par l'orgueil, qu'elle l'avoit été par l'amour. Cet orgueil mortifié lui ordonnoit de chaſſer pour toujours de ſa maiſon & de ſa préſence l'objet de ſa vive paſſion. Elle céda à l'orgueil, & ſe crut victorieuſe de l'amour. Après s'être tournée cent fois dans ſon lit, après un monologue touchant, que nous répéterions très-fidèlement ici, ſi nous n'avions pas quelque choſe de mieux à dire, elle ſonna, comme nous l'avons dit, & vit paroître à l'inſtant ſa fidele *Slipslop*, qui n'étoit pas moins irritée qu'elle contre le malheureux JOSEPH.

» *Slipslop*, lui dit Lady dès qu'elle fut » entrée, avez-vous vu JOSEPH ? " *Slipslop* effrayée d'entendre prononcer ce nom dans un moment ſi critique, eut bien de la peine à cacher ſon émotion aux yeux de ſa maîtreſſe, à qui elle répondit néanmoins avec une fermeté apparente, malgré ſa crainte & ſes ſoupçons, qu'elle ne l'avoit point vu de la maniere. » J'ai peur, lui dit » Lady, que JOSEPH n'ait les inclinations » un peu libertines. Aſſurément il les a « telles que vous dites, madame, repliqua » vivement *Slipslop ;* c'eſt un petit ivrogne » & un joueur, qui eſt même très-incliné

» au ſexe. Oh! oh! interrompit Lady, je » ne ſavois pas cela. Ah, madame! reprit » la femme de chambre, il eſt ſi libertin, » que ſi vous le gardez, je vous réponds » qu'avant qu'il ſoit peu, vous n'aurez que » moi de vierge dans la maiſon. Cepen- » dant je ne conçois pas ce que les filles » trouvent d'aimable en lui pour en être » ſi charmées, car à mes yeux il eſt auſſi » laid qu'un hibou. Il me paroît aſſez paſ- » ſable, repliqua Lady. Je vous aſſure ma- » dame, reprit *Slipslop*, que je le regarde » comme le plus vilain animal qu'il y ait » dans le pays. Vous vous trompez aſſu- » rément, répondit Lady; mais enfin la- » quelle des filles avez-vous lieu de ſoup- » çonner le plus? C'eſt, dit *Slipslop*, la » jeune fille de chambre, *Betty*, je ſuis » preſque convaincue qu'elle eſt groſſe de » lui. Comment, s'écria Lady, allons, » allons, qu'on lui paie ſes gages, & qu'on » me la mette dehors ſur le champ, je ne » veux point de pareilles effrontées chez » moi; vous pouvez en même tems donner » à JOSEPH ſon congé. Eſt-ce que vous » voulez le renvoyer ſur le champ, repli- » qua *Slipslop*? Dès que la petite *Betty* » ſera partie il pourra devenir ſage, & vous » ſavez, madame, que c'eſt un aſſez bon » domeſtique, qui eſt fidele & actif. Je » veux qu'il ſorte dès aujourd'hui, répon- » dit Lady. Vous feriez mieux, ce me

„ ſemble, de le laiſſer encore quelques jours, „ reprit *Slipslop*. Je ne prétends point „ qu'on ſe donne la liberté de contredire „ mes ordres, repartit Lady avec aigreur. „ Eſt-ce que vous en êtes amoureuſe auſſi, „ ajouta-t-elle ? Moi, madame ! s'écria „ douloureuſement *Slipslop* (j'aurois dit „ en rougiſſant, ſi ſon teint avoit permis „ de s'en appercevoir.) Je ſerois très-fâ- „ chée que madame eût la moindre raiſon „ de me ſuſpecter d'entretenir quelque „ penchant pour un homme. Ainſi, puiſ- „ que vous le ſouhaitez, madame, je vais „ vous obéir. Eh bien, obéiſſez donc ſans „ délai, dit Lady. "

Slipſlop ſortit auſſi-tôt. Mais Lady eut à peine fait un demi-tour dans ſon lit, qu'elle ſe mit à ſonner de toute ſa force. *Slipſlop*, qui ne s'éloignoit qu'à regret, fut bientôt de retour, & ſe vit avec joie diſpenſée de la moitié de ſa commiſſion. JOSEPH eut ſa grace, mais l'ordre pour *Betty* fut réitéré. Elle ſortit alors plus gaiement que la premiere fois. Mais dans l'inſtant même, Lady faiſant réflexion ſur ce qu'elle venoit de faire, ſe fut mauvais gré de ſon irréſolution, & ſe ſoupçonnant d'un ſentiment dont elle prévoyoit les conſéquences, elle ſe remit à ſonner, pour faire revenir *Slipſlop* encore une fois. Elle lui dit, que toutes réflexions faites, elle étoit réſolue de ſe défaire de JOSEPH. *Slipſlop* frémit en écou-

tant ce ſecond arrêt; mais elle connoiſſoit trop bien la violence de ſa maîtreſſe, pour oſer repliquer. Elle n'eût pas riſqué ſa place pour un amant qui auroit raſſemblé dans ſa perſonne les forces d'*Hercule* & les charmes d'*Adonis*. Ainſi elle ſortit pour la troiſieme fois. Mais à peine eut-elle fermé la porte ſur elle, que *Cupidon*, ce Dieu abſolu, piqué de voir ſon ouvrage ſur le point d'être détruit, choiſit le trait le plus acéré de ſon carquois, & le tira droit au cœur de la Dame. Pour parler en termes vulgaires; dans ce moment ſa paſſion triompha de ſa raiſon. Elle rappela donc *Slipſlop* encore une fois, pour lui dire qu'elle vouloit voir ce garçon avant de prendre à ſon égard une derniere réſolution, & l'examiner elle même: ajoutant qu'on eût à lui dire de monter. Tant de variations en ſi peu de tems, firent naître dans la femme de chambre des ſoupçons qui avoient quelque fondement.

Lady ſe ſentit naître l'envie de la rappeler encore, ſans cependant pouvoir s'y réſoudre: deſorte que toutes ſes penſées roulerent alors ſur la maniere dont elle devoit ſe comporter avec JOSEPH. Enfin elle forma le généreux deſſein de ſe tenir dans les bornes que ſon rang lui preſcrivoit, & de s'accorder uniquement le plaiſir de ſa vue pour la derniere fois, étant bien réſolue de ne ſe revoir de ſa vie. Son deſſein même étoit de

le maltraiter vivement, & de lui donner enſuite ſon congé.

O amour, que tu te plais à tourmenter tes eſclaves! Non content de les aveugler, tu veux qu'ils t'aident eux-mêmes à leur mettre le bandeau devant les yeux. Leurs folies te plaiſent d'autant plus qu'elles ſont plus ſingulieres, leurs ſoupirs & leurs larmes te réjouiſſent & leurs gémiſſemens ſont pour toi des concerts mélodieux.

Ni l'inimitable *Rich*, dont l'art plus qu'humain ſait, à l'exemple de *Circé*, métamorphoſer un homme en ſinge, en chouette, ou en quelque figure encore plus mépriſable, dès qu'il en a conçu l'envie; ni le grand *Cibber*, qui, s'élevant au-deſſus de toutes les regles dont les auteurs anciens & modernes ſe ſont fait des loix inviolables, renverſe toutes les grammaires, & transforme tous les mots de la langue *Angloiſe*; non ces deux grands-hommes unis enſemble ne pourront jamais faire de métamorphoſes auſſi miraculeuſes que toi, cruel amour, puiſqu'à ton approche le bon-ſens ſe change en fureur, & la raiſon devient folie.

Oui, perfide amour, tu nous rends aveugles & ſourds: tu ôtes au nez la faculté de flairer: dès que tu t'es emparé d'une ame, elle ne diſtingue plus les objets les plus viſibles; elle ne peut plus ouïr les bruits les plus éclatans, ni ſentir les odeurs les plus

fortes. Quand tu le veux, la colline devient montagne, le ſifflet trompette, & le piſſenlit jaſmin. Sous tes loix le poltron devient brave, l'avare libéral, l'orgueilleux humble & doux, & le barbare ſuſceptible de pitié. Enfin tu tournes le cœur de l'homme comme un joueur de gobelets tourne ſon ſac. Tu le tournes & le retournes en tout ſens, & tu en tires tout ce que tu veux. Si quelqu'un en doute, qu'il liſe le chapitre ſuivant.

CHAPITRE VIII.

Ce qui ſe paſſe entre Lady BOOBY *&* JOSEPH. *Modeſtie & pudeur de ce Jeune-homme.*

COMME nous avons un fond de tendreſſe reſpectueuſe pour cette charmante partie du genre-humain qu'on appelle le beau ſexe, & que d'ailleurs il eſt de notre devoir de conſerver le caractere de Lady *Booby* ſans tache, il faut avant que d'expoſer ſa fragilité, préſenter une vive peinture des tentations qui eurent la force de vaincre la conſtance d'une femme vraiment vertueuſe, afin d'engager le lecteur à plaindre plutôt qu'à cenſurer les foibleſſes de la nature humaine.

Nous nous flatons que les Dames, en faiſant attention aux charmes infinis répandus ſur la perſonne accomplie de l'incomparable JOSEPH, ſuſpendront pour un inſtant l'attachement exceſſif qu'elles ont pour l'auſtere ſageſſe, & feront place à des ſentimens plus humains & plus doux. Enfin nous eſpérons que leur ſévérité fera grace à une femme aimable,

Dont le cœur étoit fait pour aimer la vertu.

JOSEPH, alors âgé de vingt ans, étoit d'une taille au-deſſus de la médiocre, & régulierement proportionnée. Ses jambes étoient fines & bien faites, ſes épaules larges, & ſes bras bien placés. Il avoit de très-beaux cheveux d'un chatain foncé, qui lui tomboient en boucles naturelles ſur les épaules. Son front étoit large, ouvert & uni; ſes yeux bien fendus répandoient un feu doux & perçant; ſon nez étoit un peu à la romaine; les plus belles lèvres du monde en ſe ſéparant faiſoient voir des dents d'ivoire. Son teint étoit de roſes & de lis, & l'éclat en étoit relevé par un poli qu'on pouvoit appeler barbe naiſſante. Enfin, toute ſa phyſionomie annonçoit la tendreſſe & la ſenſibilité de ſon cœur. Ces agrémens accompagnés d'une extrême propreté, lui donnoient un air qui l'eût fait paſſer pour un Seigneur parmi des gens peu accoutumés à en voir.

Orné de tant de charmes, il ſe préſenta devant Lady, qui pendant quelques inſtans le regarda dans un profond ſilence, mais non ſans changer plus d'une fois de deſſein ſur ce qu'elle avoit à lui dire. A la fin elle lui parla de la ſorte : « JOSEPH, dit-elle, » je ſuis fâchée contre vous. On m'a fait » des plaintes de votre conduite à l'égard » de mes femmes, qui ſe voyent tous les » jours expoſées à vos impertinences, ſur- » tout celles qui ont aſſez de vertu pour » rebuter vos propoſitions inſolentes. Pour » les autres [car il y en a qui déshonorent » leur ſexe] elles n'ont garde de ſe plaindre » de vos façons, étant auſſi portées à ſouffrir » vos libertés que vous à les prendre; ſur- » tout une effrontée, qui porte même le » témoignage de votre témérité & de ſa » foibleſſe, & à qui pour cela j'ai fait don- » ner ſon congé ».

Le pauvre JOSEPH s'entendant accuſer auſſi fauſſement, rougit & pâlit tour-à-tour : il parut étonné, troublé, tremblant; ce que ſa maîtreſſe prit pour une eſpece d'aveu de ſon crime. Elle continua de la ſorte.

« Allons, JOSEPH, approche-toi, mon » enfant. Une autre que moi te chaſſeroit » pour une faute ſi énorme. Mais j'ai pitié » de ta jeuneſſe, & je me perſuade que tu » n'y retomberas plus. Fais plus de réflexion » ſur toi, mon fils, [ajouta-t-elle en met-

» tant ſa main négligemment dans la ſien-
» ne]. Tu es bien fait, tu pourrois faire
» fortune.

» JOSEPH ſe raſſura un peu, & répondit:
» Madame, je vous jure qu'on m'accuſe
» très-fauſſement. J'ignorerois le ſexe de
» vos femmes, ſans les habits qui les diſ-
» tinguent. Fi donc, JOSEPH, interrompit
» Lady; c'eſt entaſſer crime ſur crime, que
» de nier le mal qu'on a fait. Je déteſte un
» menteur. J'eſpere, Madame, répondit
» humblement JOSEPH, que vous ne vous
» offenſerez point de la proteſtation que je
» vous fais de mon innocence. J'oſe vous
» jurer par tout ce qu'il y a de plus ſacré,
» que je ne leur ai jamais rien demandé,
» & que je n'ai jamais eu d'elles qu'un ſim-
» ple baiſer. Un baiſer! [interrompit Lady
» toute émue, & avec des yeux plus enflam-
» més d'amour que de colere] un baiſer!
» c'eſt l'avant-coureur de tout le reſte. Vou-
» lez-vous me faire accroire qu'un jeune-
» homme ſe contente d'un baiſer? Non, non,
» JOSEPH, une femme qui donne cela, don-
» neroit plus ſi on le lui demandoit, & je
» ne vous crois point du tout capable d'en
» reſter-là. Que penſerois-tu, ajouta-t-elle
» en rougiſſant, ſi..... ſi par exemple,
» je te permettois de m'embraſſer? Je mour-
» rois plutôt, Madame, s'écria-t-il, que de
» faire une action ſi téméraire. Cependant
» JOSEPH, reprit-elle, il y a eu des Dames

» qui ont quelquefois accordé ces petites » graces, pour témoigner combien elles » étoient ſatisfaites d'un jeune domeſtique, » qui leur paroiſſoit mériter cette diſtinc- » tion. Dis-moi donc, ſi je t'accordois..... » ce privilege, que penſerois-tu de moi ? » Je penſerois, Madame, répondit modeſ- » tement JOSEPH, qu'en ce moment-là vous » auriez oublié qui vous êtes. Ce ſeroient » mes affaires, & non pas les tiennes, » interrompit la Dame. Mais encore une » fois, JOSEPH, ſi je t'accordois tant, ſau- » rois-tu te contenir dans toutes les bornes » de la ſageſſe & du reſpect ? Si cela étoit, » repliqua JOSEPH, j'eſpere que le ciel me » donneroit aſſez de force pour vous reſpec- » ter toujours, Madame, & pour ne point „ manquer à ma vertu „.

Lecteur, vous avez entendu les poëtes parler d'une ſtatue qui repréſentoit l'étonnement : vous ſavez [ou bien vous êtes un ignorant] que la colere & la ſurpriſe agirent ſi puiſſamment ſur un des fils de *Créſus* Roi de *Lydie*, que ſa langue ſe délia en un inſtant ; & que, de muet qu'il étoit, il recouvra la liberté de ſa langue & l'uſage de la parole (*). Enfin, je ne ſais comment vous

(*) A la ſuite de ces mots il y a dans *l'Anglois* une comparaiſon d'une douzaine de lignes, qu'il eſt impoſſible de rapporter au goût *François*, à cauſe du rapport trop particulier qu'elle a à des choſes qui ne ſont connues qu'à *Londres*, & qui n'auroient rien que de très-fade en notre Langue.

peindre l'étonnement & l'étrange révolution qui ſe fit dans l'ame de Lady aux dernieres paroles que JOSEPH venoit de prononcer. " Votre vertu ! [lui dit-elle après
„ un ſilence d'un moment] votre vertu !
„ Ah que cela eſt admirable ! Avez-vous
„ bien l'effronterie de me parler de la ſorte,
„ quand une femme de qualité s'abaiſſe juſ-
„ qu'à vous témoigner la plus grande bonté
„ dont elle puiſſe vous honorer ; quand
„ elle s'oublie juſqu'au point de vous ſacri-
„ fier les regles vulgaires ? Madame, répon-
„ dit JOSEPH, je ne veux pas renoncer
„ à la vertu. Va, tu es un ſot & un inno-
„ cent, lui dit Lady en fureur. Madame,
„ répondit JOSEPH d'un air modeſte, ce ſot
„ & cet innocent eſt le frere de PAMÉLA,
„ & il ſeroit au déſeſpoir que la pudeur
„ de ſa famille, qui brille dans ſa ſœur,
„ reçut la moindre tache dans le frere.
„ Miſérable, s'écria Lady tranſportée de
„ fureur, quoi, tu es aſſez hardi pour me
„ nommer ta ſœur, & pour me rappeler les
„ ſottiſes que mon parent a faites pour une
„ petite ſotte ! Allons, ſors de ma préſence,
„ malheureux, & prépare-toi à partir dès
„ ce ſoir ! car je vais ordonner qu'on t'ôte
„ ma livrée & qu'on te mette à la porte. Je
„ ſerois très-fâché, Madame, de vous
„ offenſer, reprit JOSEPH ; & ſi j'ai eu le
„ malheur de le faire, je vous prie de croire
„ que c'étoit innocemment. Vous êtes un

„ insolent, lui repliqua-t-elle, qui avez eu „ la témérité de croire que j'avois de l'in- „ clination pour vous, parce que je vous „ ai parlé avec une certaine franchiſe, „ pour ſonder la vérité du rapport qu'on „ m'a fait „.

JOSEPH lui ayant repliqué que ce qu'il avoit pris la liberté de lui dire, ne venoit que du ſoin qu'il avoit de ſa vertu, ſa colere redoubla, & elle le chaſſa de ſa chambre.

Dès qu'elle ſe vit ſeule, " Hélas, dit- „ elle, à quels excès cette indigne paſſion „ ne nous porte-t-elle pas, dès qu'elle s'eſt „ emparée de nos ames ! Quelles baſſeſſes, „ quelles puérilités ! Qu'on fait bien de lui „ réſiſter dès ſa naiſſance ! Ce n'eſt qu'alors „ qu'on peut la vaincre. Jamais femme n'a „ borné les effets de cette paſſion. Moi- „ même, ne me ſuis-je pas expoſée à eſſuyer „ le refus d'un ſujet indigne ? Juſte ciel ! „ qu'ai-je fait ? Ah ! je ne puis ſupporter la „ réflexion „.

En achevant ces mots, elle ſonna bien plus fort qu'il n'étoit beſoin puiſque *Slipſlop* étoit plus à portée d'elle qu'elle ne le croyoit. Cette fidele ſuivante ayant conçu quelque ſoupçon dans le dernier entretien qu'elle avoit eu avec ſa maîtreſſe, s'étoit aviſée d'écouter à la porte, moyenant quoi elle n'avoit pas perdu un mot de la converſation de ſa maîtreſſe avec JOSEPH.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Récit de ce qui ſe paſſa entre LADY BOOBY *&* SLIPSLOP.

DÈS que *Slipſlop* fut dans la chambre de Lady : " *Slipſlop*, lui dit-elle, je n'ai que „ trop de raiſons de croire que tout ce que „ vous m'avez dit de JOSEPH eſt vrai ; „ c'eſt un ſcélérat & un miſérable ; ainſi „ allez ſur le champ trouver mon inten- „ dant, & ordonnez lui de ma part de „ payer ce garçon, & de lui donner ſon „ congé „. *Slipſlop*, qui juſques-là s'étoit tenue dans les bornes du reſpect, plutôt par néceſſité que par inclination, ſe ſentant maîtreſſe d'un ſecret, s'imagina qu'elle étoit bien autoriſée à les franchir. Elle fit donc cette réponſe, d'un ton d'impertinence qui lui étoit aſſez naturel. " Je voudrois, dit- „ elle, que les gens fuſſent ce qu'ils veu- „ lent paroître. Je ne ſerai pas à moitié „ de l'eſcalier, qu'on me rappellera. Ma „ réſolution eſt priſe, repliqua la Dame ; „ rien n'eſt capable de me la faire rom- „ pre. J'en ſuis fâchée, reprit *Slipſlop*, & „ ſi j'avois pu deviner que vous euſſiez été „ ſi ſévere à l'égard de ce pauvre garçon, „ vous n'auriez jamais rien ſu de moi à

„ ſon ſujet ; voilà bien du bruit pour une ba-
„ gatelle. Comment une bagatelle, répliqua
„ Lady ; penſez-vous que je ſouffrirai de la
„ débauche chez moi ? Si vous chaſſez tous
„ les domeſtiques qui en conteront à vos
„ femmes, reprit *Slipſlop*, vous n'avez
„ qu'à chercher des anges pour vous ſervir.
„ Faites ce que je vous ordonne, inter-
„ rompit Lady, & finiſſez vos diſcours,
„ ils me bleſſent l'oreille. Oh vraiment,
„ dit *Slipſlop*, il y a des gens qui n'ont
„ rien de délicat que les oreilles „.

Lady, qui commençoit à s'étonner du ton nouveau de ſa femme de chambre, ſe doutant de la vérité, la rappela, pour lui demander d'où lui venoit ſa hardieſſe de parler de la ſorte. „ Hardieſſe, Madame,
„ répondit *Slipſlop !* Je ne ſais ce que vous
„ entendez par-là ; mais je ſais que les domeſ-
„ tiques ont des langues, dont ils peuvent
„ ſe ſervir auſſi-bien que les maîtres. Oui,
„ ils ont des langues, reprit Lady, & des
„ langues bien inſolentes, que je ne ſuis
„ pas d'humeur de ſouffrir. Ainſi trève
„ d'impertinence, s'il vous plaît. Je ne
„ ſuis pas impertinente que je ſache, dit
„ *Slipſlop*. Et moi je dis que vous l'êtes,
„ répondit Lady ; & ſi vous ne changez
„ de manieres, vous n'avez qu'à vous pour-
„ voir ailleurs. Mes manieres ſont bonnes,
„ répliqua *Slipſlop*, on ne m'a jamais dit
„ que je manquaſſe de politeſſe. Et pour

„ des conditions, il y en a plus d'une dans
„ le monde. Mais je ſais ce que je ſais. Eh!
„ que ſavez-vous, Mademoiſelle, lui
„ demanda Lady? Je ne ſuis, reprit *Slipſlop*
„ obligée à le dire que quand il me plaîra,
„ non plus qu'à me taire. Cherchez une
„ maîtreſſe, dit Lady en colere. Très-vo-
„ lontiers, répliqua *Slipſlop*, qui ſortit alors
„ de la chambre toute émue „.

Lady vit avec chagrin que ſa premiere femme de chambre étoit devenue ſa confidente ſans ſa permiſſion. Elle ne douta poïnt que ce ne fût JOSEPH qui l'eût trahie, en lui rendant compte de leur premiere converſation: ce qui augmenta ſa fureur contre lui, & fortifia la réſolution qu'elle avoit priſe de s'en défaire.

Se débarraſſer de *Slipſlop*, étoit une affaire bien plus difficile à réſoudre. Elle avoit pour ſa réputation des égards qui alloient juſqu'au ſcrupule, parce qu'elle ſavoit que toutes les douceurs de la vie en dépendent: telles que les révérences, le pas dans les aſſemblées publiques, & ſur-tout le droit ſi précieux de déchirer toutes les femmes, amuſement dont elle faiſoit ſes délices. Ces conſidérations firent tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, qu'elle réſolut de tout ſouffrir de l'inſolence de ſa femme de chambre, plutôt que de riſquer de perdre aucun de ces glorieux avantages.

Son parti étant pris de la ſorte, elle en-

voya chercher ſon intendant, monſieur *Pierre-Ponce*, à qui elle ordonna de payer JOSEPH, de lui faire quitter ſa livrée, & de le chaſſer de l'hôtel ce même ſoir. Enſuite elle prit un verre d'eau de *Barbade*, pour ſe fortifier, en attendant que *Slipslop* vint la joindre.

Dès qu'elle la vit, „ *Slipslop*, lui dit-elle, „ pourquoi connoiſſant la promtitude de „ mon humeur, vous aviſez vous de m'ir- „ riter par des réponſes piquantes ? Vous „ êtes une bonne fille dont je ſerois fâ- „ chée de me défaire, & je crois que j'ai „ eu des bontés pour vous, dont vous êtes „ trop reconnoiſſante pour me quitter ſans „ peine. Pourquoi donc cherchez-vous à „ me déplaire, en répétant mes expreſ- „ ſions, ce qui eſt la choſe du monde que „ je hais le plus ?

La femme de chambre, qui avoit eu le tems de faire des réflexions, & qui croyoit avec raiſon que la poſſeſſion d'uue bonne place valoit mieux que l'attente d'une autre, s'étoit prudemment déterminée à quelque ſorte de ſoumiſſion. Lady ne fut pas difficile à ſe laiſſer appaiſer, & le don d'une robe ſcella la réconciliation.

Slipslop cependant tenta de l'adoucir à l'égard de JOSEPH. Mais la trouvant inflexible, elle craignit de l'irriter encore, & ne jugea pas à propos de lui en parler davantage. D'ailleurs JOSEPH n'avoit jamais

répondu à ſes tendres avances. Elle faiſoit réflexion qu'elle avoit perdu bien des liqueurs, bien des confitures, & bien des biſcuits, pour un ingrat.

Cependant Lady n'étoit pas auſſi tranquille à ſon ſujet. Elle ſe figuroit en gémiſſant, que ſon honneur étoit déſormais abandonné à la diſcrétion de ſes domeſtiques. Mais à force de raiſonner ſur les circonſtances de ſon intention amoureuſe, elle vint heureuſement à bout de ſe perſuader, que JOSEPH n'avoit pas compris toute l'énergie de ſes expreſſions, & que ſa libéralité engageroit indubitablement *Slipslop* au ſilence. Tranquille du côté de ſa réputation, elle ne l'étoit pas également à l'égard de l'objet qui l'avoit enflammée. Sa bleſſure n'étoit pas guérie, & ſon imagination ne ceſſoit de luter contre ſa raiſon. Trois fois elle fut ſur le point de révoquer l'arrêt porté contre le pauvre JOSEPH. L'amour plaidoit pour lui, & la pitié ſe joignoit à l'amour, pour la porter à quelque indulgence. Mais de redoutables avocats, l'orgueil & le reſſentiment, plaidoient contre lui; & toutes ces paſſions s'entre-choquant tour-à-tour, conſpiroient à déchirer le cœur de la dame infortunée (*).

(*) Le Traducteur a négligé de traduire ce qui commence par ces mots. *So y have ſeen* &c. juſqu'à la fin du Chapitre; ſuppoſant avec raiſon que cela

CHAPITRE X.

JOSEPH *écrit encore à ſa ſœur. Ce qui ſe paſſe entre lui & M.* PIERRE-PONCE *l'intendant, & ſa ſortie de la maiſon de Lady* BOOBY.

LE triſte JOSEPH paroîtroit trop imbécille pour être le héros de notre livre, ſi nous le repréſentions toujours dans l'ignorance des deſſeins de Lady. Le lecteur a dû attribuer celle qu'il a fait paroître juſqu'ici, à ſon eſprit bien fait, & à la bonté de ſon cœur, qui ne lui permettoit pas de ſoupçonner ſon prochain, ſans une conviction parfaite des ſes mauvaiſes intentions. Ainſi, dès qu'il eut quitté ſa maîtreſſe, il ſe retira dans ſa chambre, où, après des réflexions ſur la nature humaine & ſur les malheurs auxquels la bonté expoſe ceux qui en ſont pourvus, il prit la plume, & écrivit à ſa chere ſœur PAMÉLA la lettre ſuivante.

---

n'auroit aucun ſel en *François*, à cauſe qu'il ne s'y agit que d'une comparaiſon de perſonnes uniquement connues à *Londres*. Le but de cette comparaiſon eſt viſiblement de ſe moquer de certains Auteurs *Anglois*, qui ſe plaiſent à faire des comparaiſons ſans goût & ſans jugement.

CHERE SOEUR PAMÉLA.

„ Cette lettre eſt pour m'informer de votre
„ ſanté, & pour vous donner de mes nou-
„ velles. Mais quelles nouvelles ? Ah !
„ PAMÉLA, Lady eſt épriſe de moi. Les
„ grands appellent cela amour. Mais j'eſ-
„ pere que j'aurai aſſez de force pour con-
„ ſerver ma vertu, en dépit de toutes les
„ grandes dames du monde. M. ADAMS
„ m'a ſouvent dit que la chaſteté étoit une
„ vertu néceſſaire à l'homme autant qu'à
„ la femme. Il aſſure qu'il n'a jamais aimé
„ que ſon épouſe, & je veux ſuivre un ſi
„ bel exemple. A dire vrai, ſes excellens
„ ſermons & vos lettres, chere ſœur, dont
„ je conſerve la mémoire, m'ont bien ſou-
„ tenu contre des tentations, auxquelles
„ il dit qu'on ne peut ſuccomber, ſans s'en
„ repentir dans ce monde ou dans l'autre.
„ Et pourquoi me fierai-je à un repentir au
„ lit de la mort, puiſqu'il peut m'arriver
„ de mourir en dormant ? Cependant je
„ ſuis bien aiſe qu'elle m'ait chaſſé à tems
„ de ſa chambre ; car en vérité j'étois prêt
„ à oublier tous les conſeils de M. ADAMS.
„ Je ne doute pas, très-chere ſœur, que Dieu
„ ne vous faſſe la grace de conſerver tou-
„ jours votre vertu pure & ſans tache.
„ Priez pour moi, afin que j'en puiſſe faire
„ autant. Car il y a plus d'une femme qui

„ me livre des attaques bien dangereuſes ;
„ mais j'eſpere profiter de votre exemple,
„ & obſerver toujours les maximes de notre
„ vicaire, en réſiſtant courageuſement à
„ toutes ſortes de ſéductions. ”

JOSEPH ANDREWS.

Avant que JOSEPH eût pu achever d'écrire la lettre, il fut interrompu par M. *Pierre-Ponce*, qui lui commanda de deſcendre pour recevoir un reſte de gages. Car de deux cent francs par an, il en donnoit la moitié à ſon pere ; ce qui l'avoit obligé d'avoir recours à M. *Pierre-Ponce*, dont la généroſité faiſoit la reſſource de tous les domeſtiques dans leurs beſoins preſſans. Il leur avançoit de l'argent ſur leurs gages, à un intérêt honnête de dix pour cent, ou quelque choſe de plus, ſelon les cas. Sa charité, qui s'étendoit ſouvent juſqu'à ſa maîtreſſe, lui avoit porté tant de bonheur, qu'il s'étoit fait une petite fortune de cent mille écus dans ſon intendance.

JOSEPH ayant réglé ſes décomptes avec l'homme charitable, reçut ordre auſſitôt de lui remettre ſon habit de livrée ; deſorte que le pauvre JOSEPH ſe ſeroit vu expoſé à ſortir en chemiſe, ſans l'amitié d'un de ſes camarades, qui lui prêta un vieil habit de la livrée qui lui appartenoit. Dans cet équipage, avec un très-petit trouſſeau de

linge ſous ſon bras, il fit ſes triſtes adieux aux autres domeſtiques, & ſortit de l'hôtel à ſept heures du ſoir.

Il fit un peu de chemin ſans tenir de route certaine, & n'étoit point déterminé ſur le parti qu'il avoit à prendre; il ne ſavoit s'il devoit chercher un gîte juſqu'au lendemain matin, ou ſi, ſans s'arrêter à *Londres*, il commenceroit dès-lors ſon voyage. A la fin, la lune ſe montrant dans toute ſa ſplendeur, le détermina à partir de *Londres* à l'heure même. Il avoit encore des raiſons qui l'engageoient à prendre cette réſolution. Mais le lecteur ne peut les deviner, à moins que je ne les lui explique, comme je vais le faire dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE XI.

Voyage de JOSEPH.

ON dit d'une mauvaiſe fineſſe, pour en indiquer les défauts, qu'on y voit tout au travers. Selon moi, on peut dire la même choſe de quelques livres, dont le lecteur peut deviner la fin dès la premiere page. C'eſt tout le contraire dans celui-ci. La ſcene s'ouvre peu-à-peu, les incidens ſe développent imperceptiblement, & celui

qui en devinera deux chapitres d'avance, doit paſſer pour un des eſprits les plus clairvoyans.

Voilà pourquoi nous nous ſommes tus ſur certains articles, qu'il eſt tems d'expliquer à préſent. Car on pourroit trouver fort extraordinaire l'empreſſement qu'eut JOSEPH de quitter *Londres*, & la route qu'il prit, puiſqu'il ne ſe mit point en chemin pour ſe rendre auprès de ſon pere & de ſa mere, ni pour aller trouver ſa chere ſœur PAMÉLA. Il alla à la terre du feu Chevalier ſon maître.

Qu'on ſache donc que dans ce village demeuroit une fille, que JOSEPH (quoique bon fils & bon frere) avoit plus envie de revoir, que toute ſa parenté enſemble. Elle étoit pauvre, & avoit ſervi autrefois au château, d'où on l'avoit chaſſée, parce que ſes attraits naiſſans faiſoient ombrage à mademoiſelle *Slipslop*.

Cette fille, nommée *Fanny*, qui depuis qu'elle étoit diſgraciée ſervoit un des fermiers, étoit l'unique objet de la tendreſſe de JOSEPH, à qui elle rendoit la pareille. Elle étoit de deux ans plus jeune que ſon amant, avec qui elle avoit fait connoiſſance dès ſa plus tendre enfance; & leur amour ayant pris naiſſance de bonne heure, s'étoit accru avec leurs années. Sans les ſages conſeils de M. ADAMS, ils ſe ſeroient déjà unis par le lien conjugal; mais ce bon

vicaire leur avoit fait entendre qu'il valoit mieux continuer à ſervir l'un & l'autre, juſqu'à ce qu'ils euſſent amaſſé une ſomme d'argent ſuffiſante pour s'établir honnêtement.

Ils avoient ſuivi ſon conſeil ; car le bonhomme, par une conduite réguliere durant trente-cinq ans, étoit venu à bout de perſuader à tous ſes paroiſſiens, que leur propre bien étoit l'unique but de ſes travaux : ce qui lui avoit acquis tant d'autorité parmi eux, que ſes avis étoient des ordres abſolus qu'on ſe ſeroit fait un ſcrupule de violer.

On ne peut s'imaginer rien de plus touchant, que les adieux de ces deux fideles amans, lorſqu'il fallut que JOSEPH ſuivit ſon maître à *Londres*, il pouſſoit mille ſoupirs. *Fanny* verſoit un torrent de larmes, & quoique ſa modeſtie ne lui permît pas de ſouffrir les baiſers pleins de feu que ſon amant lui auroit volontiers donnés pour gage de ſon amour, elle ne laiſſa pas de lui permettre plus d'un embraſſement, qu'elle lui rendoit de tout ſon cœur, en le ſerrant doucement contre ſa poitrine.

On trouvera peut-être étrange que deux amans ſi paſſionnés euſſent paſſé une année toute entiere, ſans ſe donner réciproquement de leurs nouvelles. Il faut donc que je diſe que *Fanny*, qui ne ſavoit ni lire ni écrire, ne voulut point confier la délicateſſe

de ſes ſentimens à quelque plume groſſiere ou indiſcrette de ſon village ; & pour la même raiſon JOSEPH ne voulut point que des yeux étrangers puſſent lire dans ſon cœur, en liſant ſes lettres, que *Fanny* n'auroit pu lire elle-même. Telle eſt la vraie raiſon d'un ſilence ſi ſurprenant. Ils s'étoient donc, pendant tout ce tems d'abſence, contentés de demander ſouvent des nouvelles l'un de l'autre, & ſe repoſant mutuellement ſur leur fidélité & leur tendreſſe, ils attendoient avec impatience l'heureux moment qui devoit les réunir. Ayant expliqué ce point important & ſatisfait l'attente du lecteur, en prévenant ſes doutes & ſes ſcrupules, nous retournerons à JOSEPH, que nous avons laiſſé marchant d'un pié léger au clair de la lune.

Quiconque a jamais lu des poëmes anciens ou modernes, doit avoir appris que l'amour a des ailes. Oui certes il fait voler, mais non pas par les airs, comme pluſieurs jeunes filles ſans expérience ſe l'imaginent, en prenant la choſe à la lettre. Il n'eſt pas poſſible qu'un amant voyage comme un oiſeau, entre la terre & le ciel. Les poëtes ont donc prétendu, par cette allégorie, nous faire entendre que les amans ne marchent point comme les cuiraſſiers, mais comme les couriers du cabinet, qui ſe dépêchent tant qu'ils peuvent, parce que la maſſe de leur ſalaire eſt en raiſon de leur vîteſſe,

comme s'expriment, à l'égard de tous les corps, les géometres qui traitent du mouvement. Notre jeune homme ſe hâtoit donc de ſi bon cœur, qu'en moins de quatre heures il ſe vit à la porte d'une hôtellerie auſſi connue que l'hôte, dont le nom de baptême étoit *Timothée* : celui de ſa famille m'eſt inconnu. Il étoit illuſtre dans ſa profeſſion, grand hiſtorien, politique conſommé, juriſconſulte paſſable, & plus que demi-théologien. Avec tous ces talens merveilleux le ciel l'avoit doué d'un naturel moitié renard & moitié cerf; étant également ruſé & poltron. Comme c'eſt l'ordinaire d'admirer les qualités qu'on poſſede le moins, & qu'on voudroit ſe flatter pourtant de poſſéder au ſuprême degré, il étoit grand admirateur de la valeur guerriere ; ce qui lui avoit fait choiſir le plus magnanime de tous les animaux pour ſon enſeigne. Ainſi l'auberge étoit connue ſous la dénomination du *Lion-rouge*, à quoi il avoit joint un cor-de-chaſſe dont il ſonnoit avec un goût admirable.

Un orage qui ſurvint au moment que JOSEPH étoit près de cette maiſon, lui fit prendre la réſolution d'y entrer, d'autant plus volontiers qu'il la reconnut pour celle où ſon défunt maître avoit dîné en allant à *Londres*. Dès qu'il ſe fut placé auprès du feu dans la cuiſine, *Timothée* reconnut la livrée, & ſe mit à faire l'oraiſon funè-

bre du feu Chevalier *Booby*, en diſant qu'ils s'étoient énivrés ſouvent enſemble. Mais, ajouta-t-il, toutes choſes ſe paſſent comme le tems, & nous paſſerons auſſi, puiſqu'il faut que toute chair périſſe. Hélas oui, mon mari, reprit ſa femme, puiſque tu as été jeune & que tu ne l'es plus. La converſation fut interrompue en cet endroit, par l'arrivée d'un domeſtique appartenant à un gentilhomme de la province, qui menoit des chevaux au-devant de ſon maître. Dès qu'il les eut mis à l'écurie, il ſe plaça près du feu à côté de JOSEPH, & renouvella connoiſſance avec lui, l'ayant vu chez le Chevalier *Booby*, où ſon maître l'avoit mené pluſieurs fois.

Comme ce nouveau venu avoit encore vingt lieues à faire, dont une partie étoit le même chemin que JOSEPH devoit tenir, il ſaiſit l'occaſion de faire plaiſir à ſon ami, en lui faiſant monter un de ſes chevaux, quoiqu'on lui eût défendu de les laiſſer monter par qui que ce fût. JOSEPH accepta l'offre. Après quelques coups de biere, ils prirent congé de l'illuſtre *Timothée*, & ſe mirent gaiement en chemin.

CHAPITRE XII.

Ce qui arriva à JOSEPH, *ſur la route.*

IL n'arriva rien qui ſoit digne de remarque à nos Voyageurs, juſqu'à leur arrivée à l'hôtellerie où les chevaux devoient ſe repoſer en attendant leur Maître. JOSEPH, dont le deſſein étoit de marcher ſous les auſpices de la chaſte Déeſſe qui l'éclairoit, paya de la biére par reconnoiſſance à ſon ami: après quoi, malgré tout ce qu'on put lui dire pour l'arrêter, il ſe mit en chemin.

Il avoit fait environ une lieue, penſant toujours à ſa chere *Fanny*, quand, au bout d'un chemin creux, il fut tiré de cette douce rêverie, par deux ſcélérats qui l'arrêtérent en lui demandant la bourſe ou la vie. Il leur céda auſſi-tôt la premiere, qui étoit peu de choſe; & leur dit qu'il eſpéroit que ſuivant la louable coutume des Meſſieurs de leur profeſſion, ils auroient ſans doute la généroſité de lui rendre une petite partie de ſon argent pour le défrayer juſqu'au terme de ſon voyage. Mais ces voleurs, ſans conſcience & ſans honneur, exerçoient baſſement leur art. L'un d'eux lui dit d'un ton brutal, de ſe dépouiller, & qu'on lui laiſſeroit ſa peau. JOSEPH eut beau le ſup-

plier humblement d'avoir pitié de lui, & de faire réflexion à la rigueur de la ſaiſon; le même voleur lui préſentant le bout de ſon fuſil, l'autre lui voulut aſſener un coup de canne, que JOSEPH qui ſavoit eſpadronner, reçut ſur un gros bâton dont-il étoit armé, & dont il déchargea un coup ſi violent ſur la tête du voleur, qu'il le jetta à ſes piés : mais l'autre le vangea ſur le champ, en donnant au pauvre JOSEPH un coup ſi violent de croſſe de ſon fuſil, qu'il tomba & perdit connoiſſance. Alors celui que JOSEPH avoit renverſé par-terre, étant revenu de ſon étourdiſſement, ils ſe mirent à le dépouiller tout nud, & le traînant près d'un foſſé, ils l'y jettérent après quoi ils s'éloignerent avec leur butin.

Le malheureux JOSEPH commençoit à reprendre ſes eſprits, lorſqu'un Coche rempli de Voyageurs vint à paſſer. Le Poſtillon, entendant des plaintes, s'arrêta, pour dire au Cocher qui étoit à pié, qu'il falloit qu'il y eût aux environs quelque mourant, dont il entendoit la voix. « Avance, avance, lui dit le Cocher, il eſt tard, » & nous n'avons que faire des morts ni » des mourans. « Une Dame qui étoit dans le caroſſe, en entendant la réponſe du Cocher lui dit qu'elle avoit ouï, ainſi que le Poſtillon, quelqu'un ſe plaindre, & le pria inſtamment de s'arrêter, pour voir ce que c'étoit. Le Cocher obéit, & revint

dire qu'il avoit trouvé un garçon dans un foſſé, vêtu comme il étoit venu au monde : » Eh! bonne Sainte Vivefrède, s'écria la » Dame, tout nud! laiſſons-le; & conti- » nuons notre route. « Cependant les hommes qui étoient dans la voiture deſcendirent pour voir ce malheureux. JOSEPH les conjura de ne le point abandonner, & leur raconta comment il avoit été volé & aſſaſſiné. » Volé & aſſaſſiné, s'écria un des » Voyageurs ! Partons au plus vite, nous » pourrions bien être volés à notre tour. » Un autre (c'étoit un Procureur) dit qu'ils avoient eu grand tort de s'arrêter, parce qu'on pourroit les accuſer d'avoir été les derniers qui lui avoient parlé, & que s'il venoit à mourir, on pourroit les rendre reſponſables de ſa mort : mais que puiſqu'ils avoient fait la faute de s'arrêter pour le voir, il étoit d'avis qu'on fît tout ce qu'on pourroit pour lui ſauver la vie, dans la crainte de s'attirer des affaires fâcheuſes; & qu'à ces fins, il étoit d'avis qu'on le mît dans le caroſſe juſqu'à la premiere hôtellerie, où il ſeroit dépoſé & conſigné ès mains de l'Hôte & des Chirurgiens du lieu : de quoi il ſeroit dreſſé procès verbal. Tout le monde acquieſça à cet avis, hors la Dame, qui proteſta qu'elle achèveroit le voyage à pié, plutôt que de reſter dans la voiture avec un garçon tout nud. Le Cocher à ſon tour repréſenta qu'il ne pouvoit lui

donner une place dans le caroſſe, ſi quelqu'un de la compagnie n'avoit la bonté de payer un ſchelling pour cette place, allégant qu'il y avoit encore deux grandes lieues à faire, & que les fourages étoient bien chers cette année. Perſonne ne ſe trouva d'humeur de faire cette charité. Mais le Procureur craignant quelque pourſuite à ce ſujet, leur dit qu'on ne pouvoit agir avec trop de circonſpection en pareil cas. Il ajouta qu'il avoit vu en matiere ſemblable des choſes ſurprenantes. Puis ſe tournant vers le Cocher, il le menaça au nom de la Juſtice, qui ne manqueroit pas, lui dit-il, de le pourſuivre criminellement comme aſſaſſin, ſi le bleſſé venoit à mourir par ſa faute. » S'il revient par le ſecours » d'autrui, continua-t-il, & s'il ſe pourvoit » contre vous en dommages & intérêts, » comme il lui eſt loiſible, je vous avertis » d'avance que je lui ſervirai de Procureur gratis. " Cette étrange menace effraya le Cocher, & le fit réſoudre à prendre le bleſſé dans ſon caroſſe. Un certain Vieillard de la voiture, qui s'y étoit oppoſé au commencement, avoit depuis changé d'avis ſur la remontrance du Procureur. Il offrit donc de contribuer d'une pinte de bière pour la récompenſe du Cocher, qui étant ainſi intimidé par les menaces de l'un, & adouci par les promeſſes de l'autre, & peut-être auſſi prenant à la fin pitié du

malheureux, qu'il voyoit étendu devant lui, couvert de ſang, & tranſi de froid, conſentit à tout. Déja le pauvre nud s'avançoit pour prendre ſa place, quand il apperçut la Dame tenant ſon évantail devant ſes yeux, aſſez haut cependant pour contenter décemment ſa curioſité à travers des bâtons. La modeſtie de JOSEPH le fit réſoudre de périr plutôt que d'offenſer la bienſéance, en montant dans le caroſſe ſans avoir de quoi ſe vêtir aſſez pour mettre ſa pudeur à couvert.

Quoiqu'il y eût des redingottes dans la voiture, on eut de la peine à venir à bout d'en obtenir une pour couvrir JOSEPH Deux Gentilshommes qui s'y trouvoient, ſe retranchoient ſur le froid, qui étoit ſi rigoureux, diſoient-ils, qu'ils ne pouvoient ſe paſſer des leurs. Pour la même raiſon le Sexagénaire, qui ſe promettoit d'ailleurs quelque plaiſir de cette rencontre, ne voulut point prêter la ſienne. Le Cocher qui en avoit deux ſur ſon ſiège, ne voulut pas non plus les donner, de peur qu'elles ne fuſſent gâtées par le ſang du bleſſé. La Dame elle-même ne jugea pas à propos de riſquer celle de ſon laquais, ni de ſacrifier à la décence, dont elle s'étoit déclarée partiſanne ſi outrée. Enfin le pudique JOSEPH, perſiſtant dans ſa réſolution, alloit devenir la victime de ſa ſcrupuleuſe modeſtie, quand le Poſtillon, bon garçon

& d'un cœur excellent, (qui a pourtant été envoyé aux Isles par Sentence de la Juſtice, pour avoir dérobé un nid de poule) indigné de voir tant de vilenie & de baſſeſſe, jetta en jurant ſa redingotte ſur JOSEPH (ce qui ſcandaliſa beaucoup les oreilles de la Dévote) proteſtant qu'il aimeroit mieux conduire le caroſſe toute ſa vie en chemiſe, que de voir ſon ſemblable expoſé à périr ſi miſérablement.

Le voilà enfin en marche, le caroſſe, & JOSEPH dedans : cependant le Procureur s'informoit ſoigneuſement des circonſtances du vol, & les autres écoutoient attentivement, quand tout d'un coup la voiture s'arrêta. A chaque portiere on vit auſſitôt paroitre un voleur le piſtolet à la main, demandant la bourſe. Perſonne n'eut la hardieſſe de répondre autrement que par une prompte obéiſſance ; & dans ſa frayeur, la Dame leur mit en main, outre ſa bourſe, une caraſſe d'argent qui tenoit à peu près une chopine : un des voleurs l'ayant portée à ſa bouche, en but à ſa ſanté ; déclarant à toute la compagnie qu'elle contenoit le meilleur Coignac qu'il eût gouté depuis long-tems.

Dès que les voleurs ſe furent éloignés, le Procureur, qui avoit une paire de piſtolets chargés dans le coffre du caroſſe, ſe mit à déplorer leur commun malheur, de ce qu'il n'avoit pu s'en ſervir

pour les défendre ; & à ce propos il leur fit le récit de pluſieurs avantures qu'il diſoit avoir miſes à fin, contre des bandes de voleurs tous bien montés & armés de-même, ſans que jamais aucun eût oſé lui faire face ; ajoutant que s'il n'avoit craint pour la Dame plus que pour lui-même, il auroit bien défendu ſa bourſe ſans le ſecours des armes à feu.

Apollon & *Plutus* s'étant brouillés enſemble ſur la fin du Siécle d'Or, on a toujours remarqué dans ce tems-là que l'eſprit ne brille jamais tant que quand la bourſe eſt vuide. Notre Vieillard, qui étoit bel-eſprit, ayant perdu ſon argent, commençoit à donner un libre cours à la vivacité de ſon imagination. L'état d'innocence, la nudité de nos premiers parens, les feuilles de figuier, & tout ce qui pouvoit faire alluſion à l'état où étoit JOSEPH, fut battu & rebattu avec une grande liberté d'expreſſion.

Le Procureur eut ſon tour, & (*) ſe ſervant de tous les termes du Barreau, il les appliqua à tors & à travers au même ſujet, riant à chaque mot, & le répétant trois ou quatre fois, pour engager les autres à faire de-même. A la fin ils arriverent à une hôtellerie, où ils trouverent toute

(*) Le Procureur ſe ſert ici de pluſieurs termes propres au Barreau en *Angleterre*.

la famille couchée, à la réſerve de la ſervante, qui attendoit le caroſſe pour ſervir à manger au cocher & à la compagnie. JOSEPH mit pied à terre & demanda un lit, que la charitable *Nanon* lui promit ſans héſiter. Moins façonnière que la Dame, au-lieu de s'effaroucher de ſa nudité, elle mit un fagot au feu & lui donna un ſurtout de palfrenier, en attendant qu'elle fit ſon lit. Le cocher alla éveiller un Chirurgien qui demeuroit près de-là, & après s'être rafraîchi d'une raſade d'eau de vie, il alla ſouhaiter le bon ſoir à *Nanon*.

Cette Fille eut couché JOSEPH en moins de rien. Elle-lui promit, en le quittant, de faire de ſon mieux pour lui procurer une chemiſe; puis elle court chez le Chirurgien, nommé *Scalpell*, pour le preſſer de venir au ſecours. L'*Eſculape* champêtre étoit déja plus qu'à moitié habillé, dans la croyance que le caroſſe avoit verſé, & que quelques perſonnes de conſidération auroient eté bleſſées. Mais comprenant par le diſcours de *Nanon*, que ce n'étoit qu'un pauvre garçon aſſaſſiné par des voleurs, il ſe mit à la gronder de ce qu'elle l'éveilloit ſi matin; enſuite il ſe recoucha tranquillement.

L'aurore aux doigts de roſe commençoit à tirer les rideaux du ciel, & à ſe faire voir aux humains du haut des montagnes, tandis que des millions de muſiciens de

différent plumage s'uniſſoient pour chanter le retour de la lumiere : afin de parler bourgeoiſement, le jour commençoit à paroître, quand M. *Houſpille*, le maître de l'hôtellerie, s'étant levé, apprit de la ſervante le malheur de JOSEPH, & l'état déplorable où il s'étoit couché. Le bon-homme hauſſa les épaules, branla la tête, & après un grand ſoupir, dit à *Nanon* de prendre une de ſes chemiſes, & de la porter au jeune-homme.

Madame *Houſpille*, qui venoit de s'éveiller, & qui avoit étendu vainement ſes bras pour rencontrer ſon mari, qui étoit déjà debout, entendant quelqu'un dans ſa chambre, demanda ſi c'étoit *Nanon*. " Oui, „ Madame, répondit cette fille. Où eſt votre „ maître, dit la maîtreſſe ? il eſt là dehors, „ dit *Nanon ;* il m'envoie chercher une de „ ſes chemiſes, pour la prêter à un pau„ vre garçon bleſſé par des voleurs, qui „ lui ont pris tout ce qu'il avoit, juſqu'à „ ſa chemiſe, & l'ont laiſſé tout nud. Mal„ heureuſe ! reprit la *Houſpille* toute en „ colere, ſi tu en touches une ſeule, je „ t'étranglerai : mon mari eſt fou de loger des „ vagabonds & des gens tout nuds, qui n'ont „ rien pour payer ce qu'ils dépenſent, & „ encore il veut les vêtir à ſes dépens. Je „ ne veux point de tout cela, & pour toi, „ *Nanon*, ſi tu es aſſez effrontée pour tou„ cher à la moindre choſe, je te fendrai la

„ tête avec ce que je tiens [elle tenoit ſon „ pot de chambre] : va-t-en, & envoie ton „ maître ici „.

Dès que *Houſpille* fut venu : " Penſez-„ vous, lui dit-elle, M. *Houſpille*, que je „ vous achette des chemiſes pour que vous „ les prêtiez à de vilains coquins ? Mon „ cœur, répondit *Houſpille*, celui-ci eſt „ un pauvre garçon qui a eu le malheur..... „ Oui, je le crois, repartit-elle. Mais qu'a-„ vons-nous affaires des miſérables ? Les „ loix nous obligent à en nourrir aſſez. Dans „ quelques jours nous aurons encore qua-„ rante ou cinquante coquins de rouge-vê-„ tus à nourrir par deſſus le marché. Ma „ chere femme, repliqua le bon-homme, „ celui-ci a été volé & dépouillé. Hé bien, „ reprit-elle, avec quoi payera-t-il ſon écot ? „ Qu'un gueux comme celui-là ne ſe niche-„ t-il dans quelque cabaret borgne ? Je l'au-„ rai bientôt fait décamper dès que je me „ ſerai habillée, je vous en répons. La cha-„ rité veut, reprit *Houſpille*, que l'on aide „ les malheureux, & vous êtes trop chré-„ tienne pour faire une choſe ſi cruelle. La „ charité, repliqua la femme, veut-elle „ que nous dépenſions notre bien pour des „ gens qu'on ne connoît ni d'*Eve* ni d'*Adam* ? „ La charité nous ordonne de bien faire nos „ affaires. Mais nous irons bientôt à l'hô-„ pital, ſi je vous laiſſe faire, comme je „ m'en garderai bien. Tout ce qu'il vous

„ plaira,

„ plaîra, lui dit bénignement ſon mari : „ vous ſavez bien que vous êtes la maîtreſſe, „ & que je ne vous contredis jamais. Vous „ avez raiſon, mort de ma vie ! lui répon- „ dit-elle ; & ſi vous étiez aſſez hardi „ pour me tenir tête, vous verriez beau „ jeu „.

Ils conſumerent près d'une demie heure en s'entretenant de la ſorte. *Nanon* avoit obtenu une chemiſe pour JOSEPH du valet d'écurie, qui ne lui refuſoit rien. Elle la lui avoit miſe, & le chirurgien l'étant venu voir, avoit mis l'appareil à ſes bleſſures, & venoit rendre compte à M. & à Me. *Houſpille* du danger où étoit le malade. " Voilà une belle „ affaire que vous nous avez attirée, s'écria „ Madame *Houſpille :* c'eſt un enterrement „ ſur nos crochets „. *Houſpille*, qui, tout charitable qu'il étoit, auroit cédé aſſez volontiers le mérite de cette bonne œuvre à quiconque en eût eu envie, lui répondit avec ſoumiſſion : " Hélas ! ma chere femme, „ ce n'eſt pas ma faute, il eſt venu dans le „ caroſſe, & *Nanon* l'avoit déjà couché „ avant que je fuſſe éveillé. Oh ! oh ! dit- „ elle, c'eſt donc Mlle. *Nanon* qui a fait ce „ beau chef-d'œuvre. Je vous réponds que „ je vais la traiter comme elle le mérite „. A ces mots elle ſaute en-bas de ſon lit à moitié habillée pour courir après l'infortunée *Nanon*, tandis que ſon mari & le chirurgien monterent à la chambre du pau-

vre JOSEPH, dans le deſſein d'apprendre de lui toutes les particularités de ſon malheur.

CHAPITRE XIII.

Ce qui arriva à JOSEPH pendant qu'il reſta dans l'hôtellerie. Dialogue entre lui & BARNABAS vicaire du village.

DÈS que JOSEP eut ſatisfait en peu de mots la curioſité de *Houſpille* & de *Scalpell*, tant à l'égard du vol qu'on lui avoit fait, qu'à l'égard de ſa perſonne, il demanda au dernier s'il y avoit à craindre pour ſa vie. A quoi le chirurgien en homme de probité lui répondit, qu'il craignoit fort pour lui, que ſon poulx étoit très-fiévreux & très-exalté, & que ſi la fievre devenoit plus que ſymptomatique, il ne pourroit en revenir. JOSEPH à cette nouvelle ſoupira profondément, & s'écria: " Ah! ma pauvre *Fanny*, j'aurois „ bien voulu te revoir, mais le ciel en or„ donne autrement „.

Alors le chirurgien lui conſeilla de mettre ordre à ſes affaires le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, parce que, quoiqu'il eût toujours bonne eſpérance de lui, il ne pouvoit lui diſſimuler la dangereuſe ſituation où il étoit; que ſi la concoction maligne des

humeurs venoit à ſuſciter une redoublement de fievre, il pourroit tomber en délire, & par conſéquent être incapable de teſter. JOSEPH lui répondit qu'il ne pouvoit ſe trouver une créature ſous le ciel plus pauvre que lui, puiſque depuis qu'on l'avoit volé, il n'y avoit rien au monde qu'il pût dire qui lui appartient. " J'avois, ajouta-t-il, „ une petite médaille d'or, qui auroit pu „ me conſoler dans mon malheur : ils me „ l'ont priſe. Ah! ma chere *Fanny*, ai-je „ beſoin d'aucune choſe pour me rappeler „ ton image? Non; elle eſt gravée dans „ mon cœur, & tous les voleurs de la terre „ ne peuvent me l'ôter qu'en m'arrachant „ la vie „.

JOSEPH les pria de lui envoyer de quoi écrire une lettre, mais on lui refuſa ce qu'il demandoit : on lui conſeilla de faire tous ſes efforts pour ſe tranquiliſer le corps & l'eſprit, & l'on ſe retira. *Houſpille*, voyant que le chirurgien ne comptoit gueres ſur ſa vie, envoya chercher le vicaire de la paroiſſe, pour travailler au ſalut de ſon ame.

Barnabas [c'étoit le nom du vicaire] vint à l'inſtant, & après avoir pris quelques taſſes de thé avec l'hôteſſe, & bu ſept ou huit *wide-coms* de *Punch* avec l'hôte, il monta à la chambre de JOSEPH; mais le trouva t entre les bras du ſommeil, il s'en retourna vers *Houſpille*, pour l'aider à vuider encore un vaſe de *Punch* où il reſtoit environ ſept

ou huit raſades pour chacun d'eux. Dès qu'il eût achevé cette bonne œuvre, il ſe rendit très-doucement à la porte de JOSEPH, où il s'arrêta pour écouter le monologue ſuivant.

" O PAMÉLA, chere & adorable ſœur, „ dont le vertueux exemple m'a ſoutenu „ contre toutes les tentations des richeſſes „ & de la beauté, oui, c'eſt toi, c'eſt ta „ chaſteté exemplaire qui m'a fortifié dans „ le deſſein de garder la mienne pour ma „ chere *Fanny*, ſi le ciel m'eût accordé le „ bonheur de la revoir. Quelles richeſſes, „ quels honneurs, quels plaiſirs peuvent „ nous tenir lieu de notre innocence, qui „ d'elle-même nous tient lieu de tout? La „ vertu ſeule eſt capable de conſoler un „ malheureux comme moi, & de lui faire „ préférer cet état de miſere & de douleur, „ aux voluptés dont Lady s'efforçoit de me „ faire goûter. Elle me fait aujourd'hui envi- „ ſager la mort ſans frayeur; & quoique „ j'adore *Fanny*, la vertu me donne la force „ de me réſigner à l'éternelle ſéparation que „ le ciel ordonne. O ma chere *Fanny*, ſi le „ ciel m'avoit accordé le bonheur de t'être „ uni, l'état le plus humiliant n'auroit rien „ eu de rebutant pour moi: la plus pauvre „ chaumiere ornée de ta préſence m'auroit „ ſemblé un palais, où j'aurois fini mes „ jours ſans envier le ſort des grands. Mais „ il faut te quitter pour toujours. Je ne te

„ reverrai plus ma chere *Fanny*, il faut „ partir pour l'autre vie. Pour toi, vis heu- „ reuſe „. *Barnabas* croyant en avoir aſſez entendu, deſcendit à la hâte, pour dire à M. *Houſpille* qu'on n'avoit plus beſoin de ſon miniſtere, parce que le jeune-homme avoit un ſi furieux tranſport au cerveau, qu'il ne ceſſoit de débiter du galimathias & des rapſodies.

Le chirurgien *Scalpell*, qui revint l'après-midi, déclara que la fievre étoit fort augmentée; mais n'en déplaiſe à M. le Vicaire, ajouta-t-il, le malade eſt dans ſon bon ſens. Sur ce rapport on alla chercher encore une fois M. *Barnabas*. Ce fut avec peine qu'il ſe laiſſa conduire juſqu'à la chambre du malade, à qui il dit qu'il venoit prier auprès de lui, pour le préparer à la mort. En premier lieu, dit-il, vous êtes-vous répenti de tous vos péchés? JOSEPH répondit qu'il faiſoit ſon poſſible, mais qu'il avoit une choſe ſur ſa conſcience dont il ignoroit la conſéquence; que ſi c'étoit un péché, il ne pouvoit s'en repentir, ni s'en corriger. Qu'il étoit amoureux d'une fille, & qu'il continueroit à l'aimer juſqu'à la mort. *Barnabas* lui répondit, que le moindre murmure contre les décrets du ciel, étoit le plus grand de tous les péchés. Cette leçon étoit donnée bien à propos. Il ajouta qu'il falloit néceſſairement ſe dépouiller de toute affection terreſtre & charnelle, s'il vouloit ſe ſauver.

JOSEPH repliqua qu'il n'oublieroit jamais ſa *Fanny*, ni dans ce monde, ni dans l'autre; & que l'idée des peines qu'elle ſouffriroit en apprenant ſon malheur, l'inquiétoit plus que ſes propres ſouffrances, & que tout ce qu'on pouvoit lui faire craindre. Le judicieux & zélé *Barnabas* lui repréſenta à ce ſujet, que ſa façon de penſer indiquoit un manque de confiance, & même une maniere de déſeſpoir très-criminel, dont il falloit ſe guérir, pour porter tous ſes ſouhaits & tous ſes deſirs vers le ciel. JOSEPH repliqua qu'il faiſoit ce qu'il pouvoit pour cela, & qu'il lui ſeroit très-obligé s'il l'aidoit à y parvenir. " Il n'y a que la grace, „ répondit doctement *Barnabas*, capable „ de produire cette réſignation ſi néceſſaire. „ Ayez donc la charité de m'enſeigner les „ moyens de l'obtenir, lui dit JOSEPH. Par „ la foi & par la priere vous l'obtiendrez „ répondit *Barnabas*. Mais à propos, ajouta-„ t-il, vous pardonnez, ſans doute de bon „ cœur aux voleurs qui vous ont mis dans „ l'état où vous êtes. Je crains que non „ repliqua JOSEPH; car je ſouhaiterois fort „ d'entendre dire qu'ils ont été arrêtés, & „ qu'ils ſeront pendus. C'eſt donc pour l'a-„ mour de la juſtice? interrompit *Barnabas*. „ Oui, reprit JOSEPH: cependant je les tue-„ rois volontiers, ſi je pouvois. Il eſt per-„ mis de tuer les voleurs, repliqua *Barna-„ bas;* mais pouvez-vous dre que vous leur

„ pardonnez en chrétien ? Et comment cela ? „ dit JOSEPH : expliquez-moi ce point, s'il „ vous plaît, en me disant ce que c'est que „ de pardonner en chrétien. Pardonner en „ chrétien, répondit *Barnabas*, c'est par- „ donner comme .... comme .... comme „ un chrétien. Vous comprenez sans doute. „ Je leur pardonne autant que je puis, reprit „ JOSEPH. Hé bien, hé bien, c'est assez „ pour cette affaire, repartit *Barnabas*. Mais „ ne vous souvenez-vous de rien autre chose, „ dont il faille vous repentir ? car il faut „ vous depêcher, afin que nous disions quel- „ ques prieres ensemble, je ne puis rester „ qu'un demi-quart-d'heure, parce qu'on „ m'attend „. JOSEPH repliqua qu'il ne pou- voit se rappeler aucun péché considérable, mais qu'il étoit très-repentant de tous ses péchés en général. Voilà qui est bien, re- prit *Barnabas :* prions donc, ensuite je m'en irai. Effectivement il récita trois ou quatre oraisons, & bientôt après il descendit pour joindre des gens qui l'attendoient avec des ingrédiens pour faire du *Punch*, & qui ne vouloient pas y travailler sans lui.

Barnabas, à qui JOSEPH s'étoit plaint d'une soif ardente, en le priant de lui pro- curer du thé, en fit son rapport à Madame *Housspille*, qui répondit qu'elle venoit d'en prendre, & qu'elle n'étoit pas d'humeur d'en faire du matin au soir ; mais ajouta-t- elle, *Nanon* n'a qu'à lui porter de la biere.

Nanon obéit ſur le champ ; mais JOSEPH l'ayant goûtée, lui dit qu'il craignoit qu'une boiſſon de cette nature n'augmentât ſa fievre, & que d'ailleurs il ſe ſentoit une extrême envie de prendre du thé. *Nanon*, moins dure que ſa maîtreſſe, lui dit qu'il en auroit, s'il y en avoit dans le royaume ; & en conſéquence elle alla en acheter de ſon argent, & le porta enſuite au malade.

CHAPITRE XIV.

Avantures curieuſes qui arrivent dans l'Hôtellerie.

IL commençoit à faire nuit, j'ai penſé dire poétiquement, la nuit commençoit à couvrir les cieux de ſon manteau noir, quand un perſonnage d'un air vénérable arriva dans la cour de l'hôtellerie. Après avoir remis ſon cheval entre les mains d'un valet, il s'achemina droit vers la cuiſine : là ayant demandé une pipe & du tabac, il s'aſſit près du feu, où pluſieurs autres perſonnes étoient déjà placées.

La converſation rouloit ſur le vol qu'on avoit fait la nuit précédente, & ſur le malheureux qui en étoit la victime. Madame *Houſpille* dit, qu'elle ne ſavoit pourquoi M. *Haut-le-pié* [c'étoit le nom du cocher]

s'aviſoit de lui amener des gredins comme celui-là, tandis qu'il y avoit tant de chaumieres ſur le chemin où l'on vendoit de la biere, & qui étoient bonnes pour de tels hôtes. " Mais, ajouta-t-elle, s'il vient à „ mourir, comme je n'en doute point, la „ paroiſſe n'aura qu'à l'enterrer ſi elle veut, „ je ne m'en mêlerai point. D'ailleurs, dit-„ elle, ce drole-là eſt ſi délicat, qu'il lui „ faut du thé. Vraiment c'eſt pour des gens „ comme lui que le thé eſt fait „. La ſervante, qui revenoit de faire ſon charitable office, lui répondit qu'elle croyoit que c'étoit un Monſieur, parce qu'il avoit la plus belle peau du monde. " Que le diable „ emporte ſa peau, interrompit Madame „ *Houſpille ;* c'eſt-là tout ce que nous en „ aurons pour ſon écot ; on ſe paſſeroit bien „ de tels Meſſieurs au *Dragon*, c'étoit ſon „ enſeigne „.

La perſonne qui venoit d'arriver parut très-touchée du malheur de ce jeune inconnu, voyant le peu de compaſſion qu'on avoit de lui ; car la figure ſeule de Madame *Houſpille*, ſans le ſecours de ſes expreſſions, annonçoit ſon caractere. La nature s'étoit plu à lui former le corps parfaitement conforme à ſon ame. Elle étoit petite, décharnée & boſſue : ſon front élevé dans le milieu deſcendoit en ſe rétréciſſant pour former un nez rouge & pointu, qui ſe rencontroit preſque ſur ſa bouche, dont les levres

livides ſe ridoient dès qu'elle l'ouvroit pour parler ; ſon menton étoit pointu à-peu-près comme ſon nez, & ſes joues plattes n'étoient ſoutenues que par deux os d'une groſſeur énorme, qui lui cachoient la moitié de deux petits yeux louches & bordés de rouge. Tout répondoit à ſon humeur, juſqu'à ſa voix rauque & aigüe.

Il eſt difficile de décider ſi l'averſion que le nouveau venu conçut pour ſon hôteſſe l'emporta ſur ſa pitié à l'égard de l'inconnu, ou ſi la pitié fut plus forte que l'averſion. Quoiqu'il en ſoit, il s'informa ſoigneuſement du chirurgien *Scalpell* qui venoit d'arriver, s'il y avoit quelqu'eſpérance de guériſon : il le pria en même tems d'y employer toute ſon habileté, lui repréſentant que c'étoit un devoir que la charité impoſoit à ceux de ſa profeſſion, de donner gratuitement leurs ſoins pour le ſoulagement des pauvres & des affligés. Le chirurgien répondit qu'il avoit fait ſon devoir, mais qu'il défioit tous les chirurgiens du royaume de le guérir. " Quelles ſont donc ſes bleſſures, demanda „ le nouveau venu ? Eſt-ce que vous vous „ y connoiſſez, demanda à ſon tour le chi„ rurgien, en faiſant un clin d'œil à Madame „ *Houſpille ?* Je m'y connois un peu, répon„ dit l'autre. Je le crois vraiment, repartit le „ chirurgien d'un air dédaigneux „.

La compagnie écoutoit attentivement cette converſation, ravie d'entendre a il-

ler un peu l'étranger, contre lequel on étoit prévenu, parce qu'il avoit la hardieſſe de s'attaquer à M. *Scalpell*, qui continua de la ſorte : " Apparemment que Monſieur a „ voyagé ? dit-il en s'adreſſant à l'étranger. „ Non, Monſieur, repliqua l'autre. Vous „ avez donc pratiqué dans les hôpitaux ? „ Non Monſieur. Mais, continua le chi- „ rurgien, peut-on prendre la liberté de „ vous demander où vous avez appris ce „ que vous ſavez ? Le peu que je ſais, re- „ partit l'inconnu, je l'ai acquis par la lec- „ ture des meilleurs auteurs. Par la lecture ! „ dit le docte chirurgien. Vous avez lu peut- „ être *Galien* & *Hipocrate ?* Non, Monſieur. „ Comment donc, repartit *Scalpell ?* Vous „ ſavez la chirurgie, ſans avoir lu ni *Galien*, „ ni *Hipocrate ?* Je crois, lui dit l'inconnu, „ qu'il y a bien des chirurgiens qui n'ont „ jamais lu ces deux auteurs anciens, non „ plus que moi. Je le crois comme vous, „ reprit *Scalpell*, mais cela eſt honteux pour „ eux. Pour moi, graces à mon éducation, „ je les porte preſque toujours ſur moi. Vous „ en connoiſſez donc bien le poids ? car ce „ ſont des volumes *in-folio*. Je le ſais mieux „ que vous, repartit le chirurgien „. Ayant répété ſon clin d'œil, la compagnie applaudit par un éclat de rire.

Le ſavant *Scalpell* profitant de ſes avantages, demanda à l'inconnu, s'il avoit quelque connoiſſance de la médecine. " Plus

„ que de la chirurgie, lui répondit celui-ci „ : Oui-da ! reprit le chirurgien. *Houſpille* dit : “ Plût à Dieu que j'en ſuſſe autant que „ vous ! je brûlerois mon tablier. A dire „ vrai, dit *Scalpell*, je crois qu'à douze „ lieues à la ronde on auroit de la peine à „ trouver un homme qui ſût traîter une fie- „ vre comme moi : *veniente accurrite morbo*, „ c'eſt-là ma méthode. Sans doute, mon „ confrere, vous parlez *Latin*. Un peu, lui „ dit l'inconnu. Je ſais un peu le *Grec* auſſi, „ reprit le chirurgien. (*) *Ton dapomibomi- „ nos polusfloshoio Talaſſes*. Mais j'ai preſ- „ qu'oublié toutes ces bagatelles, je ſavois „ autrefois mon *Homere* par cœur. Ma foi, „ s'écria *Houſpille*, ce pauvre Monſieur a „ mal pris ſa biſque en diſputant contre „ notre docteur „.

L'inconnu, qui n'étoit rien moins que diſputeur & orgueilleux, ſouffrit tranquillement le triomphe du chirurgien, qui s'applaudiſſoit de ſa victoire. Il lui dit qu'étant convaincu de ſon ſavoir, il le prioit de le mener avec lui à la chambre du bleſſé, afin de voir enſemble de quoi il étoit queſtion. “ D'un homme mort, repartit le chirur- „ gien. La contuſion à la tête a perforé la „ membrane interne de l'occiput, & a divel- „ liqué le nerf radical qui eſt adhérent au

(*) C'eſt du mauvais *Grec* à-peu-près inintelligible qu'on met ici dans la bouche du Chirurgien.

„ *Pericranium*. De plus il a une fievre ſymp-
„ tomatique au commencement, mais qui
„ eſt dégénérée en pneumatique, & qui lui
„ cauſe un *delirium*, que le vulgaire appelle
„ tranſport au cerveau „.

Il eût continué ce docte langage, s'il n'eût été interrompu par un grand bruit qui ſe fit entendre dans la cour. Quelques jeunes-gens du voiſinage avoient arrêté un des voleurs, & le conduiſoient à l'hôtellerie. *Nanon* courut de toute ſa force, pour apprendre une ſi bonne nouvelle à JOSEP, qui la p ria inſtamment de le faire fouiller, pour recouvrer s'il étoit poſſible une médaille d'or attachée à un ruban, qu'il reconnoîtroit, diſoit-il, entre un million d'autres.

Malgré toutes les proteſtations d'innocence que le voleur pouvoit faire, la populace amaſſée autour de lui s'empreſſa à le fouiller, & parmi bien d'autres choſes ils trouverent la médaille d'or. Elle ne fut pas plutôt tirée de ſa poche, que *Nanon* ſaute deſſus, & ſans perdre de tems courut la porter à JOSEPH, qui la reçut avec des tranſports de joie inexprimables. En la baiſant tendrement, il déclara qu'il mouroit content, puiſqu'il l'avoit recouvrée.

Quelques inſtans après arriva une autre bande de payſans, qui avoient trouvé les habits de JOSEPH, & généralement tout ſon petit équipage. L'inconnu n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur l'habit, qu'il le reconnut,

& leur dit : que ſi ce vêtement appartenoit au bleſſé, il ſeroit bien aiſe de le voir, parce qu'il connoiſſoit particuliérement la noble maiſon à laquelle il étoit attaché. *Nanon* s'offrit auſſi-tôt pour le conduire. Mais quelle ſurpriſe, quand l'inconnu vit que le bleſſé n'étoit autre que JOSEPH, & que lui à ſon tour reconnut ſon cher directeur & ami M. ADAMS !

Ce ſeroit une choſe ennuyeuſe pour le lecteur, que de répéter ici leurs diſcours, qui ne roulerent que ſur des matieres dont il eſt déjà inſtruit. Car dès que le miniſtre lui eut rendu compte de la ſanté de ſa chere *Fanny*, il queſtionna à ſon tour JOSEPH ſur tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation, & ſur les particularités de ſa triſte avanture. Il eſt donc tems de retourner à la cuiſine, où toutes les perſonnes du voiſinage s'étoient raſſemblées, pour jouïr du plaiſir ſingulier de regarder un voleur en face. Car comme le plus grand nombre des hommes n'eſt point de cette profeſſion, du moins ouvertement, le peuple s'imagine qu'un voleur a une phiſionomie particuliere & rare.

Houſpille ſe frottoit les mains, & ſourioit ſous cape, en contemplant une ſi nombreuſe aſſemblée, ne doutant point que dès que leur curioſité ſeroit ſatisfaite, ils ne ſe partageaſſent en bandes pour aller boire dans des chambres ſéparées, & differter ſur les

vols & les voleurs; mais ſa femme, qui avoit le don de tout voir de travers, ſe mit à crier comme une harpie, diſant à ſon mari, qu'il prenoit vraiment le chemin de faire fortune, en recevant chez lui des voleurs & des gueux.

La populace ne trouva rien qui pût ſervir à la conviction du voleur, cependant ils inſiſtoient ſur les habits trouvés. Mais le chirurgien leur fit remarquer que les habits ne prouvoient rien, parce que les hardes n'avoient point été trouvées entre les mains du voleur. Ce que M. *Barnabas* confirma, en allégant qu'ils appartenoient au Seigneur de la paroiſſe, qu'on les avoit trouvés ſur le grand chemin.

" Comment, s'écria *Scalpell*, vous dites „ que ces hardes appartiennent au Seigneur „ du village? Oui, je le dis, & je le ſou„ tiens encore, répondit *Barnabas*. Et moi „ je le nie, repartit le chirurgien: ce qui „ eſt trouvé appartient à celui qui le trouve, „ & perſonne ne me perſuadera le contraire. „ Et moi, interrompit un vieillard de la „ compagnie, je me ſouviens d'avoir en„ tendu dire à M. *Prud-homme*, notre an„ cien procureur-fiſcal, que tout ce qu'on „ trouve appartient au Roi qui eſt à *Londres*. „ Cela ſe peut dans un ſens, dit *Barnabas*; „ mais il y a de la différence entre une „ choſe qui eſt perdue, & une choſe qui „ eſt volée. Une choſe qui eſt volée, ne

„ ſe trouve pas toujours, & l'on peut trou-
„ ver une choſe qui n'a jamais été volée.
„ Les choſes qui ſont volées & retrouvées,
„ appartiennent de droit au Seigneur de la
„ paroiſſe dans la juriſdiction duquel on les
„ trouve. Les Seigneurs des terres à clocher
„ (dit le chirurgien en l'interrompant) ſont
„ donc des receleurs ? „

Cette queſtion de droit public continuoit de ſe traiter ainſi entre ces habiles juriſconſultes, quand *Nanon*, qui vit que le voleur, par ſes proteſtations d'innocence, s'étoit attiré les ſuffrages de *Barnabas*, de *Scalpell*, & d'*Houſpille*, qui avec pluſieurs autres panchoient à lui rendre ſa liberté, quand *Nanon*, dis-je, s'aviſa de les faire reſſouvenir de la médaille d'or qu'elle avoit rendue au malade, qui fera ſerment, dit-elle, qu'elle eſt à lui, & qui l'a déclaré avant que le voleur fût fouillé, diſant qu'il la reconnoîtroit, & qu'elle étoit attachée à un ruban. Ce grief fit auſſi-tôt pancher la balance du côté contraire. On tint le voleur atteint & convaincu; & il fut réſolu de le garder toute la nuit ſoigneuſement, & de le mener le lendemain en priſon à la ville prochaine.

CHAPITRE XV.

Suite du précédent.

NANON vint dire à ſa maîtreſſe, qu'elle croyoit que le malade étoit une perſonne de conſéquence; parce qu'outre la blancheur & la fineſſe de ſon teint, dont elle l'avoit inſtruite auparavant, elle avoit remarqué beaucoup de familiarité entre lui & l'autre Monſieur, qui étoit, ou ſon intime ami, ou un de ſes parens.

Le rapport de *Nanon* adoucit tout-d'un-coup l'aigreur de Madame *Houſpille*. Elle répondit qu'elle ſeroit très-fâchée de manquer à ſon devoir à l'égard de ce pauvre malade, puiſqu'il ſe trouvoit chez elle; ajoutant que, quoiqu'elle eût une violente antipathie pour les vagabonds, elle plaignoit les malheurs des Chrétiens autant qu'un autre. Pour *Houſpille*, il ſe contenta de dire. "Si ce voyageur eſt un homme de „ quelque bonne famille, quoiqu'il ſe trouve „ ſans argent pour le préſent, il nous payera „ un jour ou un autre; ainſi vous pouvez „ commencer à le ſervir, & à lui donner „ tout ce qu'il demande, en écrivant s'en-„ tend. Tais-toi, interrompit ſa femme, „ prétens-tu m'apprendre mon métier? Je „ ſuis bien fâchée de ſon malheur, aſſûré-

„ ment, & je ſouhaite voir pendre le co-
„ quin qui l'a aſſaſſiné. Montez là-haut,
„ *Nanon*, & demandez-lui s'il ſouhaite
„ quelque choſe. Dieu me préſerve de le
„ laiſſer manquer de rien chez moi „.

Cependant, *Barnabas* avec le chirurgien, entrerent auſſi chez le malade, pour ſe mettre au fait de la médaille d'or. Il fit difficulté de la laiſſer voir. A la fin, cependant, il y conſentit, mais il n'y eut pas moyen de l'engager à la leur confier. Il leur proteſta que c'étoit la même que celle qu'on lui avoit volée, & *Nanon* s'offrit de lever la main, que c'étoit celle qu'on avoit trouvée dans la poche du voleur.

La ſeule difficulté qui reſtoit, étoit de produire cette médaille en juſtice. JOSEPH proteſta qu'on ne la lui ôteroit qu'avec la vie, & M. ADAMS dit, en montrant un poing gros comme un pied de bœuf. " Que per-
„ ſonne ne s'aviſe de lui faire violence là-
„ deſſus, car je le défendrois au péril de
„ ma vie. „

Une nouvelle diſpute s'éleva ſur la ſuffiſance des indices, mais peu eſſentielle à notre ſujet. Après quoi le chirurgien panſa la tête de JOSEPH; & perſiſtant toujours à vouloir faire à croire qu'il couroit riſque de la vie, il conclut, en diſant qu'il lui enverroit une potion *ſanative* & *ſomnifere*, & que le lendemain il lèveroit l'appareil. A ces mots, lui & *Barnabas* quitterent la

chambre, où M. ADAMS reſta ſeul avec JOSEPH.

Alors, ſe voyant libre, M. ADAMS dit à ſon cher pupille, qu'il alloit à *Londres* pour faire imprimer ſes Sermons en trois volumes in-folio. " J'ai pris cette réſolution, „ continua-t-il, parce que j'ai lû dans la „ Gazette, que le corps des libraires de „ *Londres* offre de donner à toutes les perſonnes qui leur apporteront des manuſcrits, autant d'argent qu'ils voudront, „ au jugement de deux arbitres. Pour „ moi, ajouta-t-il, j'eſpere que je tirerai „ une ſomme conſidérable d'un ouvrage ſi „ grand & ſi pénible; ma famille en a grand „ beſoin. Cependant, mon enfant, je ne „ vous abandonnerai point. J'ai neuf livres „ dix ſols dans ma poche, elles ſont à votre „ ſervice tant qu'elles dureront. „

Le bon JOSEPH verſa des larmes, touché de la généroſité de ſon cher directeur, à qui il ſouhaitoit plus que jamais de vivre, pour témoigner ſa reconnoiſſance envers un ami ſi bon & ſi charitable. ADAMS le pria d'être tranquille. " Je vois bien, lui dit-il, que „ le chirurgien, outre ſon ignorance, veut „ ſe faire un mérite de votre guériſon. La „ bleſſure que vous avez à la tête, eſt peu „ de choſe: pour de la fievre, vous n'en „ avez point; ainſi, j'eſpere que vous ſerez „ en état de marcher dans trois jours au „ plus tard. „

Ce diſcours le conſola infiniment : il dit que les contuſions qu'il avoit reçues, lui étoient fort ſenſibles ; que cependant il ne croyoit pas qu'il eût aucun os offenſé ; que l'intérieur lui paroiſſoit en bon état, quoiqu'il eût un peu mal à l'eſtomac. Mais, ajouta-t-il, cette douleur vient, peut-être, de ce que je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures. ADAMS lui demanda s'il ſe ſentoit de l'appétit. Ayant répondu qu'oui, le bon-homme lui offrit à choiſir une aîle de poulet ou d'un œuf frais. JOSEPH dit que l'un & l'autre étoit fort bon, mais qu'il avoit plus envie d'un morceau de bœuf aux choux. ADAMS fut charmé de l'entendre parler de la ſorte, regardant ſon appétit comme une marque de ſa convaleſcence ; cependant il lui conſeilla de ſe contenter de quelque mêts délicat pour ce ſoir-là. En conſéquence, JOSEPH mangea un poulet.

Le lendemain, *Barnabas* & *Scalpell* revinrent à l'hôtellerie pour faire remettre le voleur entre les mains de la juſtice, après avoir paſſé la plus grande partie de la nuit à chercher des expédiens, pour faire produire la médaille d'or, comme une preuve ſuffiſante pour le convaincre. Ils étoient extrêmement zélés l'un & l'autre à la pourſuite de ce miſérable qui leur etoit inconnu, & dont, par conſéquent, ils ne pouvoient avoir reçu aucune injure. Cependant, perſonne ne les ſoupçonnoit d'avoir tant d'a-

mour pour le bien public. Aucun des deux n'auroit donné gratis un extrait de baptême, ou un emplâtre.

Pour aider donc notre lecteur à approfondir les motifs de ce zele extraordinaire, il faut qu'il ſache que la paroiſſe étoit aſſez malheureuſe, pour être entiérement dépourvue de juges de paix. Aucun *Robin* du plus bas étage n'avoit daigné s'y établir. Nos deux ſavans, je veux dire le vicaire & le chirurgien diſputoient ſans ceſſe ſur une ſcience, qui, ne regardant en rien la profeſſion ni de l'un ni de l'autre, leur laiſſoit le champ libre, pour argumenter toute la journée. Ces diſputes s'étoient échauffées par le mépris que les deux perſonnages avoient l'un pour l'autre, juſqu'à diviſer la paroiſſe. *Houſpille*, avec la moitié du voiſinage, tenoit pour le docteur corporel; ſa femme, & l'autre moitié, pour le docteur ſpirituel. Le chirurgien tiroit ſes connoiſſances du *Recueil des Us & Coutumes d'Angleterre*, & de quelques autres livres de droit qu'il avoit feuilletés dans le tems de ſon apprentiſſage à *Londres*. Pour *Barnabas*, il s'en tenoit au code *Juſtinien*. Or il arriva dans le cas du voleur, que ces deux habiles juriſconſultes, ſelon leur louable coutume, ne purent s'accorder ſur la validité des preuves. Le chirurgien ſoutenoit que le témoignage de *Nanon* étoit ſuffiſant pour condamner le priſonnier, ſans qu'il

fût néceſſaire de produire la médaille d'or. Le vicaire prétendoit le contraire, de ſorte que tout ce qui les engageoit à ſe mêler de cette affaire, étoit l'eſpérance de faire briller aux yeux des juges les talens merveilleux & la connoiſſance du droit, qu'ils s'imaginoient poſſéder au ſuprême degré. Cependant, ils diſoient que l'amour de la juſtice étoit le ſeul mobile de leur entrepriſe.

Orgueil humain, que peu de gens reconnoiſſent tes pieges, & s'apperçoivent de tes mouvemens! Avec quel art tu trompes les hommes! Tour-à-tour tu parois ſous le maſque de la pitié, de la généroſité, de la bravoure; tu te caches effrontément ſous l'apparence de la vertu la plus héroïque. Monſtre odieux, contre lequel les prédicateurs ont déclamé, les philoſophes ont invectivé, & que les poëtes avec plus de fruit ont ridiculiſé, perſonne n'oſe t'avouer pour ami, & chacun te loge chez ſoi!

CHAPITRE XVI.

Fuite du voleur. ADAMS trompé dans ſon attente. Arrivée de deux perſonnes. BARNABAS & ADAMS ſont connoiſſance enſemble.

LE chirurgien & le vicaire étant venus à l'hôtellerie, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus, dans l'intention de faire remettre le voleur entre les mains de la juſtice, ils apprirent avec beaucoup de chagrin, qu'un petit accident avoit dérangé tous leurs projets. Le voleur s'étoit ſauvé très-habilement pendant la nuit. La veille, après la retraite de la compagnie, on avoit enfermé le brigand dans une chambre, où le Bedeau de l'Egliſe, & un de ceux qui l'avoient arrêté, eurent ordre de le garder. Vers minuit, une ſoif ardente s'empara des goſiers, tant du priſonnier que de ſes deux gardes. On convint donc que le Bedeau reſteroit en faction, pendant que l'autre iroit chercher de la biere. Cet expédient ne parut en aucune façon périlleux, parce que le Bedeau étoit bien armé, & que d'ailleurs il lui étoit facile d'appeller à ſon ſecours, ſi le voleur faiſoit le moindre ſigne de vouloir s'évader.

Mais, le garde étoit à peine ſorti, que le Bedeau ſe mit en tête, que le priſonnier le

voyant ſeul, pouvoit lui ſauter au colet, & par ce moyen, rendre ſes piſtolets inutiles, auſſi-bien qu'un gros bâton dans lequel il mettoit toute ſa confiance, & que, par ce moyen, le combat ſeroit au moins égal. Cette réflexion judicieuſe l'engagea à ſe gliſſer inſenſiblement hors de la chambre, dont il ferma rapidement la porte à double tour, & il ſe mit à faire ſentinelle, bâton levé, pour aſſommer le priſonnier, en cas qu'il ſe préſentât pour ſortir.

La vie humaine, dit un grand homme, *reſſemble au jeu d'échecs, où un joueur attentif à la défenſe de quelque piece importante, ne ſonge qu'à la garantir, tandis que ſon adverſaire, profitant de ſa diſtraction, lui donne échec & mat.* Ainſi arriva-t-il dans cette occaſion. La porte étoit gardée exactement, mais la fenêtre fut négligée. Le voleur profita de la circonſtance, prit le chapeau du garde qui étoit reſté ſur une chaiſe, & fit un ſaut facile dans la rue, où il faut le laiſſer courir.

Le garde, de retour avec une cruche de biere, fut bien ſurpris de l'attitude où il trouva le Bedeau. Mais ce fut bien pis, dès qu'il eut ouvert la porte, & qu'il s'apperçut de l'évaſion du priſonnier; il jetta la cruche par terre, & en jurant contre ſon camarade, il ſuivit le même chemin que le voleur avoit pris, réſolu de le pourſuivre vivement, plutôt

tôt que de perdre la récompenſe qu'il s'étoit promis de recevoir.

On raiſonna différemment ſur cet accident. Les uns dirent que le Bedeau s'étoit laiſſé corrompre par l'appas de quelques guinées. D'autres, que le voleur étoit de ſes parens. Mais, des perſonnes dignes de foi, qui le connoiſſoient depuis long-tems, m'ont aſſuré que c'étoit par une pure poltronnerie, & que d'ailleurs il étoit preſqu'imbécile.

Toute la maiſon fut debout dans un inſtant, & s'aſſembla dans la cuiſine, pour raiſonner enſemble ſur ce qui venoit d'arriver. *Houſpille* en étoit le plus affligé, parce que le chirurgien lui diſoit qu'on pouvoit le pourſuivre en juſtice, pour avoir ſouffert qu'un voleur ſe ſauvât de chez lui. Cependant, *Barnabas* le conſola, en lui diſant que la choſe s'étant faite la nuit, on ne pouvoit l'en rendre reſponſable.

Pour la *Houſpille*, elle harangua la compagnie en ces termes. "Il n'y a jamais eu „ ſur la terre, Meſſieurs, une plus grande „ bête que mon mari. Qui auroit jamais „ laiſſé la garde d'un voleur à ce maître „ ivrogne, à ce maraut, à ce maudit *Grippe-* „ *tout* (c'étoit le nom du Bedeau); & ſi, „ pour ſa peine, on le faiſoit pendre au lieu „ du voleur (ſi cela ſe pouvoit faire, ſans „ me ruiner moi & mes enfans) je „ ne le plaindrois pas, au contraire, j'en „ ſerois charmée." Dans l'inſtant elle en-

tendit la ſonnette de la chambre de JOSEPH. " *Nanon*, *Jaques*, *Pierre*, où diable vous „ tenez-vous, vous autres, s'écria-t-elle ? „ Etes-vous ſourds, tous tant que vous „ êtes, ou avez-vous le diable au corps, „ de négliger un malade ? Et vous M. *Houſ-* „ *pille*, que n'y allez-vous vous-même ? On „ peut mourir à ſon aiſe chez vous, ſans „ que cela vous touche. Vous êtes auſſi „ inſenſible qu'une buche. Les gens peu- „ vent reſter quinze jours ici ſans ſe ruiner. „ Vous ne leur offririez pas pour un ſol de „ dépenſe. Allons, allons, voyez ſi ce Mon- „ ſieur veut prendre du thé ou du caffé à „ ſon déjeuné. J'y vais, ma chere, répon- „ dit le pacifique mari. „ Alors elle reprit ſa bonne humeur, pour demander ce que le chirurgien & le vicaire ſouhaitoient boire.

JOSEPH s'étoit levé ; mais quoique ſes bleſſures fuſſent déjà en très-bon état, les contuſions lui faiſoient trop de mal pour lui permettre de voyager. Ainſi Mr. ADAMS, dont la bourſe ſe trouvoit trop épuiſée par le ſouper & par le déjeûné pour pouvoir ſurvivre à l'écot du jour, ſe mit à rêver aux moyens de la remplir. Après bien des projets auſſitôt évanouis que conçus, il s'écria : „ Oui, voilà un moyen aſſuré : il „ eſt vrai que je ſerai obligé de m'en re- „ tourner avec vous, mais qu'importe ? " A ces mots il envoya chercher *Houſpille*.

L'ayant mené dans une autre chambre, il lui dit qu'il avoit beſoin de trois guinées ſur de très-bons gages. *Houſpille*, qui s'attendoit à une bague, ou à une montre d'au moins dix guinées, lui répondit qu'il croyoit pouvoir lui rendre ce ſervice. Alors ADAMS lui montrant ſon ſac. „ Il y y l'a „ dedans, dit-il, neuf tomes de ſermons „ en manuſcrit, qui valent cent guinées, „ comme un ſchelling vaut douze ſols. Je „ vous en remettrai le premier tome pour „ votre ſûreté; d'autant plus volontiers, „ que je vous crois trop honnête homme „ pour abuſer de ma confiance, juſqu'à „ me refuſer mon ouvrage, quand je „ vous rendrai l'argent que vous m'aurez „ prêté. Car ſi vous étiez d'aſſez mauvaiſe „ foi, ajouta-t-il, pour vouloir le garder, „ j'y perdrois conſidérablement; parce que „ la valeur du tome que je vous laiſſe eſt „ au moins de dix guinées, à ce que m'a „ dit un de mes confreres qui eſt très-ſavant. „ Pour moi je ne puis en juger, n'ayant „ jamais eu de commerce avec les librai- „ res; mais je m'en tiens à l'eſtimation de „ mon ami. ”

Houſpille, tout étonné d'entendre priſer „ un manuſcrit dix guinées, lui répondit, „ qu'il ne ſe connoiſſoit point dans ces „ choſes-là, & que d'ailleurs il n'avoit „ gueres d'argent comptant. „ Comment, „ lui repartit ADAMS, & me voudrez-vous

„ refuſer ? Je ne vous demande que trois „ guinées, & je vous offre un gage de dix. „ Je ne crois pas monſieur, répliqua *Houſ-* „ *pille*, qu'il y ait tant d'argent dans la „ maiſon : non que je doute du prix de „ votre livre, je crois même qu'il vaut „ beaucoup plus ; mais je ſuis fort fâché „ de n'être point en état de vous rendre „ ſervice "..... J'y vais dans le moment, (s'écria-t-il, en faiſant ſemblant qu'on l'avoit appelé) & il ſortoit avec aſſez d'empreſſement, pour riſquer à ſe rompre le le cou, en deſcendant l'eſcalier.

Le pauvre ADAMS étourdi d'un coup auſſi imprévu que cruel, ne ſachant où donner de la tête, eut recours à ſa pipe, ſa conſeillere fidele, & ſa conſolatrice ordinaire dans ſes tribulations. L'ayant allumée, il s'appuya ſur le balcon de bois de la gallerie, pour y rêver, dans le doux eſpoir de quelqu'inſpiration favorable. Il avoit ſur la tête un gros bonnet de laine bleue par-deſſus une perruque très-antique, & un large ſurtout de gros drap gris couvroit ſa robe ſacerdotale, qui étant retrouſſée fort haut, lui donnoit une groſſeur énorme. Cet ajuſtement, joint à je ne ſais quoi de ſingulier dont ſa phyſionomie étoit ornée, compoſoit un aſſemblage digne de l'attention des gens les moins curieux.

Il fumoit encore ſans avoir changé d'attitude, lorſqu'il vit un caroſſe à ſix chevaux

s'arrêter devant la porte, avec une ſuite nombreuſe. Un jeune homme qui étoit dedans ayant mis pied à terre avec deux chiens couchans, un autre qui tenoit la place du cocher, ſauta du ſiege à terre, & dès qu'ils ſe virent de niveau, il y eut entr'eux le dialogue qui ſuit, modele des converſations délicates de nos jeunes ſeigneurs.

„ Morbleu, dit celui qui étoit venu dans „ le caroſſe à celui qui l'avoit mené, tu es „ un joli garçon, tu as manqué de nous „ verſer il n'y a qu'un moment! Eh le „ grand mal, répondit le ſeigneur cocher, „ ſi je t'avois caſſé le cou! Je l'aurois fait, „ ou le diable m'emporte, ſi je n'avois craint „ de bleſſer les chiens. Si tout le monde „ tiroit comme toi, repartit l'autre, les „ chiens couchans ne ſeroient bons qu'à „ noyer. Je tire mieux que toi, repliqua „ ſon ami, & quand tu voudras, je parie- „ rai dix guinées ſur chaque coup. Dix gui- „ nées, s'écria l'autre! Je te donnerai „ morbleu mes feſſes pour te ſervir de but. „ Fais, fais, je te les ajuſterai de la bonne „ façon. Je parie, ajouta l'autre, qu'*Houſ-* „ *pille* te laiſſeroit tirer contre ſon ventre, „ à une guinée par coup. Je connois trop „ Milord, répondit *Houſpille*, pour m'y „ riſquer. Je ſais que ſa grandeur tire un „ perdreau auſſi adroitement qu'homme au „ monde; & ſi je ſavois tirer comme lui,

„ mon fuſil me fourniroit de quoi nourrir „ toute ma famille. Peſte du braconnier, „ répondit le cocher petit-maître, tu dé- „ truis tout le gibier du canton. Vois cette „ chienne, *Houſpille* : elle n'a jamais man- „ qué une piece, depuis qu'elle eſt au monde. „ J'ai un jeune chien, dit l'autre, qui n'a „ pas encore un an, & qui quêtera mieux „ qu'elle, ou je perdrai cent guinées. Oh! „ je te prends au mot; mais tu te ferois „ pendre plutôt que de tirer ta bourſe. Si „ tu as tant d'envie de perdre ton argent, „ dit l'autre, je parierai mon chien pie „ contre ta chienne blanche. J'accepte le „ pari, répondit l'autre jeune ſeigneur, & „ de plus je ferai courir mon *Hector* contre „ *Annibal*. Va-t-en au diable, s'écria l'autre, „ je ferai mes paris à ta mode, n'eſt-ce „ pas ? Mais je perdrai mille guinées, ſi „ *Annibal* ne bat pas ton baſſet." Lecteur, renonçons aux charmes de cette ſublime converſation, & retournons plutôt à la cuiſine.

Barnabas & le chirurgien y étoient encore à boire & à fumer, quand les domeſtiques de ces deux ſeigneurs y entrerent. „ *Thomas*, dit un des laquais à ſon cama- „ rade, n'eſt-ce pas-là le vicaire ADAMS „ qui fume ſur le balcon ? Oui, répondit „ l'autre ; car je lui ai ôté mon chapeau, „ & il m'a fait l'honneur de me parler. „ Quoi, interrompit *Barnabas*, ce mon-

„ ſieur-là eſt donc eccléſiaſtique ? Oui ,
„ monſieur , répondit le laquais , & même
„ un eccléſiaſtique à qui peu d'autres reſſem-
„ blent. Oui-dà ! reprit *Barnabas ;* ſi j'avois
„ ſu cela plutôt , je l'aurois prié d'être de
„ notre écot ; car j'honore notre ſainte
„ robe , & je ſerois très-fâché de lui man-
„ quer de reſpect. Docteur , (ajouta-t-il ,
„ en s'adreſſant au chirurgien) qu'en dites-
„ vous ? Ne ferons-nous pas bien de prendre
„ une chambre , & de l'inviter à boire du
„ *punch* avec nous ? ”

La choſe fut approuvée , & exécutée ſur le champ. ADAMS accepta l'invitation , & les vint joindre. Les deux eccléſiaſtiques ſe firent bien des politeſſes , en proteſtant réciproquement qu'ils reſpectoient infiniment la robe. Enſuite , ils s'entretinrent de diverſes choſes touchant l'état des paroiſſes , & des vicaires de la Campagne , ſans que le chirurgien , & un rat de cave qui étoit auſſi de la compagnie , priſſent la liberté de prononcer un ſeul mot. Cependant la converſation étant enfin devenue générale , le rat de cave ſe mit à parler d'affaires d'Etat. Enſuite un mot lâché par haſard donna lieu à une diſſertation ſur les ſouffrances eccléſiaſtiques ſubalternes. Elle ſe conclut de la part d'ADAMS , en mettant les trois volumes de ſes ſermons ſur le tapis.

Barnabas le découragea beaucoup , en

lui disant que le monde étoit si corrompu, que personne ne se donnoit plus la peine de lire des sermons. „ Sachez, mon con-„ frere, lui dit-il, qu'ayant eu envie de „ publier un seul volume des miens, j'obtins „ l'approbation de trois évêques. Et combien „ croyez-vous que le libraire m'en offrit? „ Douze guinées, répondit ADAMS. Pas „ seulement douze sols, repartit *Barnabas*; „ & qui plus est, il refusa de me donner „ pour le manuscrit un almanach relié. A la „ fin je le lui offris gratis, à la charge de „ l'imprimer; parce que j'avois envie de „ dédier le livre à ce Mylord, que vous „ venez de voir mener son propre équipage. „ Mais il eut l'impertinence de me refuser; „ ce qui me fit perdre un riche bénéfice, „ qui fut donné quelque tems après, pour „ un chien couchant, à un homme qui.... „ Mais je ne veux rien dire contre la robe. „ Ainsi vous voyez, mon cher confrere, „ à quoi vous devez vous attendre. Car si „ on vouloit des sermons, sans me vanter, „ je crois.... Mais il faut être modeste. „ Cependant trois évêques ont dit que les „ miens étoient les meilleurs qu'on eût „ jamais écrits. A dire vrai, il y a déjà un „ bien grand nombre de sermons imprimés, „ qui ne se vendent point. Un libraire de „ mes amis m'a assuré qu'il y en a plus de „ cinq mille recueils différens dans les bouti-„ ques ou magasins. Cinq mille, s'écria le

„ chirurgien ! Eh bon Dieu ! comment
„ a-t-on pu tant écrire ſur une choſe auſſi
„ impie que la morale chrétienne ? Je me
„ ſouviens d'avoir lu, quand j'étois petit
„ garçon, les ſermons de *Tillotſon* (*),
„ & je ſuis très-perſuadé qu'un homme qui
„ feroit ſeulement la deuxieme partie de
„ ce qu'il dit, iroit au Ciel. Docteur, dit
„ *Barnabas*, vos propos ſont prophanes,
„ il faut que je vous réprimande. On ne
„ peut trop ſouvent répéter aux hommes
„ leurs devoirs, pour les en faire ſouvenir.
„ Sans doute *Tillotſon* a fort bien écrit, &
„ il diſoit les choſes comme il faut. Toutes
„ ſes comparaiſons ſont toujours offen-
„ ſantes, & un autre eſt quelquefois capable
„ d'écrire auſſi-bien que lui. Il y a tel de
„ mes ſermons....” Alors il appliqua ſa
pipe à la chandelle. M. ADAMS prit la
parole. „ J'ai fait certains diſcours, dit-il,
„ que les évêques ne jugeroient point indi-
„ gnes d'être imprimés, puiſqu'on m'aſſure
„ que j'en aurois une groſſe ſomme d'ar-
„ gent, ſi je faiſois tant que de les vendre.
„ Oh ! j'en doute, reprit *Barnabas*. Mais
„ ſi vous voulez les publier, il n'y a qu'à
„ les afficher comme les ſermons d'un
„ ſavant eccléſiaſtique mort depuis quelques
„ mois, garantis pour vrais originaux, dont
„ aucun n'a été imprimé. A propos, ajou-

(*) *Tillotſon* eſt le *Bourdaloue* des *Anglois*.

„ ta-t-il, ſi vous avez dans votre ſac quelque „ oraiſon funèbre (*), prêtez-la-moi, „ vous me ferez plaiſir ; car j'en dois pro- „ noncer une cette ſemaine, & je n'ai pas „ encore commencé à l'écrire, quoique je „ ſois ſûr d'être bien récompenſé. Je n'en „ ai qu'une, répondit ADAMS, qui eſt con- „ ſacrée à la mémoire d'un juge de paix, „ qui tant qu'il a vécu n'a jamais ſouffert „ cabaret ni lieu de débauche dans ſa „ paroiſſe, afin de conſerver les mœurs de „ ſes domeſtiques & de ſes voiſins pures „ & ſans reproche. Tout ſon éloge roule „ ſur cela. Ce n'eſt pas-là ce qu'il me faut, „ repartit *Barnabas*. Le défunt dont je dois „ célébrer les vertus, aimoit beaucoup le „ vin, & il entretenoit publiquement „ une fille. Ma foi je réciterai un de mes „ ſermons, que je larderai des louanges „ du mort, comme je pourrai." (†)

A la faveur d'un entretien ſi intéreſſant, un vaſe énorme de *punch* fut vuidé. L'écot fut payé, & on ſe ſépara. ADAMS & le chirurgien monterent chez JOSEPH. *Barnabas* s'en alla pour ſe préparer à célébrer

(*) Les oraiſons funèbres ſont fort communes en *Angleterre*. On en fait de toutes les perſonnes de quelque conſidération, ſuivant l'uſage des Anciens.

(†) Les Miniſtres *Anglicans* tiennent ces cahiers de leurs Sermons à la main quand ils prêchent, pour ſuppléer au défaut de leur mémoire, & ſouvent ils ne font que lire en Chaire.

la gloire du trépaſſé, & le rat de cave s'enfonça dans les ſouterrains conſacrés à *Bacchus*.

JOSEPH attendoit M. ADAMS. Le chirurgien, après lui avoir tâté le poulx, déclara qu'il étoit tiré d'affaire, graces à la *concoction ſanative & ſomnifere* de la potion qu'il lui avoit ordonnée. Il falloit que la vertu de cette drogue fût grande, ſi elle avoit guéri JOSEPH; car il n'avoit pu profiter que des atômes ou eſprits volatils échappés aux travers du bouchon, toute la liqueur étant encore dans la bouteille.

Les jours ſuivans que JOSEPH paſſa avec ſon cher ami ADAMS, ſa ſanté ſe rétablit à vue d'œil. La bonté de ſon tempérament avança la guériſon de ſes bleſſures, & les contuſions ne le faiſoient preſque plus ſouffrir : deſorte qu'il preſſa le vicaire de lui permettre de partir ſeul pour le village, tandis qu'il continueroit ſon voyage vers *Londres*, l'aſſurant d'une reconnoiſſance éternelle pour toutes les marques d'amitié qu'il avoit reçues de lui.

Pour ADAMS, malgré l'ignorance d'*Houſſaille* & la jalouſie de *Barnabas*, (car telle étoit l'interprétation qu'il avoit donnée à tout ce que ſon confrere lui avoit dit au ſujet des ſermons) il eſpéroit toujours tirer des ſiens un avantage conſidérable. Deſorte que voyant JOSEPH en bon état, il lui dit que puiſqu'il avoit tant d'envie de partir, il lui

faciliteroit ſon voyage, en lui payant un jour de la voiture, ayant aſſez d'argent ſur lui pour l'hôteſſe, outre ce qu'il falloit donner au cocher. Il ajouta que la voiture le laiſſeroit dans une ville où la foire ſe tenoit, & par conſéquent il ne pouvoit manquer d'y trouver quelque payſan, qui l'amèneroit juſqu'au village dans ſa charette. Pour lui, il réſolut de pourſuivre ſa route du côté de *Londres*.

Les deux amis ſe promenoient dans la cour, lorſqu'un homme avec une perruque blonde, un teint frais, fort gras, & de petite ſtature, y mit pied à terre. Cet homme voyant *Barnabas* qui fumoit ſa pipe aſſis ſur un banc, s'en fut droit à lui, & après l'avoir embraſſé l'emmena dans une chambre.

La nuit qui s'approchoit obligea JOSEPH à ſe retirer dans la ſienne, où ADAMS prit occaſion de lui repréſenter les miſéricordes du ſeigneur à ſon égard. Il lui dit qu'il falloit non-ſeulement en être reconnoiſſant dans l'ame, mais qu'il étoit de ſon devoir de lui en rendre graces par des actes extérieurs; deſorte qu'ils ſe mirent tous deux à genoux, & paſſerent un tems conſidérable en prieres.

A peine ſe furent-ils relevés, que *Nanon* vint annoncer à M. ADAMS, que M. *Barnabas* l'invitoit à deſcendre, ayant à lui parler d'une affaire de conſéquence. JOSEPH

le pria, s'il devoit reſter longtems, de le lui faire dire, afin qu'il pût ſe coucher; ce qu'ADAMS promit de faire, & en tout cas il lui ſouhaita le bon ſoir d'avance.

CHAPITRE IV.

Entretien entre les deux Miniſtres & un Libraire, interrompu par un malheur arrivé dans l'Hotellerie.

DES qu'ADAMS parut, *Barnabas* ſe leva, le prit par la main, & le préſenta à l'Etranger, qu'il annonça en même tems à l'autre pour un Libraire plus en état de lui acheter ſes Sermons que qui que ce fut. ADAMS à ſon tour ſalua Mr. le Libraire, & dit à *Barnabas* qu'il lui étoit très-obligé de ſon attention; il ajouta qu'il n'avoit point d'autre affaire à la grande Cité, & qu'il ſeroit charmé de s'en retourner chez lui avec un Jeune-homme de ſa connoiſſance. Alors il fit trois ou quatre tours dans la chambre, en ſecouant ſes doigts (ce qui étoit ſon tic;) puis ſe tournant du côté du Libraire, pour l'engager à lui offrir quelque ſomme honnête, ſans perdre de tems: » Votre arrivée, » Monſieur, lui dit-il, eſt fort heureuſe » pour moi, car je ſuis dans un extrême

» beſoin d'argent. Tout ce que j'avois eſt » déja dépenſé, & pour ſurcroît de mal- „ heur, j'ai ici un ami nouvellement guéri „ de pluſieurs bleſſures que des voleurs „ lui ont faites, qui eſt dans une néceſſité „ preſſante. C'eſt pourquoi rien n'eſt plus „ à ſouhaiter pour moi, que de m'accor- „ der avec vous, afin de pourvoir à mes „ beſoins & à ceux de mon ami. "

Quand ils furent aſſis, le Libraire lui dit: „ Monſieur, je ne voudrois pas refu- „ ſer de m'engager dans une affaire que mon „ ami, Mr. *Barnabas*, me recommande; „ mais réellement les Sermons ne ſont „ bons aujourd'hui que pour faire des „ cornets chez les Epiciers; nos bouti- „ ques en fourmillent, perſonne ne les „ achette, à moins qu'ils ne ſoient de „ *Whitfield*, *de Veſtley*, ou de quelqu'autre » Grand-Homme, ou tout au moins d'un „ Evêque. Cependant, Monſieur, puiſ- » que c'eſt Mr. *Barnabas* qui m'en a parlé, „ ſi vous voulez je prendrai le manuſcrit, „ je l'emporterai, & je vous manderai „ dans quelque tems d'ici ce que j'en „ penſe. "

„ S'il n'y a qu'à lire, repliqua Mr. „ ADAMS, je vous en lirai deux ou trois „ tout de ſuite. " *Barnabas* qui aimoit les Sermons comme un Ecolier aime la férule, s'y oppoſa, & dit qu'il valoit beaucoup mieux que Mr. ADAMS les mît entre les

mains du Libraire, en lui donnant ſon adreſſe, afin qu'il lui écrivit le plutôt qu'il pourroit. „ Ne craignez rien, ajouta-t-il, „ Monſieur eſt honnête homme, & n'a „ garde de vous tromper. Aſſurément, „ repartit le Libraire, ils ſeront en ſureté „ chez moi : je ne voudrois pas voler un „ manuſcrit de Sermons, pas même une „ Comédie qui auroit été repréſentée trente „ fois de ſuite. "

La derniere phraſe du Libraire ayant choqué Mr. ADAMS, il dit qu'on ne devoit point comparer un Sermon à une Piéce de Théâtre. „ Je ne les compare pas non „ plus enſemble, Monſieur, répondit le „ Libraire : mais j'ai vu donner autrefois „ cent guinées pour une piece de théâtre. „ Tantpis pour ceux qui les donnerent, „ s'écria *Barnabas*. Pourquoi donc tantpis, „ demanda le Libraire, puiſqu'on y gagne „ bien davantage ? Ne faites-vous donc „ aucune différence, reprit Mr. ADAMS, „ entre la bonne & la mauvaiſe ſemence „ que vous répandez dans le cœur du „ Genre-humain ? Un honnête homme „ aimeroit mieux perdre ſon argent par „ l'une, que d'en gagner par l'autre. Si vous „ ſavez des gens faits de la ſorte, adreſſez-„ vous à eux, répondit le Libraire. Cepen-„ dant il me ſemble que ceux qui gagnent „ leur vie en prêchant, devroient faire „ les fraix de l'impreſſion de leurs Sermons.

„ Pour moi je préfére ce qui ſe vend le „ mieux. Après tout, je ne ſuis point „ ennemi des Sermons. Car j'aimerois „ autant imprimer un Sermon de *Whitfield*, „ que les Epigrammes de *Rouſſeau* bien „ traduites. "

„ Quiconque imprime les Ecrits d'un „ Hétérodoxe, comme *Whitfield*, mérite „ la corde, dit *Barnabas*. (Puis ſe tournant „ du côté d'ADAMS) Je ne ſais Monſieur, „ continua-t-il, ſi vous avez lu les Ouvra- „ ges de ce miſérable. Il en veut aux Eccléſiaſtiques en général. Il prétend nous „ réduire à la Diſcipline de la primitive „ Egliſe, & voudroit inſinuer au peuple „ que nous ne devrions nous occuper que „ de la Priere & de la Prédication. Il pré- „ tend qu'on doit prendre par-tout l'Ecri- „ ture Sainte à la lettre. Enfin il veut per- „ ſuader le monde, que la pauvreté & la „ ſimplicité, tant recommandées par les „ Apôtres dans l'enfance de l'Egliſe, & „ qui ne ſont au fond que des choſes „ ajuſtées au tems qu'elle étoit perſécutée „ par les Puiſſances, il veut, dis-je, que „ ces choſes ſoient obligatoires à préſent „ qu'elle eſt dans toute ſa ſplendeur. Les „ principes de cet homme-là & de ſes „ ſectateurs ſont capables de faire plus de „ mal, que *Toland*, *Volſton*, & tous les „ autres, tant Athées que Déiſtes.

„ Monſieur, répondit ADAMS, ſi

„ *Whitfield* s'étoit contenté d'enſeigner les
„ dogmes dont vous venez de parler, je
„ n'aurois pas de peine à me ranger parmi
„ ſes partiſans. Je ne ſuis pas moins que
„ lui ennemi déclaré du luxe & du faſte
„ des Eccléſiaſtiques. Je n'entens pas non
„ plus que lui, l'état floriſſant de l'Egliſe, la
„ magnificence & la richeſſe de ſes Miniſtres
„ dans leurs Palais, dans leurs meubles, dans
„ leurs équipages, & dans leurs tables délica-
„ tement ſervies. Cela ne convient en
„ aucune façon aux Miniſtres de ce grand
„ Roi, qui a déclaré que ſon Royaume
„ n'étoit pas de ce Monde. Mais lorſque
„ *Whitfield* s'eſt livré à l'erreur & à l'en-
„ touſiaſme, en prêchant l'execrable doc-
„ trine de la foi ſans les bonnes œuvres,
„ j'ai ceſſé de me dire ſon ami; car cette
„ doctrine abominable eſt une invention
„ de l'Enfer, qu'on croiroit ne pouvoir
„ être débité que par le diable lui-même;
„ puiſque rien ne déroge plus à la bonté d'un
„ Dieu, que de s'imaginer qu'il diroit à
„ l'homme vertueux au jour du Jugement:
„ Malgré ta piété, ta droiture, & ta
„ charité envers ton prochain, puiſque tu
„ n'as pas eu une foi épurée pour m'aimer
„ d'un amour déſintéreſſé, je te condamne.
„ Au contraire, peut-on inſpirer rien de
„ plus nuiſible à la Société, que de vou-
„ loir perſuader que le plus infâme des ſcé-
„ lérats s'excuſeroit de tous ſes crimes, en

„ disant au Seigneur, j'ai violé tes Loix,
„ je n'ai fait cas d'aucune : cependant j'ai
„ cru, & je t'ai aimé d'un amour épuré?
„ Apparemment, Monsieur, dit le Libraire,
„ vos Sermons sont d'un autre goût. Oui,
„ Dieu merçi, repondit ADAMS. Je m'ef-
„ force d'inspirer aux Chrétiens des sen-
„ timens diamétralement opposés à ceux-
„ là. Si je m'exprimois autrement, je
„ trahirois ma conscience ; car je crois
„ qu'un *Turc*, ou un *Payen* qui suit la
„ Loi de la Nature, & qui mène une vie
„ irréprochable selon les lumieres qu'il a
„ reçues, est moins condamnable qu'un
„ *Chrétien* avec sa foi accompagnée de
„ méchanceté. Je vous souhaite beaucoup
„ de succès, ainsi qu'à votre Livre, dit
„ le Libraire ; mais je ne puis m'en char-
„ ger, parce que j'ai trop d'affaires sur les
„ bras pour le présent. Et à vous dire la
„ vérité, je crains que vous n'ayez de la
„ peine à vous en défaire, parce que
„ le Clergé se déclarera indubitablement
„ contre vous. Dieu me garde de jamais
„ mettre au jour un Livre contre lequel
„ le Clergé se déclare, reprit ADAMS.
„ Mais si par le Clergé vous entendez une
„ poignée de factieux qui s'élèvent contre
„ leurs Supérieurs, & prétendent, en fai-
„ sant bande à part, acquérir un nom, &
„ se rendre considérables aux dépens de
„ l'essence même de la Religion, ils ne

„ ſont point en pouvoir de décrier aucun „ Livre. “

Barnabas alloit répondre, quand un bruit effroyable ſe fit entendre dans la maiſon. *Houſpille*, ſa femme & *Nanon* crioient tous enſemble. Mais, la voix de la *Houſpille*, comme un fifre dans un concert, gagnoit le deſſus, & on l'entendoit articuler ce qui ſuit. « Indigne coquin que tu es, eſt-ce ainſi „ que tu me payes les ſoins que je prends „ de ta famille? Voilà donc la récompenſe „ de ma vertu? C'eſt ainſi que tu recon- „ nois mes bienfaits, moi qui t'ai donné „ du bien, & qui t'ai choiſi au préjudice „ de cent autres, qui valoient mieux que „ toi? Tu me quittes, tu me mépriſes pour „ ma ſervante! Mais je t'attraperai, & je „ lui arracherai les yeux à la vilaine qu'elle „ eſt. A-t-on jamais vu un homme comme „ toi s'amuſer à une ſervante? Si c'étoit „ une Demoiſelle, je te le pardonnerois. „ Sors de ma maiſon tout-à-l'heure, in- „ fame! „ A ce mot, elle en ajouta un autre, qui eſt de toutes les injures la plus atroce, & que les femmes *Angloiſes* regardent comme très-outrageante. Ce mot piqua *Nanon* juſqu'au vif. “Je ſuis une fille, dit- „ elle, & non pas une chienne; & ſi j'ai „ fait une faute, je ne ſuis pas la premiere. „ Faut-il pour cela m'injurier de la ſorte? „ Comment, coquine, reprit Madame *Houſ-* „ *pille*, tu oſes me répondre, quand je t'ai

„ vue de mes deux yeux! Oui, chienne, „ je t'ai vue. Je ne puis ſupporter ce nom- „ là, s'écria *Nanon*, en pleurant. Si j'ai „ péché, n'eſt-ce pas aſſez que j'en réponde „ en l'autre monde? Faut-il encore qu'une „ maîtreſſe m'appelle c... Je n'ai rien fait „ que d'humain. „ Alors la *Houſpille* ſe ſaiſit d'une broche; mais M. ADAMS prévint les ſuites funeſtes de cet emportement, en lui oppoſant un bras terrible, dont la force eut à peine cédé à celle d'*Hercule*. La *Houſpille* s'en alla, & *Nanon* courut ſe mettre ſous la protection de ſon véritable amant, le valet d'écurie, qui eût bien pu ſe fâcher autant que la maîtreſſe de l'auberge. L'interceſſion de M. ADAMS, & la retraite des criminels, appaiſerent un peu Madame *Houſpille*, & rendirent inſenſiblement le calme à ſes eſprits émus.

CHAPITRE XIV.

Evenement, cauſe de la Scène précédente.

NANON, qui étoit cauſe de tout ce bruit, avoit quelques bonnes qualités. Elle étoit généreuſe & compatiſſante; mais malheureuſement pour elle, ſon tempérament étoit compoſé de ces corpuſcules chauds, dont l'extrême régularité d'un couvent n'au-

roit pu triompher qu'avec peine. A plus forte raiſon, dans la ſituation délicate d'une ſervante d'auberge, ſe vit-elle dans une impuiſſance totale de ſe garantir de ſon penchant naturel, étant ſans ceſſe expoſée à des galans de toute condition & de toute eſpece. Car, outre les militaires qui ſont ſouvent ſédentaires dans ces maiſons, durant la paix, elle étoit toujours en butte aux deſirs, tant des voituriers que des domeſtiques du dedans & du dehors, qui la battoient en brêche avec toute l'artillerie de leurs ſoupirs, de leurs careſſes, de leurs flatteries, de leurs préſens, & avec toutes les autres armes invincibles de l'arſenal de *Cupidon*.

Nanon, alors âgée de vingt-un ans, en avoit déjà paſſé trois dans ce dangereux poſte, ſans qu'il lui fût arrivé aucun accident fâcheux. Un enſeigne fut ſon premier vainqueur: il alluma une flamme ſi durable dans les veines de cette fille, que l'art d'un habile chirurgien eut aſſez de peine à l'éteindre. Pendant qu'elle brûla pour lui, bien d'autres brûlerent pour elle: officiers, ſergens, voyageurs, voiſins, campagnards, & quelques autres d'un caractere plus grâve, s'enflammerent auprès d'elle.

Lorſqu'elle eut été quitte des effets de ſa premiere & malheureuſe paſſion, elle ſembla s'être vouée à la chaſteté, tant elle ſe montra indifférente & ſourde aux vœux de ſes amans. Une foire dans le voiſinage four-

nit à la fin une occaſion à *Jean* le palfrenier d'employer toute ſon éloquence, qui devint ſi perſuaſive, qu'il ne lui coûta qu'un chapeau de paille & une pinte de vin pour s'aſſurer ſa conquête. Avec ce nouvel amant, elle n'eut aucun accident comme avec le premier, pas même celui que toutes les jeunes filles prudentes craignent le plus, en ſe livrant ſans réſerve aux empreſſemens d'un amant tendre & paſſionné. Peut-être qu'elle devoit ce bonheur au partage qu'elle faiſoit de ſes faveurs entre le cocher *Haut-le-pied*, *Jean* le palfrenier, & quelques voyageurs, qu'elle trouvoit de tems en tems de ſon goût.

Il y avoit du tems que M. *Houſpille* languiſſoit ſecrettement pour ſes appas, ce qu'il tâchoit ſouvent de lui faire entendre, en lui ſerrant la main, lui diſant des douceurs, & lui volant de tems en tems un baiſer. Car ſa paſſion pour ſa femme étant conſidérablement diminuée, il reſſembloit à un fleuve enflé, qui, hors de ſon lit, ſe jette avec impétuoſité dans le premier endroit voiſin qui peut recevoir ſes flots. Madame *Houſpille*, dit-on, ne s'apperçut que trop de ce changement, ce qui ne contribuoit pas médiocrement à augmenter l'âcreté de ſes humeurs. Auſſi fidele à ſon mari que l'aiguille à l'aimant, elle exigeoit le réciproque avec une rigoureuſe exactitude.

Cependant, *Nanon* avoit pris goût pour

JOSEPH, dès ſon arrivée, & ce penchant s'augmentoit à meſure que ſes forces & ſa ſanté renaiſſoient, juſqu'à ce qu'un ſoir qu'elle baſſinoit ſon lit, ſa paſſion s'accrut ſi fort tout-à-coup, que ſa raiſon & ſa modeſtie céderent le champ de bataille, ſi bien qu'après un nombre infini d'inſinuations, elle jetta la baſſinoire, & lui ſautant au cou, elle le baiſa avec toutes les marques de la plus violente paſſion, en l'aſſurant qu'il étoit le plus charmant de tous les hommes qu'elle eût jamais vus.

JOSEPH, tout confus, ſe dégagea de ſes bras, & lui dit qu'il étoit au déſeſpoir de voir une jeune & jolie fille ſe dépouiller de toute retenue, comme elle venoit de faire. Mais elle étoit allée trop loin pour reculer. Elle pourſuivit ſon deſſein avec tant d'ardeur & tant d'indécence, que JOSEPH ſe vit forcé, malgré lui, de la prendre aſſez rudement par le bras, & de la mettre hors de ſa chambre; enſuite il ferma la porte au verrouil, & ſe coucha.

Que les hommes, qu'on accuſe de ne jamais dompter la paſſion brutale, & de ſe glorifier de leur honte, profitent d'un ſi rare exemple de chaſteté. Ils ont ici devant les yeux le ſage JOSEPH ANDREWS, qui, maître de ſes paſſions, poſſede non-ſeulement la force de l'eſprit, mais encore celle du corps, pour ſe défendre, & triompher de la double foibleſſe d'une femme.

Nanon ſortit, tranſportée de colere contre l'indifférent JOSEPH, l'ame partagée entre le deſir & la rage. Elle méditoit, tantôt de le poignarder, & tantôt de l'étouffer dans ſes embraſſemens. L'amour vainqueur lui conſeilla de venger ſon affront. Mais, tandis qu'elle rouloit dans ſon eſprit cet affreux deſſein, la mort qu'elle étoit réſolue de ſe donner, ſe préſenta à ſon imagination ſous tant de formes, qu'elle ne put ſe déterminer ſur le choix qu'elle devoit faire, ſoit du puits, ſoit d'une ficelle, ſoit d'une doſe de mort aux rats.

Dans cette perplexité d'eſprit, la fortune voulut qu'elle ſe ſouvînt que le lit de ſon maître reſtoit encore à faire. Elle entra donc dans la chambre, où elle trouva M. *Houſpille* occupé à écrire. Dès qu'elle le vit, elle voulut ſe retirer; mais il la rappela, la prit par la main, & lui dit tant de choſes tendres & obligeantes, en l'embraſſant, que la belle, dont les eſprits amoureux venoient de ſe mettre en mouvement, & qui n'étoit pas aſſez capricieuſe pour bouder contre ſon inclination par entêtement pour un ſeul homme, quoiqu'elle l'eût volontiers préféré à tout autre, ne voulut pas ſe manquer totalement à elle-même. Elle ſubſtitua donc ſon maître à la place de JOSEPH, & ſe livra à lui ſans réſerve. Mais, dans le même moment, Madame *Houſpille* entra bruſquement dans la chambre, & voilà l'origine

gine de tout le vacarme dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Nous n'avons que faire de pourſuivre plus loin ce récit, puiſque le lecteur le moins intelligent dévinera aſſûrément que le dénouement ne fut autre que le congé de *Nanon*, & la ſoumiſſion de *Houſpille* à une pénitence ſecrette qu'on lui impoſa, tant pour la ſatiſfaction, que pour témoigner ſa reconnoiſſance envers ſa femme, de la bonté qu'elle avoit pour lui; avec un vœu ſolemnel de ne plus pécher dans ce genre; & avec promeſſe tacite de ſupporter patiemment les reproches qu'elle jugeroit à propos de lui faire, autant de fois qu'il lui en prendroit envie.

AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS,

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De la diviſion des parties d'un Livre.

CHAQUE métier a ſes myſteres, depuis celui d'amiral juſqu'à celui de matelot, depuis celui de premier-miniſtre juſqu'à celui d'auteur; & ces myſteres ne ſont dévoilés qu'aux yeux de ceux qui ont embraſſé la profeſſion. Parmi nous, l'art de diviſer un ouvrage, n'eſt pas, ſelon moi, un des ſecrets les moins importans. Faute d'être inſtruit, le vulgaire aveugle s'imagine que nous nous ſervons de ces diviſions, ſeulement pour employer du papier, & groſſir nos livres par une commode fréquence d'eſpaces blancs. Mais il ſe trompe. En premier

paſſer dans la foule ſans être lus, & ſans pourtant nuire en aucune façon à la connexion du tout. Pour moi, dans les inſcriptions des chapitres de mon Livre, loin d'imiter *Michel de Montagne*, qui vous promet une choſe dans le titre, & vous en donne une autre dans le texte, j'obſerve une exactitude ſcrupuleuſe, & je me garde bien de tomber dans le cas de quelques-uns de mes confreres, qui épuiſent ſi fort leur ſcience pour la conſtruction des titres, qu'il ne leur reſte rien pour le corps de l'ouvrage.

Il y a encore bien d'autres avantages pour le lecteur, dans cette façon de diviſer les livres. Mais, quoiqu'ils ſoient très-ſenſibles, ils ne laiſſent pas d'être voilés: ce ſont des ſecrets preſqu'impénétrables à ceux qui n'ont jamais approfondi l'art merveilleux de compoſer des ouvrages pour le public. Au reſte, ces diviſions ſont conſacrées par l'antiquité. *Homere* a diviſé ſon grand ouvrage en vingt-quatre Livres, peut-être en reconnoiſſance des obligations qu'il avoit aux vingt-quatre lettres de l'alphabet. Il y a des critiques qui nous aſſurent qu'il les publia ſéparément [par ſouſcription ſans doute] les faiſant vendre par les rues en chants ſéparés. C'eſt donc à lui qu'on doit l'invention de publier des Livres par feuilles, ſoit tous les jours, ſoit toutes les ſemaines. Pour *Virgile*, il nous a donné l'*Enéide* diviſée en douze Livres par modeſtie, afin de faire

voir qu'il ne prétendoit qu'à la moitié du mérite & de la gloire du Poëte *Grec*. Par la même raiſon, notre *Milton*, dans le commencement, n'alla que juſqu'à dix chants ; mais, enflé d'orgueil par les louanges que ſes amis lui prodiguerent, il s'égala dans la ſuite au Poëte *Romain*. Ce n'eſt, ſans doute, que pour ſe conformer à l'uſage établi, que *Voltaire*, pour marcher ſur les pas des vrais Poëtes Epiques, a partagé en dix beaux chants ſon hiſtorique *Henriade*.

CHAPITRE II.

Etranges & fâcheuſes diſtractions de Mr. ADAMS.

MONSIEUR ADAMS & JOSEPH étoient prêts à partir pour aller chacun de leur côté, quand un accident fit plus que *Houſpille*, *Barnabas* & le libraire n'avoient pu faire, pour le déterminer à s'en retourner dans ſa paroiſſe. Cet accident fut que les ſermons que le miniſtre avoit formé le deſſein de faire imprimer à *Londres* ; ces ſermons, ſon précieux tréſor & le doux objet de ſes penſées & de ſon eſtime, étoient reſtés chez lui, & repoſoient dans ſon cabinet. Ce qu'il avoit pris pour ſes manuſcrits, n'étoit autre choſe que trois chemiſes & une paire

de ſouliers, avec quelques autres choſes, que Madame ADAMS ſon épouſe avoit miſes dans ſa valiſe; croyant que ſon mari auroit dans ſon voyage plus beſoin de linge & de hardes, que de ſermons.

Cette triſte découverte fut faite par JOSEPH, qui, entendant dire à M. ADAMS qu'il avoit neuf volumes de ſes ſermons dans ſa valiſe, & jugeant qu'elle n'étoit pas aſſez grande pour les contenir, lui demanda où ils étoient. « Ils ſont-là, mon enfant, lui dit » ADAMS, là, ſous mon linge. M. ADAMS » venoit de tirer ſa derniere chemiſe, & il » étoit aiſé de voir le fond. Aſſurément, » Monſieur, dit JOSEPH, ils ne ſont point » dans votre valiſe. Alors ADAMS s'écria: » Ah mon Dieu! je les ai oubliés; ils faut » qu'ils ſoient reſtés chez moi ».

JOSEPH le voyant fort affligé de cet oubli, lui conſeilla de pourſuivre ſa route, & lui offrit d'aller lui-même chercher les ſermons, & de les lui apporter à *Londres* dans peu de jours. " Je vous ſuis bien obligé, „ mon cher enfant, lui dit ADAMS. A quoi „ me ſerviroit d'aller ſéjourner dans la „ grande Cité, puiſque je n'ai pas mes „ diſcours, c'eſt l'objet unique de mon „ voyage. Non, mon fils, puiſque la choſe „ eſt arrivée ainſi, je veux m'en retour- „ ner avec vous dans ma paroiſſe, où je „ ſuis entraîné d'ailleurs par mon inclina- „ tion. Ce mauvais ſuccès m'arrive peut-

„ être pour mon bien „. Il finit ſon diſcours par un beau vers de *Théocrite*, qui exprime cette ſentence admirable,

Après la pluie le beau tems.

JOSEPH s'inclina très-profondément en ſigne d'obéiſſance, & en même tems pour lui rendre graces de ce qu'il témoignoit tant de bonté, en voulant bien le ſouffrir pour compagnon de ſon voyage. Ils demanderent alors leur compte, qui ſe trouva monter à tout ce qu'il pouvoit y avoir dans la bourſe de M. ADAMS, à un ſchelling près. On ſera peut-être ſurpris de ce qu'il avoit de quoi payer, non-ſeulement ſon écot, mais encore toute la dépenſe de JOSEPH M. ADAMS avoit emprunté une guinée d'un des domeſtiques du Mylord qui s'étoit arrêté-là. Ce domeſtique avoit été autrefois ſon paroiſſien, & de plus Mylord, ne demeuroit qu'à trois milles de chez lui. D'ailleurs il avoit du crédit : il étoit ſi connu & ſi eſtimé, que M. *Pierre Ponce*, ce galant homme dont nous avons parlé ci-deſſus, lui auroit volontiers prêté de l'argent à un intérêt raiſonnable, moyennant un honnête nantiſſement.

M. ADAMS ayant donc payé pour lui & pour JOSEPH, ils partirent l'un & l'autre dans la réſolution de faire le voyage d'une façon très-uſitée dans les provinces, quand il ne ſe trouve qu'un cheval entre deux amis.

La méthode eſt, en cas que les deux voyageurs partent enſemble, que le cavalier devance le piéton, & marche juſqu'au terme convenu, où il attend ſon compagnon. Celui-ci arrive, prend le cheval, & pourſuit juſqu'à l'endroit où l'autre doit à ſon arrivée le monter pareillement. Nous tenons cette ſage méthode de nos ayeux, prudens économes, qui ſavoient que les chevaux ont des dents auſſi-bien que des jambes, & qu'on ne peut ſe ſervir des unes ſans employer les autres. Telle étoit la mode dans cet heureux tems, que l'épouſe d'un membre du parlement, au lieu d'un caroſſe à ſix chevaux, alloit faire des viſites en croupe derriere ſon mari, & que les appuis des loix, les oracles de la juriſprudence, ne dédaignoient pas d'aller au palais de *Weſtmunſter*, montés ſur une mule & ſuivis d'un écuyer à pié portant les armes de ſon maître, je veux dire, d'un clerc chargé des ſacs contenant les procédures & tous les inſtrumens de la chicane.

ADAMS, qui voulut abſolument que JOSEPH commençât le voyage à cheval, étoit déjà parti : il étoit même déjà loin, & JOSEPH commençoit à avoir le pié dans l'étrier, quand le valet d'écurie lui préſenta un mémoire pour la nourriture du cheval. JOSEPH dit que M. ADAMS avoit tout payé. Le valet s'en rapporta à ſon maître, qui décida en ſa faveur ; & à vrai dire, il décida

avec juſtice ; car c'étoit une nouvelle preuve des diſtractions de M. ADAMS. Ce défaut ne lui venoit d'aucune foibleſſe d'eſprit, mais de la prodigieuſe multiplicité d'idées dont le ſien étoit ſans ceſſe rempli.

JOSEPH ſe trouva dans un extrême embarras ; la ſomme qu'on exigeoit étoit de douze ſchellings ; car M. ADAMS qui avoit emprunté ce mauvais cheval de ſon clerc, avoit donné ordre en arrivant dans l'auberge d'en avoir grand ſoin, & de le traiter comme le plus beau cheval d'*Angleterre*. Des douze ſchellings qu'il falloit payer, JOSEPH n'en poſſédoit que la vingt-quatrieme partie, M. ADAMS ayant partagé ce qui lui reſtoit avec ſon pupille, après avoir payé l'hôte. Le bon-homme *Houſpille* lui auroit fait crédit aſſez volontiers, & ſa femme y auroit conſenti [car la beauté de JOSEPH étoit ſi raviſſante, que le cœur même de cette *Alecto* en avoit reſſenti les effets.] Mais JOSEPH, par malheur, en montrant le fond de ſes poches, fit voir en même tems la petite médaille d'or dont nous avons parlé. Cette vue changea tout-à-coup les diſpoſitions de Madame *Houſpille*, qui dit qu'elle ne concevoit pas qu'un homme pût dire qu'il manquoit d'argent, tandis qu'il avoit de l'or. JOSEPH répondit qu'il étoit trop attaché à cette piece pour s'en défaire, quand même on lui offriroit en échange les plus grandes richeſſes. " Si je mourois de

„ faim, dit-il, ou s'il falloit me racheter „ des mains des *Corſaires*, je ne voudrois „ pas me deſſaiſir de cette piece précieuſe. „ Oh, repartit Madame *Houſpille*, vous „ l'avez eue ſans doute de quelque coquine, „ de quelque malheureuſe; car ſi elle ve- „ noit d'une honnête femme, vous n'en „ ſeriez pas ſi amoureux. Mon mari eſt un „ ſot, ajouta-t-elle, s'il vous laiſſe emme- „ ner votre cheval ſans payer. Non, non, „ s'écria *Houſpille*, je ne ſaurois laiſſer aller „ la bête, qu'on ne me paie ce qu'elle a „ mangé „. Cette réſolution fut fort applaudie par un Robin qui ſe trouvoit dans la cour, & qui dit à M. *Houſpille* qu'il pouvoit la retenir crainte des ſuites.

Puiſque nous ne pouvons tirer JOSEPH de l'hôtellerie, allons ſur les pas d'ADAMS, & voyons le marcher légerement avec une étonnante ſérénité d'ame, s'occupant à faire un docte commentaire ſur un paſſage d'*Eſchyle*, qui ne lui permit pas de penſer une ſeule fois à ſon compagnon, dans l'eſpace de trois milles de chemin. A la fin cependant il ſe réveilla ſur le haut d'une colline, & regardant derriere lui; il fut un peu ſurpris de ne point voir JOSEPH. Il ne pouvoit ſe figurer qu'aucun accident lui fût arrivé; l'ayant laiſſé en bonne ſanté, prêt à monter à cheval. Le chemin étoit trop droit pour qu'il lui eût été poſſible de s'égarer; ainſi le ſeul empêchement qui ſe

préſenta à ſon eſprit, fut qu'ayant rencontré quelqu'un de ſes amis, il s'étoit amuſé avec lui.

Dans cette penſée, il continua de marcher, mais plus lentement, ne doutant point que JOSEPH ne le rejoignît en peu de tems. Autre diſtraction du bon miniſtre. Etant arrivé à un bourbier profond qui traverſoit tout le chemin, il ne vit d'autre moyen de le paſſer qu'à gué. Il s'y réſolut, & l'eau lui alla juſqu'à la ceinture. Mais lorſqu'il l'eut franchi de cette maniere, il apperçut un petit ſentier à côté du chemin, qui lui eût fait éviter aiſément le bourbier, s'il eût pris la peine de regarder à travers les buiſſons.

Cependant il commençoit à s'inquiéter du retardement de JOSEPH; & à avoir peur de quelque accident réel. Mais comme il étoit réſolu, après avoir attendu encore un peu, d'aller le chercher, il ſouhaitoit trouver un cabaret ſur le chemin, pour s'y refraîchir & y ſécher ſes habits. N'en voyant point, faute de porter la vue à quarante pas, il s'aſſit ſur une motte de terre, & tira ſon *Eſchyle* de ſa poche.

Sur ces entrefaites, un payſan venant à paſſer, notre miniſtre lui demanda où il y avoit un cabaret. Le ruſtre qui en ſortoit, & qui voyoit encore l'enſeigne, étant d'un caractere brutal, & s'imaginant peut-être qu'on vouloit le railler, lui répondit groſ-

ſlerement de ſuivre ſon nez, ou d'aller au diable. ADAMS ſe trouvant choqué de la réponſe, lui dit qu'il étoit un inſolent; ſur quoi le payſan ſe tourna vers lui d'un air menaçant. Mais voyant ADAMS la main levée & le poing fermé, il jugea à propos de continuer ſon chemin.

Un cavalier qui paſſa un moment après, & à qui il fit la même queſtion, lui répondit: » Il y en a un, mon ami, à une portée » de fuſil de ce côté-là, en le lui montrant » du doigt, vous pouvez le voir d'ici. Oui » en vérité, s'écria ADAMS: Ah! Mon» ſieur, que je vous ſuis obligé! " En achevant ces mots il ſe hâta d'y arriver.

CHAPITRE III.

Critique & Eloge de la même perſonne. Queſtions que M. ADAMS *fait au cabaretier.*

IL avoit eu à peine le tems de s'aſſeoir, lorſque deux hommes arriverent, attacherent leurs chevaux, & entrerent, en diſant qu'on étoit menacé d'un orage, & qu'ils venoient pour ſe mettre à l'abri. Enſuite ils paſſerent dans une chambre à côté de la cuiſine, ſans prendre garde à M. ADAMS. Un de ces nouveaux venus demanda à l'autre, s'il avoit jamais vu une avanture auſſi

riſible. L'autre lui répondit, qu'il ne croyoit pas que l'hôte fût en droit de retenir le cheval pour la dépenſe. Je puis vous aſſurer qu'il a ce droit, répliqua le premier; c'eſt une cauſe que j'ai vu juger moi-même.

Tout diſtrait qu'étoit M. ADAMS, il avoit trop d'eſprit pour ne pas comprendre les choſes dont on parloit. Il ſoupçonna avec raiſon que c'étoit de ſon cheval qu'il s'agiſſoit, parce qu'il ſe ſouvint dans le moment qu'il n'avoit point payé *Houſpille* pour la dépenſe de l'écurie. Ces ſoupçons furent confirmés par les nouveaux venus. Le pauvre vicaire prit donc la réſolution de s'en retourner à l'hôtellerie d'où il étoit parti, quoiqu'il ne fût pas, non plus que JOSEPH, en état de lever la difficulté. Cependant il falloit attendre que l'orage fût paſſé.

Les trois voyageurs ſe mirent à raiſonner enſemble, & ADAMS qui avoit remarqué un château en chemin, demanda à qui il étoit. L'un des cavaliers n'eut pas plutôt prononcé le nom du Seigneur, que ſon compagnon ſe mit à déclamer contre lui dans les termes les plus injurieux. A ces invectives il joignit le récit de pluſieurs faits particuliers. » Il n'a d'égard pour perſonne, » dit-il. Si ſa chaſſe le conduit au travers » d'un champ de froment, le payſan à qui » il appartient a beau le ſupplier d'avoir » pitié de lui, il ne répond à ce miſérable,

» que par quelques coups de fouet, & » pourſuit ſon chemin en foulant l'eſpé- » rance du pauvre laboureur aux piés de » ſes chevaux. Il eſt tyran en tout. Si quel- „ que payſan a un fuſil chez lui, il ne „ manque jamais de lui ſuſciter quelque „ chicane pour le lui ôter; & de plus, „ ajouta-t-il, cet homme eſt ſi dur à ſes „ domeſtiques, que jamais aucun n'a pu „ achever l'année chez lui. Dans ſa charge „ de juge de paix il eſt injuſte & partial, „ au point de condamner ou d'abſoudre ſelon „ ſon caprice, ſans égard à la vérité ni à „ la juſtice. Pour moi, j'aimerois mieux „ paroître en accuſé devant tout autre, „ que de venir complaignant devant lui. „ Si j'avois du bien dans ſon voiſinage, je „ le vendrois à tout prix plutôt que d'avoir „ un tel voiſin. " ADAMS répondit, en branlant la tête, qu'il étoit horrible qu'on permît à des gens d'un pareil caractere de ſe moquer des loix, à la faveur de leur richeſſe.

Celui qui venoit de lancer tant d'invectives contre ce gentilhomme étant ſorti, l'autre qui l'avoit nommé au commencement de la converſation, pour ſatisfaire la curioſité de M. ADAMS, lui dit que la perſonne qui venoit de parler, étoit prévenue contre le gentilhomme. „ Il eſt vrai, lui „ dit-il, qu'il peut avoir quelquefois pour- „ ſuivi ſon gibier au travers de quelque

„ champ de blé; mais quand cela arrive ;
„ il le paie bien à celui qui ſe trouve lèzé.
„ Bien loin d'ôter mal-à-propos le fuſil à
„ ſon voiſin, il en ſouffre chez bien des
„ gens, qui ne ſont nullement qualifiés
„ pour en avoir, & qui, non contens de les
„ garder ſimplement, s'en ſervent pour
„ tuer le gibier ſur ſes terres. Il eſt ſi bon
„ maître que pluſieurs de ſes domeſtiques
„ ont blanchi à ſon ſervice. C'eſt le juge
„ de paix le plus juſte & le plus integre qu'il
„ y ait dans tout le royaume. On vient
„ même à lui de bien loin, pour lui faire
„ décider des cas difficiles, qu'il réſout avec
„ une équité & une droiture qui le font
„ révérer de tout le monde. ". Il ajouta qu'il étoit perſuadé que bien des perſonnes achetoient volontiers du bien proche de ſa terre, plus cher que dans le voiſinage de bien des ſeigneurs du pays. Il venoit d'achever ſon panégyrique, quand ſon compagnon rentra, pour lui dire que l'orage étoit paſſé. Auſſitôt ils remonterent à cheval, & partirent.

ADAMS, inquiet ſur la différence des deux portraits qu'on venoit de lui faire de la même perſonne, demanda à l'hôte s'il connoiſſoit ce gentilhomme, s'imaginant qu'il avoit mal entendu, & que c'étoient peut-être deux hommes différens, dont on venoit de parler : „ Non, non, lui dit le cabaretier, qui ne manquoit pas de bon

ſens ; je le connois très-bien, & ceux auſſi qui viennent de vous entretenir de lui. Pour ce qui eſt de fouler les grains aux piés de ſes chevaux, cela ne ſe peut, car il ne monte jamais à cheval. D'ailleurs je n'ai jamais entendu dire qu'il l'eût fait ; & à l'égard du dédommagement, il n'eſt pas aſſez libéral pour cela. De dire qu'il ôte le fuſil à ſes voiſins, s'il l'a fait, cela n'eſt jamais venu à ma connoiſſance ; mais de ſouffrir qu'on tue ſon gibier, il n'a garde ; & je ne doute point qu'il n'en coutât cher à celui qui ſeroit aſſez hardi pour l'offenſer par un endroit ſi délicat. Un de ces meſſieurs vous a dit qu'il eſt le plus mauvais maître du monde, l'autre qu'il eſt le meilleur : je connois tous ſes domeſtiques, je n'en ai jamais entendu aucun ni s'en plaindre ni s'en louer. Fort bien, fort bien, dit ADAMS ; mais dites-moi un peu comment ſe comporte-t-il en qualité de juge de paix ? Par ma foi, repliqua le cabaretier, j'aurois de la peine à vous le dire, je ne ſais même s'il l'eſt. Il a autrefois décidé un cas entre ces deux meſſieurs qui viennent de partir, & il le décida ſelon le bon droit, à ce que tout le monde dit alors. En faveur duquel des deux le décida-t-il, demanda ADAMS ? La belle queſtion, s'écria l'hôte, après ce que vous venez de leur entendre dire de ſon caractere ! Je les écoutois, & je ſavois bien qu'ils mentoient tous deux ; mais ce n'eſt pas à moi à

contredire ceux qui boivent chez moi.

Dieu nous préſerve, dit ADAMS, de voir le monde arriver à ce point de méchanceté, que de déchirer la réputation d'autrui par rapport à un vil intérêt, ou, qui pis eſt, par quelque reſſentiment ſouvent mal fondé. Je crois plutôt que nous nous ſommes trompés, & que c'eſt de deux hommes différens qu'ils ont parlé; car il y a bien des châteaux ſur le chemin. Quoi donc, mon ami, interrompit le cabaretier, eſt-ce que vous voulez me faire croire que vous ne mentez jamais? Non pas par malice au moins, répondit ADAMS, ni pour nuire à la réputation de qui que ce ſoit. C'eſt-à-dire, que vous ne mentez pas, repartit l'autre, à deſſein de faire pendre un homme ou de le ruiner; mais il eſt permis pour l'amour de nous-mêmes de parler mieux de nos amis, que de ceux que nous n'aimons point. Pour l'amour de vous-même, dit ADAMS, vous devez toujours dire l'exacte vérité; parce qu'en faiſant le contraire, vous nuiſez à la partie la plus noble de vous-même, je veux dire à votre ame, qui eſt immortelle. L'homme doit-il être aſſez inſenſé pour la riſquer en vue d'un vil intérêt mondain, qui n'eſt que de la boue? Car qu'eſt-ce que les biens de ce monde, en comparaiſon des biens infinis qui nous ſont réſervés dans l'éternité?"

L'hôte le regarda en ſouriant, prit un verre de biere, & but à la ſanté de l'éter-

nité, ajoutant que quant à lui il tenoit pour le tems. „ Comment, reprit ADAMS, ne croyez-vous pas qu'il y a un autre monde ? Je le crois, répondit l'hôte, je ne ſuis point athée. Et vous croyez de plus que votre ame eſt immortelle, dit ADAMS ? Dieu me garde d'en douter, répliqua l'autre. Et le Paradis, & l'Enfer, dit le Miniſtre ? Oh, repartit le Cabaretier, ces choſes ne doivent point être nommées hors de l'égliſe, c'eſt-là ſeulement qu'on y doit penſer. Mais à quoi bon aller à l'égliſe, dit le vicaire, ſi tout ce que vous y apprenez n'a aucune influence ſur votre conduite ? Je vais à l'égliſe, répondit l'hôte, pour dire mes prieres, & me comporter pieuſement. Et ne crois-tu rien de ce qu'on y dit ? J'en crois la plupart des choſes, monſieur, répondit le cabaretier. Et ne trembles-tu point, repartit le miniſtre zélé, quand tu penſes à une punition éternelle ? Pour ce qui eſt de cela, répliqua l'hôte, je n'y ai jamais penſé un moment de ma vie. A quoi bon nous embarraſſer des choſes qui ſont ſi loin de nous ? Notre cruche eſt vuide, je vais la remplir. "

Pendant qu'il deſcendoit à la cave, un caroſſe public s'arrêta à la porte. Le cocher étant entré dans la maiſon, la Maîtreſſe lui demanda quel monde il avoit dans ſa voiture. Un tas de bégueules, répondit-il, » que j'ai envie de renverſer dans le pre- » mier bourbier que je trouverai. Vous

» ne les engagerez pas à boire un coup, » je vous en donne ma parole. ADAMS » lui demanda, s'il n'avoit pas vu un jeu- » ne-homme à cheval. Oui, dit le cocher : » une Demoiſelle, qui eſt dans mon caroſſe, » l'a dégagé lui & ſon cheval : ſans l'orage » il ſeroit déja ici. Que le Seigneur le lui » rende au centuple, « repartit ADAMS. Il s'avança en même tems vers le caroſſe, pour voir cette charitable perſonne. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand il reconnut Mademoiſelle *Slipſlop*. Celle de la Demoiſelle fut bien moindre, parce que JOSEPH lui avoit dit que Mr. ADAMS étoit en chemin & avoit pris les devans. Les politeſſes de part & d'autre étant finies, Mademoiſelle *Slipſlop* gronda l'hôteſſe, pour ne lui avoir pas avoué d'abord que Mr. ADAMS étoit chez elle ; mais elle avoit demandé un Eccléſiaſtique, & la bonne femme avoit pris le Vicaire pour quelque Marchand Forain ; d'autant plus qu'il y avoit une foire près de là, & qu'il étoit vêtu d'un ſur-tout très large, de couleur griſe, garni de boutons noirs, avec une courte perruque jadis brune, & que ſon chapeau n'avoit que la moitié des bords, le reſte étant rongé par le tems : *Tempus edax rerum*.

JOSEPH vint le joindre à la fin, & Mademoiſelle *Slipſlop* voulut abſolument qu'il cédât le cheval au Vicaire, pour monter

dans la voiture : mais il répondit qu'il étoit fort en état d'aller à cheval, & que d'ailleurs il ſavoit trop ſon devoir pour aller en caroſſe, pendant qu'une chétive monture porteroit ſa révérence. Mademoiſelle *Slipslop* l'auroit emporté à la fin, ſi une dame du caroſſe n'avoit terminé la diſpute, en déclarant hautement qu'elle ne ſouffriroit pas un garçon de livrée dans la même voiture avec elle. Ainſi M. ADAMS fut obligé d'y prendre place, & JOSEPH continua ſa route comme il l'avoit commencée.

Le caroſſe étoit à peine en mouvement, que mademoiſelle *Slipslop* dit, en s'adreſſant au miniſtre : „ Ah ! M. ADAMS, que de changement chez nous depuis la mort du Chevalier ! " Ouï, répondit ADAMS ; je m'en ſuis bien douté, par quelques mots que JOSEPH a laiſſé échapper dans les entretiens que j'ai eus avec lui. Ah ! dit-elle, qui l'auroit cru ? Mais plus on eſt dans le monde, & plus on voit arriver de choſes. Que dans un petit nombre de luſtres que j'ai parcourus, mes yeux ont vu de poſitions diverſes dans la vie humaine, & de *réviviſcitudes* ! Je ſuis faite aux *mutabilités* de la fortune. Enfin, JOSEPH donc vous a donné à entendre..... Pour ce qu'il m'a dit, répondit le miniſtre, c'eſt autant d'enſeveli ; car avant que de me dire le moindre mot ſur ces choſes, il m'a fait promettre le ſecret. Je ſuis très-mortifié d'entendre que

madame ſe conduiſe ſi mal, je l'avois toujours crue bonne chrétienne, & je ne l'aurois jamais ſoupçonnée d'avoir de mauvais deſſeins, ſurtout à l'égard d'un garçon ſon propre domeſtique. Ces choſes-là ne ſont pas des ſecrets pour moi, dit *Slipslop*, & ne le ſeront même pour perſonne dans quelque tems d'ici; car depuis que ce garçon eſt parti, elle eſt comme une extravagante. Je la plains de tout mon cœur, répondit ADAMS. Dans le fond c'eſt une bonne dame. Il eſt vrai que je l'ai ſouhaitée plus aſſidue à l'office, cependant elle a fait beaucoup de bien dans la paroiſſe. Ah! M. ADAMS, M. ADAMS, s'écria *Slipslop*, on ne voit pas tout. Bien des choſes ont été données ſans ſes ordres; je vous ai entendu dire en chaire, qu'il ne faut jamais ſe vanter; cependant je ne puis m'empêcher de dire, que ſi elle avoit tenu ſes clefs, les pauvres ſe ſeroient paſſés de bien des cordiaux que je leur ai donnés. Pour mon défunt maître, c'étoit un très-honnête homme, un ſeigneur tout rempli de *bienfaiſance*, & dont le cœur étoit des plus *magnifiques*, & des plus ſenſibles aux *indigences* de ſon prochain. Il auroit fait un bien infini, ſi on lui avoit laiſſé la liberté de ſuivre ſon inclination; mais il aimoit la tranquilité *apathique*. Que Dieu veuille avoir ſon ame, je ſuis ſûre qu'il eſt au ciel, où il jouït d'un repos que certaines gens

l'empêchoient de goûter ici-bas. " M. ADAMS lui répondit, qu'à moins que ſa mémoire ne le trahit, elle avoit autrefois été d'un autre ſentiment, puiſqu'il croyoit l'avoir ſouvent entendue louer ſa maîtreſſe & blâmer ſon maître. Je ne ſais pas, répliqua-t-elle, ce que j'ai pu penſer autrefois; mais à préſent je ſais bien que les choſes ſont telles que je viens de vous dire. Le monde verra bientôt qui s'eſt trompé. Pour moi, je dis que rien n'eſt plus étonnant, que de voir certaines perſonnes aſſez hardies pour regarder le monde en face.

Elle & M. ADAMS continuerent à s'entretenir de la ſorte, juſqu'à ce que le caroſſe fût arrivé vis-à-vis un château ſitué à côté du grand chemin, Une des dames l'ayant remarqué, s'écria: » Voilà la demeure de » l'infortunée *Léonore*, ſi l'on peut avec » juſtice appeler infortunée une fille réelle- » ment coupable, & qui s'eſt attiré ſon » malheur par ſa faute. " Ces mots furent plus que ſuffiſans pour exciter la curioſité de M. ADAMS & de tous les autres, qui ſe joignirent à lui pour prier la dame de leur conter l'hiſtoire de cette *Léonore*. La dame, qui étoit très-polie, ne ſe fit point prier; mais leur ayant dit qu'elle ſouhaitoit que le plaiſir de la narration ſe trouvât aſſez grand pour les récompenſer de leur attention, elle commença ainſi ſon récit.

CHAPITRE IV.

Hiſtoire de LÉONORE, *ou la Coquette malheureuſe.*

LÉONORE eſt demoiſelle. Son pere a du bien. Elle eſt grande & bien faite ; & ſon air vif & ſpirituel répand un agrément ſur toute ſa perſonne. Cet air plaît davantage, comme vous ſavez, qu'une parfaite beauté peu animée ; & ces perſonnes allument plus ſouvent des paſſions dangereuſes, que celles qui ſont réguliérement belles. Elle demeuroit avec une tante, dans une petite ville du nord d'*Angleterre*. Comme elle aimoit les plaiſirs à l'excès, il ne ſe donnoit jamais de bal qu'elle ne s'y trouvât, & il n'y avoit point d'aſſemblée où elle ne parût : ce qui lui donnoit ſouvent occaſion ſatisfaire ſa vanité, en jouïſſant des préférences que les hommes lui prodiguoient, au préjudice de toutes les autres femmes.

Parmi ceux qui lui adreſſerent ſérieuſement leurs vœux, le jeune *Horace* ſe diſtingua ſi avantageuſement de tous ſes rivaux, qu'il eut lieu de ſe flatter de ſon approbation. Si elle danſoit avec lui, on voyoit la joie briller dans ſes yeux. A la promenade, ſi *Horace* étoit à ſes côtés, elle ne ſe laſſoit point de marcher. Enfin elle fit ſemblant d'ignorer

d'ignorer à quoi les démarches des autres tendoient, tandis qu'elle écoutoit *Horace* avec tant d'attention, que quelquefois elle fourioit à des propos où elle n'auroit dû rien comprendre.

Ici M. ADAMS interrompit la dame, en lui disant: » Je vous prie, madame, dites-» nous qui étoit cet *Horace.*" C'étoit un gentilhomme, répondit-elle, que ses parens avoient destiné à la robe, & il y avoit déjà quelques années qu'il faisoit profession de la jurisprudence, en qualité d'avocat. Sa figure étoit des plus gracieuses, & son air noble le distinguoit de tous ses pareils: son air étoit grâve sans être sévere, & son esprit amusant mais un peu caustique. C'étoit son seul défaut, qu'il négligeoit de corriger. Il aimoit *Léonore* avec une passion si respectueuse, qu'il fut le dernier à s'appercevoir du progrès qu'il avoit fait sur le cœur de sa maîtresse. Toute la ville les avoit mariés, avant qu'il prît assez de confiance dans les marques de bienveillance qu'il recevoit de *Léonore*, pour lui faire une déclaration précise: sa maxime étoit qu'on ne doit jamais parler sérieusement d'amour à une femme, qu'on n'ait fait assez de progrès sur son cœur, pour l'engager à souhaiter d'en venir à un éclaircissement.

Mais quelque modeste que soit un amant, dont les craintes augmentent le prix de la moindre faveur qu'on fait à ses rivaux, & en

même tems diminuent celles qu'il reçoit lui-même, la paſſion d'*Horace* ne pouvoit l'aveugler juſqu'à lui ôter l'eſpérance de réuſſir : car le penchant que *Léonore* avoit pour lui, étoit devenu auſſi viſible que ſon ardeur pour elle. » Jamais je n'ai vu (dit » la précieuſe, qui avoit refuſé à JOSEPH » la permiſſion d'entrer dans le caroſſe) » aucune de ces effrontées créatures venir » à une bonne fin ; & rien ne peut me » ſurprendre dans la ſuite de cette hiſ- » toire. «

La dame reprit le fil de ſon récit ſans lui répondre. Un jour on étoit à la promenade en grande compagnie, & la converſation commençoit à s'animer, quand *Horace*, s'approchant de *Léonore*, lui dit à l'oreille, qu'il la prioit de ſe détacher de la compagnie pour quelques momens, parce qu'il avoit à lui parler d'une affaire de la derniere importance. » La croyez-vous d'une ſi grande » importance, repartit-elle en ſouriant ? » J'eſpere, madame, lui répondit-il, que » vous aurez la bonté de la croire de conſé- » quence, puiſque tout le bonheur de ma » vie dépend de l'événement. «

Léonore, qui devina facilement de quoi il vouloit l'entretenir, fit ſes efforts pour remettre l'entretien à un autre jour ; mais *Horace*, qui s'étoit trop avancé pour ne pas profiter d'une démarche qui lui avoit abrégé la moitié du chemin, ne voulut aucune

défaite, & la mena dans une allée médiocrement éloignée, où il y avoit peu de monde. *Horace* alors prit la main de *Léonore*, en la regardant tendrement, & après un profond ſoupir, il lui dit d'une voix entrecoupée. » Ah! *Léonore*, faut-il que je vous » explique ſur quoi je fonde toute ma félicité? Se peut-il que quelque choſe en » vous mette un obſtacle à mon bonheur, » & que je ne puiſſe vivre ſi vous êtes » obſtinée à la garder? Qu'eſt-ce que cette » choſe, demande *Léonore*? Vous devez » être fort ſurpriſe, répondit-il, de ce que » je trouve quelque choſe en vous qui me » déplait. Cependant vous pouvez le deviner, puiſque ſi les richeſſes du monde » entier étoient à moi, je les ſacrifierois » toutes pour vous l'ôter. Oui, il faut vous » en défaire, afin de donner tout le reſte. » *Léonore* peut-elle ignorer encore ce que » c'eſt, ou ne veut-elle point m'entendre? » Faut-il m'expliquer plus clairement? Hé » bien, madame, c'eſt.... c'eſt votre nom. » En le quittant, pour vous donner à moi, » vous me rendez le plus heureux de tous » les hommes: mais ſi ce nom vous eſt trop » cher pour le changer, ou ſi le mien vous » paroît indigne de cet échange; je ſuis le » plus infortuné de tous les humains. « *Léonore*, qui l'écoutoit avec une émotion peinte ſur ſon viſage (tant ſa rougeur la trahiſſoit), lui dit d'un ton qu'elle s'efforçoit

de faire paſſer pour un ton de colere, que ſi elle avoit pu ſoupçonner une pareille déclaration, elle ſe ſeroit bien gardée de s'éloigner de la compagnie. » Vous m'avez » tant ſurpriſe, ajouta-t-elle, & je ſuis ſi » fort effrayée, que je vous prie de me » reconduire à l'endroit où nous devons » retrouver les autres. » *Horace*, preſqu'auſſi tremblant qu'elle, obéit ſans lui répliquer.

» Quel imbécile, s'écria *Slipslop*! Le » pauvre enfant ne connoiſſoit guere notre » ſiecle. En vérité, mademoiſelle, dit » ADAMS, je crois que vous avez raiſon. » Pour moi, ſi j'avois été à ſa place, j'aurois » ſu à quoi m'en tenir, avant que de la » ramener rejoindre la compagnie, ayant » tant fait que de la tirer à l'écart. « La précieuſe pria la dame d'abréger tous ces diſcours, qui ſelon elle, bleſſoient un peu la pudeur.

Hé bien, lui dit la dame, je vais rendre mon récit le plus laconique que je pourrai. Après cette ſcene, *Horace* & *Léonore* ſe mirent enſemble ſur ce qu'on appelle le bon pié. Le contrat étoit écrit, & les affaires réglées. Enfin il ne manquoit plus que la derniere cérémonie, pour mettre *Horace* au comble de ſes vœux. Le jour étoit pris pour les nôces au bout d'environ quinze jours. Dans cet intervalle, l'aſſemblée de la province pour la baſſe-juſtice ſe tenoit

dans une petite ville, à vingt milles de celle où *Léonore* faiſoit ſa demeure. C'eſt la coutume des jeunes avocats de ſe trouver à ces aſſemblées, non par intérêt, mais pour ſe perfectionner dans la juriſprudence, & quelquefois afin d'eſſayer leurs talens pour le bareau. Ordinairement le plus ancien juge de paix, qui eſt préſident né de ces ſortes d'aſſemblées, fait une eſpece de diſcours ſur quelques-uns des actes du parlement, par maniere d'inſtruction.

» Vous vous trompez un peu, dit ADAMS, » & ſi vous voulez bien me le permettre, » je vous remettrai dans le bon chemin. Je » me ſuis trouvé à quelqu'une de ces aſſem- » blées, qui ſe font tous les trois mois, & » qu'on appelle *Seſſion*; & j'y ai remarqué » qu'au lieu que, ſelon ce que vous venez » de dire, les juges inſtruiſent les avocats, » ce ſont réellement les avocats qui inſtrui- » ſent les juges. « Cela ne fait rien à notre hiſtoire, reprit la dame. *Horace* qui vouloit faire fortune dans ſa profeſſion, ſe rendit à cette aſſemblée, afin de ne rien négliger de ce qu'il croyoit néceſſaire à ſon avancement, dans la douce eſpérance de placer avec le tems ſa chere *Léonore* dans un rang digne d'elle.

L'après-midi du jour même qu'il partit, *Léonore* étant à ſa fenêtre vit paſſer un caroſſe à ſix chevaux, qu'elle dit à une de ſes amies, nommée *Flore*, être l'équipage

le plus leſte & le plus magnifique qu'elle eût encore vu, ajoutant ces paroles dignes de remarque : Ah ! ma chere *Flore*, je ſuis amoureuſe de cet équipage. Son amie ne fit pas attention dans le moment à cette ſaillie, mais l'événement la rappela à ſon ſouvenir.

Le même ſoir il y eut bal. *Léonore* s'y rendit, mais dans l'intention de faire un ſacrifice à ſon cher *Horace*, en ſe privant du plaiſir de la danſe, ne pouvant le partager avec lui. Que les femmes n'ont-elles autant de fermeté pour garder les réſolutions qu'elles font, qu'elles ont de courage pour les faire ! Le maître du caroſſe vint au bal; ſes habits étoient ſur le ton de ſon équipage; tous les yeux furent pour lui ; les petits-maîtres de la province ſe virent éclipſés dès qu'il mit le pié dans la ſalle.

» Madame, interrompit ADAMS, peut-» on, ſans être importun, vous demander » comment il étoit habillé ? «

A ce qu'on dit, répondit la dame, il portoit un habit de velours cizelé, couleur de canelle, brodé en or, & doublé d'un ſatin couleur de roſe; ſa veſte étoit de drap d'argent, brodé auſſi en or. Je ne puis vous détailler ſon ajuſtement, mais je ſais qu'il étoit à la *Françoiſe*; car *Bellairmine* (c'étoit ſon nom) ne faiſoit que d'arriver de *Paris*.

Cette figure brillante n'attira pas plus l'attention de toutes les femmes du bal, que *Léonore* n'attira la ſienne. Dès qu'il eut jetté

les yeux ſur elle, il devint immobile, & ſeroit reſté tel, ſi la politeſſe ne l'avoit rappelé à lui-même. Cependant il n'avoit que trop fait, pour convaincre toute l'aſſemblée de ſa paſſion naiſſante. Ce qui fit que chaque dame ſe mit en devoir d'accepter les politeſſes de leurs anciens amans; parce qu'elles voyoient qu'il n'y avoit rien à eſpérer pour elles du côté de *Bellairmine*, quoiqu'elles fiſſent tout ce qu'elles purent pour empêcher qu'il ne s'attachât à *Léonore*. » *Léonore* ne danſera pas ce ſoir, diſoient-» elles, ſon amant n'eſt pas ici. N'eſt-il » pas vrai, mademoiſelle, ajouta quel-» qu'une en lui adreſſant la parole à elle-» même, que nous ſerons privés du plaiſir » de vous voir danſer ? « Elles porterent enfin leur malice ſi loin, que de lui envoyer un homme qu'elle haïſſoit, pour la prendre, afin que lui ayant refuſé de danſer, elle ſe mit dans la néceſſité de refuſer auſſi *Bellairmine*; mais tous leurs projets furent inutiles.

Léonore jouït du plaiſir de s'être attiré l'admiration de l'étranger, & l'envie de toutes les autres femmes. Quel triomphe pour elle! Son cœur bondiſſoit de joie & de ſatisfaction à tel point, que ſa tête ſe reſſentit de ſon agitation juſqu'aux convulſions. Elle fit mine de vouloir parler à quelques perſonnes de ſa connoiſſance, ſans cependant leur dire un ſeul mot; car ne

pouvant ouvrir ſon cœur à qui que ce fût, en parlant de ſa gloire, elle ne pouvoit ſe réſoudre à ſe priver un inſtant de ſa douce contemplation. Elle n'avoit jamais reſſenti un bonheur ſi touchant : elle avoit ſouvent joui des peines d'une ſeule femme ; mais de ſe voir l'objet de l'envie & des malédictions de toute une aſſemblée, étoit un comble de délices réſervé pour cet heureux moment. Cette ſituation trop heureuſe troubla ſon jugement, & lui fit faire mille ſottiſes. Elle rioit, ſoupiroit, & rougiſſoit alternativement, ſans ſujet & ſans précaution. Pour trancher le mot, ſon maintien étoit digne de l'égarement de ſon imagination, qui lui inſpiroit le deſir de ſe montrer inſenſible aux hommages de l'étranger, mais en même tems de triompher de toutes les dames en général qui étoient préſentes, & de chacunes d'elles en particulier.

Telle étoit la ſituation de ſon eſprit, quand *Bellairmine*, qui venoit de s'inſtruire ſur ſa naiſſance, s'avança vers elle, & en la ſaluant reſpectueuſement, lui demanda s'il pouvoit ſe flatter qu'elle lui accorderoit l'honneur de danſer un menuet avec elle, ce que *Léonore* lui accorda ſans héſiter. Elle continua à danſer avec lui toute la nuit, & à goûter la plus parfaite félicité dont ſon ame fut capable.

A ces mots ADAMS fit un long gémiſſement ; ce qui effraya toutes les dames, &

leur fit demander s'il ſe trouvoit mal. Il leur répondit, qu'il ne faiſoit que gémir ſur la folie de *Léonore*. Le bal finit vers les ſix heures du matin, continua la dame. *Léonore* ſe mit au lit : mais le ſommeil ne l'y ſuivit point, ou ſi elle s'aſſoupit, ce ne fut que pour rêver bals, équipages, & parties de plaiſir, dont *Bellairmine* l'avoit entretenue pendant la nuit.

L'après-midi il lui rendit une viſite dans ſon adorable équipage. Il étoit charmé d'elle, & s'étant informé du bien de ſon pere, qui lui convenoit fort ; car, malgré la figure diſtinguée qu'il faiſoit, il s'en falloit beaucoup qu'il reſſemblât à *Créſus* ou à *Attale* du côté des richeſſes. " *Attale !* dit ADAMS en l'interrompant : hé ! par quel hazard ce nom-là vous eſt-il connu ? » La Dame ne répondit qu'en ſouriant, & continua. Il en fut ſi content, dit-elle, qu'il forma la réſolution de la demander en mariage. Il s'adreſſa à elle-même, pour en obtenir la permiſſion, d'une façon ſi preſſante & ſi paſſionnée, qu'il réuſſit aſſez pour ſe faire dire, que s'il obtenoit le conſentement de ſon pere ; il n'auroit plus d'obſtacles à vaincre. C'étoit ſe donner à lui, à ce qu'elle croyoit ; car elle ne douta aucunement que ſon pere ne ſe laiſſât attendrir en faveur du brillant équipage.

Ainſi, ce qu'*Horace* avoit eu tant de peine à gagner par une ſuite de larmes, de

prieres, & de ſoumiſſions, *Bellairmine*, petit-maître amphibie, moitié *François*, moitié *Anglois*, avec ſa galanterie & ſon étourderie l'emporta dans un inſtant. Ce que la modeſtie avoit eu de la peine à élever dans l'eſpace d'un an, l'impudence le détruiſit de fond en comble en moins de vingt-quatre heures. Ici ADAMS réitera ſes gémiſſemens; mais les Dames qui commençoient à le connoître, n'y prirent pas garde.

Depuis l'ouverture de l'aſſemblée de la veille, juſqu'à la fin de la viſite de *Bellairmine*, *Léonore* n'avoit point porté ſes réflexions juſqu'à *Horace*. Mais dès qu'il fut ſorti, *Horace* revint à ſon eſprit; non pas, comme deux jours auparavant, orné de mille agrémens & doué de mille vertus: au contraire, ſon image ne lui paroiſſoit qu'un ſpectre importun. Elle ſouhaitoit que *Bellairmine* & ſon charmant caroſſe euſſent paru à ſes yeux, avant qu'elle ſe fut engagée avec *Horace*. « Mais, reprit-elle, pour-» quoi donc ſouhaiterois-je de l'avoir vu » auparavant, & à quoi me ſert-il de l'avoir » vu? *Horace* eſt mon amant, & preſque » mon époux. N'eſt-il pas auſſi beau, & » même plus beau que *Bellairmine*? Mais » *Bellairmine* eſt plus poli, & mieux élevé, » on ne peut en diſconvenir. Hier cepen-» dant j'aimois *Horace* plus que moi-même, » mais hier mes yeux n'avoient pas contem-

» plé *Bellairmine*. Hélas! le pauvre *Horace*, » il m'aime, il mourra, ſi je l'abandonne. » Mais *Bellairmine* ne peut-il pas mourir » auſſi de déſeſpoir? *Horace* a eu mes pre- » miers vœux. Eſt-ce la faute de *Bellair-* » *mine*? non, c'eſt ſon malheur. Car ſi je » l'avois vu plutôt, je l'aurois préféré indu- » bitablement. Ne m'a-t-il pas préféré à » toutes mes compagnes, qui à l'envi cher- » choient à le captiver? *Horace* n'a jamais » eu occaſion de me faire un ſi illuſtre ſacri- » fice; peut-il m'offrir un équipage, ou aucun » de ces agrémens que *Bellairmine* met à » mes piés? Quelle différence pour moi que » de me voir la femme d'un avocat, ou celle » d'un homme qui a autant de richeſſes que » *Bellairmine*! Si j'épouſe *Horace*, je ne » triompherai que d'une ſeule rivale. Si » j'épouſe *Bellairmine*, je cauſerai de l'envie » à toutes mes connoiſſances. Quel raviſſe- » ment! Mais puis-je voir *Horace* ſans re- » mords? Il a juré de ne point ſurvivre à » mon indifférence. Mais peut-être qu'il » n'en mourra point. Après tout, puis-je » l'en empêcher s'il en a envie? Dois-je me » ſacrifier à lui? *Bellairmine* peut mourir » auſſi, s'il me perd. « Elle étoit abſorbée dans ces réflexions, quand deux demoiſelles de ſes amies vinrent la prendre pour la mener à la promenade, & par ce moyen lui four- nirent une occaſion de ſuſpendre un peu ſes inquiétudes.

Le lendemain matin *Bellairmine* déjeuna avec elle en préſence de ſa tante, à qui il fit une entiere confidence de ſa paſſion. Dès qu'il fut ſorti, la bonne dame commença de la ſorte, en s'adreſſant à ſa niece : » Vous voyez, mon enfant, lui dit-elle, ce que la fortune vous offre, & j'eſpere que vous êtes trop ſage pour refuſer votre bonheur. Ne m'en parlez point, ma tante, je vous en conjure, lui répondit *Léonore ;* vous ſavez les engagemens que j'ai pris avec *Horace.* Belle affaire vraiment, répliqua la tante ! mettez-vous à genoux, & rendez graces au ciel, qui vous donne une ſi bonne raiſon de les rompre. Une femme raiſonnable peut-elle balancer entre avoir un bel & bon caroſſe à ſix chevaux, & aller à pié toute ſa vie ? *Bellairmine* vous offre l'un, & *Horace* l'autre. Il eſt vrai, reprit *Léonore,* mais que dira le monde ? il me condamnera. Le monde ſe range toujours du côté de la prudence, répartit la tante ; il vous condamneroit, ſi vous vouliez ſacrifier vos intérêts à quelqu'autre conſidération. J'ai plus d'expérience que vous dans le monde, & votre ignorance ſe montre bien, en m'oppoſant un obſtacle ſi frivole. Le monde eſt plus ſage que vous ne le croyez ; il y a longtems que j'y ſuis, & je n'ai encore rien vu qui méritât la préférence ſur la richeſſe. Tous ceux que j'ai connus, qui ſe ſont mariés par d'autres motifs, s'en ſont bientôt repen-

tis. D'ailleurs, ſi nous examinions les perſonnes, pouvez-vous être aſſez folle pour préférer un écolier à peine échappé de l'univerſité, à un ſeigneur comme *Bellairmine*, qui a voyagé par le monde. Perſonne ne peut diſputer à ce dernier le titre d'un cavalier accompli, des plus accomplis même, & de très-bel homme. Peut-être n'héſiterois-je point, reprit *Léonore*, ſi je ſavois comment me tirer d'affaire avec décence. Laiſſez-moi faire, répondit la tante; votre pere n'a rien ſu de tout ceci; je croyois que le premier étoit votre fait, ignorant ce que la fortune vous réſervoit; mais à préſent je me charge de vous dégager. Je répondrai ſi bien à votre premier amant, qu'il vous laiſſera en repos. « *Léonore* fut convaincue par la force de ce raiſonnement, & *Bellairmine* ſoupant avec elle ce même ſoir, il fut conclu qu'il partiroit le lendemain, pour aller la demander à ſon pere; & de ſon côté elle lui promit de conſommer le mariage à ſon retour.

Peu de tems après qu'on eut deſſervi, la tante ſe retira, & *Bellairmine* ſe voyant ſeul avec ſa maitreſſe, lui tint ce diſcours; » Oui, mademoiſelle, lui dit-il, je vous jure que mon habit a été fait à *Paris*, & je défie le meilleur tailleur d'*Angleterre* de l'imiter. Il n'y a aucun d'eux qui ſache couper. Remarquez la coupe de cette baſque; un *Anglois* auroit-il jamais ſu la tourner

avec tant de délicateſſe ? Et mes livrées, qu'en dites-vous, mademoiſelle ? *Léonore* répondit qu'elles étoient fort belles. Tout cela eſt *Pariſien*, s'écria-t-il ; ma foi je ne confie que les ſurtouts de mes gens aux *Anglois*, qui ſont des ânes. Mes ſurtouts, je l'avoue, ſont de *Londres* ; il faut employer ſes compatriotes autant qu'on le peut, principalement un homme comme moi, qui me fais gloire d'être du parti oppoſé à la cour, juſqu'à ce qu'on me donne une charge, s'entend. Mais pour ce qui me regarde, je verrois toute l'île engloutie dans la mer, plutôt que de me couvrir d'un habit qui y auroit été fait ; & je ſuis perſuadé, mademoiſelle, que quand vous aurez vu *Paris*, votre goût ſera de même. Vous ne pouvez concevoir l'augmentation de beauté que vous empruntez des modes *Françoiſes*. «

Avec ces diſcours ſi à la mode ils conſumoient le tems, lorſque la porte s'ouvrant tout d'un coup, *Horace* ſe préſenta aux yeux de *Léonore*, & la mit dans un état plus facile à imaginer qu'à dépeindre.

„ Ah la pauvre fille ! s'écria mademoi-
„ ſelle *Slipslop*, dans quel terrible contraſte
„ elle dut ſe trouver alors ! Point du tout,
„ dit Mlle. *Prudotte* la précieuſe, des créa-
„ tures comme elle ne rougiſſent de rien.
„ Elle avoit donc un front d'airain, ajouta
„ ADAMS, une effronterie plus grande que
„ celle de *Laïs* ou de *Phryné* ? “ Si la

familiarité d'*Horace* étonna *Bellairmine*, continua l'hiſtorienne, l'aſpect de ce dernier ne ſurprit pas moins *Horace*. *Léonore* parut fort embarraſſée d'abord ; mais à la fin, appelant toute ſa fermeté à ſon ſecours, elle demanda à ce dernier, pourquoi il venoit la voir à une heure ſi indue. Je vous aurois déjà, mademoiſelle, demandé pardon, lui dit-il, de la liberté que j'ai priſe, ſi vous trouvant en compagnie, je ne me fuſſe raſſuré ſur la crainte que j'aurois dû avoir de troubler votre repos. En ce moment *Bellairmine* ſe leva, & fit un tour en danſant, pour accompagner un air qu'il chantoit à voix baſſe. *Horace* profitant de cet intervalle s'approcha de *Léonore*, pour lui demander à l'oreille ſi ce cavalier étoit ſon parent. Pas encore, répondit-elle en ſouriant. Elle ajouta que la queſtion étoit ſurprenante de ſa part. La jalouſie ne me l'a pas fait faire, mademoiſelle, lui dit *Horace*. „ La jalouſie ! s'écria-t-elle. Voilà qui eſt „ bon ! de la jalouſie de votre part ! „ Il vous ſiéroit bien de vous donner des „ airs de jaloux. « Ces mots ſurprirent *Horace*, mais avant de pouvoir y répondre, *Bellairmine* revint en danſant dire à *Léonore*, qu'il craignoit de ſe rendre incommode, puiſqu'il paroiſſoit qu'elle avoit à s'entretenir avec ce monſieur ? „ Je n'ai „ rien de particulier à lui dire, répondit-

„ elle, ni à qui que ce ſoit, rien qui vous „ doive être caché. “

Vous me pardonnerez, Mademoiſelle, lui dit *Horace*, ſi je prens la liberté de vous demander qui eſt ce Cavalier, qui doit, dites-vous être inſtruit de nos ſecrets. Vous le ſaurez aſſez tôt, répondit *Léonore*; mais dites-nous, je vous prie, quels ſont ces ſecrets qui ſont entre vous & moi; je n'en connois point d'une ſi grande conſéquence. Ah! Mademoiſelle, s'écria *Horace*, vous ne voudriez pas aſſurément que je priſſe pour vrai ce que vous venez de dire. Il m'eſt fort indifférent, dit-elle, que vous le preniez pour vrai ou pour faux. J'ai autant de peine à comprendre votre viſite, que vous à interpréter mes diſcours. Un homme qui ſait vivre, doit-il être importun de cette ſorte? Car quoique mes gens vous aient dit que j'y étois, ils vous ont ſans doute fait entendre que j'étois occupée. Mademoiſelle, repliqua *Horace*, je ne me ſerois jamais imaginé qu'une converſation avec un Etranger (car tel eſt Monſieur à votre égard) fût une occupation pour vous, & que dans cette occaſion ma viſite vous fût importune. Des perſonnes qui ſont ſur le pié où nous ſommes enſemble, ne ſont pas, ce me ſemble, obligées à tant de cérémonie. Vous rêvez ſans doute, Monſieur, reprit *Léonore*, ou vous voudriez me perſuader que je rêve moi-même.

J'ignore ces raiſons, qui peuvent diſpenſer un homme qui ne m'eſt rien, des regles de la bienſéance. Quoi! interrompit *Horace*, eſt-il donc vrai que *Léonore* me dit que je ne lui ſuis rien, après tout ce qui s'eſt paſſé entre nous? Comment? vous oſez m'inſulter ainſi en préſence de Monſieur, ajouta-t-elle en montrant *Bellairmine*? Qu'entens-je, dit ce dernier s'avançant vers *Horace*, & enfonçant ſon chapeau? Eſt-il quelqu'un aſſez hardi pour inſulter Mademoiſelle devant moi? je ſuis ſon protecteur. Dites plutôt, Monſieur, que Mademoiſelle vous protège, repliqua *Horace*; mais ſoyez prudent, s'il vous plaît. A ces mots, *Horace* ſecoua un fouet qu'il tenoit à la main. Oh ſerviteur très-humble, très-humble ſerviteur, dit *Bellairmine*; je vous entens à préſent."

Comme il prononçoit ces mots, la tante, qu'on avoit avertie de la viſite d'*Horace*, entra, & en peu de paroles elle lui fit entendre de quoi il étoit queſtion en lui faiſant voir bien clairement, que rien n'étoit arrivé pendant ſon abſence de trois jours, ſi ce n'eſt un changement total dans les inclinations de *Léonore*, qui ſe mit alors à pleurer, en lui demandant ce qu'elle avoit pu lui faire, pour l'engager à la traiter ſi indignement. *Horace* pria poliment *Bellairmine* de ſortir avec lui; mais les Dames l'en empêcherent, en le tenant entre leurs

bras. *Horace* ſortit bruſquement, & laiſſa ſon rival entre deux femmes, bien embarraſſées pour trouver des moyens de pourvoir à ſa ſureté. *Léonore* le croyoit en grand péril par ſa propre imprudence; mais la tante la raſſura, en lui diſant qu'*Horace* n'étoit pas aſſez téméraire pour s'expoſer contre un ennemi auſſi redoutable que *Bellairmine*, & que de plus étant Avocat il auroit recours à un factum plutôt qu'à une épée.

A la fin elles conclurent de permettre à *Bellairmine* de ſe retirer chez lui, après qu'elles eurent de concert avec lui réglé le voyage qu'il devoit entreprendre le lendemain, & les apprêts des nôces, afin que tout fût prêt pour la cérémonie à ſon retour.

Que le ſage a raiſon, lorſqu'il dit que la valeur ne git pas toujours dans celui qui a la contenance la plus aſſurée, & que ſouvent un homme grâve & froid eſt plus prêt à mettre l'épée à la main, que celui qui paroit bien fier, & dont la mine guerrière ſe trouve encore relevée par le ſymbole de la bravoure, vulgairement appelé cocarde!

A ſix heures du matin *Léonore* fut tirée des bras du ſommeil, qui la régaloit en ce moment de la pleine jouïſſance d'un ſuperbe équipage. Elle apprend à ſon réveil que *Bellairmine* avoit reçu d'*Horace* un grand coup d'épée au travers du corps; qu'on

l'avoit porté preſqu'expirant dans une hôtellerie, où les Chirurgiens l'ayant viſité avoient dit que ſa bleſſure étoit mortelle. A ce triſte récit elle ſaute en bas de ſon lit, s'arrachant les cheveux, ſe meurtriſſant la gorge, & ſe livrant au plus affreux déſeſpoir. Sa tante la voyant en cet état, fait de ſon mieux pour la conſoler. » Tandis qu'il reſpire encore, il ne faut pas ſe déſeſpérer, ma chere niece, lui dit-elle; il peut en revenir. D'ailleurs vos cris ne peuvent le ſoulager, ils ne peuvent que vous expoſer à reſter fille plus longtems. Ainſi, dans la ſituation où vous êtes, le ſeul parti que vous ayiez à prendre, eſt d'oublier *Bellairmine*, & de vous réconcilier avec *Horace*. Ne m'en parlez point, s'écria *Léonore :* n'eſt-ce pas pour moi que *Bellairmine* a perdu la vie? Ces perfides appas, ajouta-t-elle, en ſe regardant dans une glace, ces maudits yeux ont cauſé la perte du plus aimable homme du monde. Puis-je déſormais ſouffrir cet odieux viſage? (elle ſe miroit toujours) ne ſuis-je pas ſon aſſaſſin? Ne penſez plus au paſſé, interrompit la tante, penſez ſeulement à vous réconcilier avec *Horace*. Et quelle apparence, répliqua la déſolée *Léonore*, qu'il veuille me pardonner ce tour cruel que je lui ai joué par vos maudits conſeils? Oui, c'eſt vous qui me les faites perdre tous deux, puiſque vous m'avez ſéduite malgré moi,

pour me faire abandonner le pauvre *Horace*. C'eſt vous, ajouta-t-elle, en verſant un torrent de larmes, qui m'avez forcée à ce honteux changement. Sans vous, *Bellairmine* n'auroit jamais pu m'attendrir. Si vous ne l'aviez pas approuvé, j'aurois mépriſé & ſon équipage & ſa fortune. Votre malheureuſe éloquence m'a perdue. Il n'eſt plus d'*Horace* pour moi. "

La pauvre tante, accablée de ce torrent de reproches, eut peine à rappeler ſes ſens. Mais à la fin s'étant miſe en état de parler: „ Ma nièce, dit-elle, votre ingratitude ne me ſurprend point. Celles qui ſe mêlent de conſeiller vos pareilles pour leur avantage, doivent s'attendre à ſe voir remercier de la ſorte. Mais mon frere me rendra plus de juſtice, & me ſaura gré d'avoir rompu votre mariage avec *Horace*, à quelque prix que ce ſoit. Cela n'eſt pas ſi abſolument dans votre pouvoir que vous l'imaginez, reprit *Léonore*. D'ailleurs il ne vous convient guères de l'entreprendre, après que vous avez reçu de lui tant de préſens conſidérables. " Il étoit vrai qu'*Horace* avoit fait un grand nombre de préſens à la tante; mais le matin que *Bellairmine* avoit déjeuné avec elles, un diamant qu'il fit paſſer galamment de ſon doigt au ſien, les avoit tous effacés.

La bile de la tante commençoit à s'émouvoir, quand un domeſtique vint préſenter

une lettre à la nièce, qui ayant appris qu'elle étoit de *Bellairmine*, l'ouvrit avec tranſport, & y trouva ces mots.

CHARMANTE DÉESSE,

" La bleſſure que mon rival m'a faite, & „ dont j'appréhende que vous ne vous allar- „ miez, n'eſt pas à beaucoup près auſſi dan- „ gereuſe que celle que vos yeux brillans „ ont faite à mon cœur. C'eſt d'eux que „ j'attens mon deſtin. C'eſt eux ſeuls qui „ peuvent me faire périr. Mes chirurgiens „ me font eſpérer que je ſerai bientôt en „ état de me préſenter à votre toilette. „ Daigneriez-vous m'accorder une grace, „ que je n'oſerois eſpérer ? La privation „ du beau ſoleil de vos yeux eſt la douleur „ la plus ſenſible qu'ait à ſouffrir celui qui „ ſe dit avec le plus profond reſpect,

„ MADEMOISELLE,

„ *Votre obéiſſant & très-abſo-*
„ *lument dévoué.*

„ BELLAIRMINE.

Cette lettre ayant convaincu *Léonore* que *Bellairmine* n'étoit pas ſi mal qu'on le diſoit, elle prit ſur le champ ſon parti, qui fut de bannir toute idée d'*Horace*, & de ſe récon-

cilier avec ſa tante, qui reçut ſes excuſes avec une généroſité toute chrétienne. Peut-être étoit-elle allarmée de ce que ſa nièce lui avoit dit des préſens; de crainte que ſi l'on venoit à publier qu'elle en avoit reçu, cela ne nuisît à une réputation qu'elle ſoutenoit avec des peines infinies depuis un certain nombre d'années, fréquentant les égliſes deux fois par jour, & ſe compoſant le viſage ſur le modele le plus ſévere & le plus mortifié.

La paſſion que *Léonore* avoit pour *Bellairmine* étant plus forte que jamais, elle propoſa à ſa tante de lui aller rendre une viſite. Celle-ci eut trop de prudence pour conſentir à cette démarche. " Car, dit-elle, ſi „ quelqu'obſtacle venoit par malheur à tra- „ verſer votre mariage, cette viſite feroit „ parler le monde. Toute fille doit agir de „ façon qu'on n'ait rien à lui reprocher en „ cas de rupture „. *Léonore* lui répondit, que ſi cela arrivoit, tout lui ſeroit déſormais indifférent, puiſque ſon cœur étoit ſi entiérement à ce cher objet, qu'elle renonceroit au genre-humain, ſi elle avoit le malheur de le perdre. Sa tante eut beau faire, elle prit la réſolution de l'aller voir, & l'exécuta le même jour.

En cet endroit de l'hiſtoire, le caroſſe s'arrêta pour le dîner, au grand regret de M. ADAMS, qui étoit plus curieux qu'affamé, & plus impatient de ſavoir le dénouement

de cette intrigue, que de ſe mettre à table. Il avoua cependant qu'il avoit de la peine à ſouhaiter du bonheur à une fille auſſi inconſtante que *Léonore*.

CHAPITRE V.

Querelle arrivée dans l'hôtellerie.

DÈS que les voyageurs eurent mis pied à terre, M. ADAMS, ſelon ſa coutume, s'achemina vers la cuiſine, où il trouva JOSEPH aſſis près du feu, & occupé à ſe faire panſer une jambe par l'hôteſſe. Le cheval que M. ADAMS lui avoit prêté, & qui étoit à ſon clerc, avoit ſi fort coutume de faire des génuflexions, qu'on ſe ſeroit imaginé que c'étoit pour gagner ſon avoine, à l'exemple de ſon maître, qui ne vivoit que de ce métier. Pour comble de malheur il n'avertiſſoit point ſon cavalier, qu'il ſurprenoit par ſes révérences, quand il y penſoit le moins. Ce vice du cheval n'avoit point incommodé M. ADAMS, qui s'y étoit fait, & dont les piés étoient preſqu'à terre, deſorte qu'il ſe tiroit d'affaire en ſe jettant en avant; alors il rouloit quelquefois une toiſe ou deux, & quand le cheval en avoit fait autant de ſon côté, ils ſe rejoignoient auſſi bons amis qu'auparavant.

JOSEPH, quoique bon écuyer, n'étant pas fait à cette eſpece de manege, ne s'étoit pas tiré d'affaire à ſi bon marché; car ſa jambe s'étant trouvée une fois engagée ſous ſa roſſe, il avoit reçu une contuſion aſſez conſidérable, que la bonne femme auberginſte frottoit d'eſprit de vin camphré devant le feu, quand Mr. ADAMS entra dans la cuiſine.

A peine eut-il fait ſon compliment de condoléance à JOSEPH, que l'hôte y entre auſſi. Celui-ci, loin d'être de l'humeur pacifique d'*Houſpille*, étoit maître abſolu de ſa maiſon & de tout ce qu'il y avoit, à l'exception de ſes hôtes.

Ce brutal, qui proportionnoit ſes politeſſes aux habits des voyageurs, (depuis ces mots, *Que plaît-il à votre grandeur, My lord*, juſqu'à *patience on va venir*,) voyant ſa femme à genoux devant un garçon qui avoit un habit de livrée, s'écria ſans compaſſion pour ſon état: " Que diable fais-tu-là, ma „ femme? Que ne fais-tu plutôt attention „ à la compagnie qui eſt chez toi? Va-t-„ en vîte leur demander ce qu'ils veulent „ pour leur dîner. Mon cœur, lui répon-„ dit la femme, ils ne peuvent rien avoir „ que ce qui eſt au feu, & qui ſera bien-„ tôt prêt. Vous voyez que la jambe de ce „ jeune-homme eſt très-maltraitée „. En achevant ces mots, elle ſe remit à la baſſiner de nouveau; mais la ſonnette qui ſe fit

fit entendre, mit l'hôte en colere. Il commença à maudire ſa femme, & lui ordonna de quitter JOSEPH, ajoutant que la jambe du garçon n'étoit pas ſi mal qu'on vouloit le lui faire accroire; & que s'il le vouloit, il enverroit chercher un chirurgien pour la lui couper.

Mr. ADAMS, ſcandaliſé de ce diſcours groſſier, fit une enjambée à travers la cuiſine, & faiſant claquer ſes doigts au-deſſus de ſa tête, (geſte qui lui étoit ordinaire, comme nous l'avons dit,) il ſe mit à parler aſſez haut pour être entendu. " J'excom-„ munierois, dit-il, ce coquin-là pour un „ denier; car je crois que le diable lui-„ même eſt plus charitable „. Ces paroles donnerent lieu à un dialogue entre lui & l'hôte, où ils ſe piquerent aſſez vivement. JOSEPH, s'adreſſant à l'hôte, le pria de ménager ſes expreſſions en parlant à ſon ſupérieur. A ce mot de ſupérieur, l'hôte ſe mit à conſidérer ADAMS depuis la tête juſqu'aux piés d'un air dédaigneux; puis, ſe tournant vers JOSEPH, il lui dit d'un ton brutal, qu'il pouvoit ſortir de chez lui ſur les mêmes jambes qu'il y étoit entré. Enſuite il allongea le bras pour ſaiſir ADAMS, qui ne lui en donna pas le tems, car il lui appliqua ſur le viſage un coup de poing, qui le mit tout en ſang. L'hôte ne voulant pas demeurer en reſte avec un homme de la figure d'ADAMS, lui rendit la pareille

de ſi bonne grace, que le nez du pauvre miniſtre en prit un nouveau vermillon. Mais celui-ci redoubla ſes coups avec tant de vigueur & de courage, qu'il força l'hôte accablé de tomber à ſes piés d'une façon très-précipitée & très-violente.

La femme du battu, qui aimoit ſon mari plus qu'il ne le méritoit, le voyant étendu par terre tout enſanglanté, courut à ſon ſecours, ou plutôt à ſa vengeance; car elle le croyoit expirant pour le moins. Admirez les coups du ſort. La premiere choſe qui ſe trouva ſous ſa main, fut un chaudron rempli de ſang de cochon : elle le ſaiſit & le jetta ſi adroitement à la tête du miniſtre, qu'il n'en perdit pas une ſeule goute, deſorte que de ſon viſage il coula, le long de ſa barbe, ſur ſes habits; ce qui le rendit le plus effroyable objet qu'on puiſſe ſe figurer.

Ceci s'étoit paſſé à la vue de Mademoiſelle *Slipſlop*, qui entra dans la cuiſine à l'inſtant que le coup ſe fit. Cette fille, qui n'étoit ni douce, ni patiente, ne s'amuſa point à faire des queſtions, (ce que l'exacte prudence auroit peut-être exigé en cette occaſion) mais elle ſauta ſur l'hôteſſe avec tant de vivacité, qu'avec ſa coëffure elle lui arracha une poignée de cheveux d'une main, & de l'autre lui appliqua des ſoufflets avec une telle célérité, que l'autre femme qui n'entendoit pas ſi bien cet exercice qu'elle,

qui l'avoit ſouvent pratiqué ſur les ſervantes de Lady *Booby*, commença à jetter les plus hauts cris, enſorte que toute la maiſon en prit l'allarme. Car pendant que *Slipſlop* lui tenoit le viſage contre terre d'une main, elle redoubloit ſes coups de l'autre, ſans que JOSEPH ou le miniſtre y miſſent obſtacle; le premier étant hors d'état de ſe remuer, l'autre occupé à ſe débarbouiller.

Le hazard voulut qu'outre les Dames qui étoient venues dans la voiture, les deux procureurs qui avoient vu arrêter JOSEPH chez *Houſpille* pour la nourriture du cheval, ſe trouvaſſent dans cette hôtellerie. C'étoient ceux-là même qui s'étoient arrêtés au cabaret pendant l'orage, & dont nous avons vu l'art de peindre ſi différemment le même perſonnage. De plus il s'y rencontra un jeune Mylord revenu d'*Italie* depuis peu. Toutes ces perſonnes entendant crier au meurtre dans la cuiſine, s'y rendirent, & trouverent les combattans dans les attitudes que nous venons de décrire.

Il étoit alors facile de les ſéparer, les vainqueurs étant ſatisfaits de leur victoire, & les vaincus trop foibles pour ſonger à renouveller le combat. La principale figure de cette ſcene, qui attira les regards de tous les ſpectateurs, fut le pauvre ADAMS tout couvert de ſang, qu'ils croyoient être celui de ſes veines. Mais l'hôte en ſe relevant les

tira de cette opinion, & maudiſſant ſa femme de ce qu'elle avoit ainſi prodigué les ingrédiens des boudins, il ajouta ces paroles en s'adreſſant à elle-même. " Tout alloit bien, „ gaupe que tu es, ſi tu n'y avois fourré „ ton maudit nez. Mais il me ſemble que „ Mlle. t'a bien payé : pas ſi bien pourtant „ que tu le mérites „. La pauvre femme étoit effectivement la plus maltraitée ; car outre les coups qu'elle avoit reçus, & dont elle étoit toute meurtrie, *Slipſlop* avec ſa cornette tenoit encore la poignée de ſes cheveux, qu'elle faiſoit voltiger aux vents, comme le trophée de ſa victoire.

Le Mylord *Italien* pria les Dames (en s'adreſſant particuliérement à Mlle. *Prudotte*) de ne pas s'effrayer, puiſqu'il n'étoit queſtion que de quelques coups de poing, auxquels, à leur *grande diſgracia*, diſoit-il, la nation *Engleſe* étoit *accoſtumata*. Pour moi, ajouta-t-il, qui viens en droiture d'*Italie*, cela me paroît tout extraordinaire, *tutto pazzo*, *tutto rabbiato* : car les *Italiens* ne ſont pas adonnés au *Caffardo* ; mais *Baſtanza*, dit-il, en regardant ADAMS. *Dio Bacco !* Voilà le ſpectre d'*Othello*.

Ceſſez de m'effrayer par tes cheveux ſanglans,
Ami, je ne ſuis pas l'auteur de ta diſgrace.

Je ne vous accuſe de rien, Monſieur, lui répondit ADAMS, qui ne comprenoit pas

que c'étoient deux vers de tragédie, que le Mylord venoit de réciter. Ah! ah! s'écria Mylord, vous voyez, Meſdames, que le *Signor* enſanglanté *è uomo del nullo ſenſo. Damnata di me*, ſi j'ai jamais rien vu de ſemblable depuis que j'ai quitté *Viterbe*.

L'un des procureurs ayant appris de l'autre le ſujet de la querelle, & de plus qu'ADAMS avoit donné le premier coup, dit à l'oreille de l'hôte, qu'il en reviendroit. " J'en reviendrai! répondit l'hôte : Par-
„ bleu, Monſieur je ne ſuis pas aſſez déli-
„ cat pour mourir d'un coup de poing! Ce
„ n'eſt pas comme cela que je l'entens, ré-
„ pliqua le procureur. Je veux dire que
„ vous en reviendrez avec un bon procès
„ pour les dommages & intérêts, car aſſu-
„ rément il n'y a pas d'honnête-homme
„ qui ſouffre des coups ſans s'en venger. Les
„ loix vous en offrent les moyens : d'ailleurs
„ il vous a tiré du ſang, & a gâté votre
„ habit qui étoit fort bon.

„ Je n'aime pas, continua le procureur,
„ à me mêler de ces ſortes d'affaires, mais
„ vous pouvez m'appeler comme témoin :
„ ſi je prête une fois ſerment, il faudra que
„ je diſe la vérité ; je vous ai vu étendu par
„ terre, & ſaignant du nez. Vous ferez
„ comme il vous plaira ; mais pour moi ſi
„ j'étois à votre place, chaque goute de ſang
„ me mettroit une once d'or dans la poche.
„ Souvenez-vous que je ne vous conſeille

„ pas de procéder ; mais ſi vos juges ſont tous „ chrétiens, on vous accordera de terribles „ intérêts, qui ruineront votre partie. Hélas ! „ Maître, répondit l'hôte, en ſe gratant la „ tête, je n'ai point faim de procès, je vous „ ſuis obligé. J'en ai aſſez vu dans notre „ paroiſſe, ou deux de mes voiſins ont tant „ procédé pour une chétive querelle, que „ l'un eſt mort en priſon, & l'autre à l'hô- „ pital „. En achevant ces paroles il lui tourna le dos, pour s'informer de ſes boudins ; &, ſans le reſpect de la compagnie, ſur-tout de Mylord, ſa femme auroit payé la peine de les avoir répandus, quoique ce malheur ne fût arrivé que pour le défendre.

Pendant qu'un des procureurs s'étoit entretenu avec l'hôte comme nous venons de dire, l'autre jouoit le même rôle auprès d'ADAMS, en lui conſeillant d'intenter un bon procès à l'aubergiſte. " Car, dit-il, „ ſelon la lettre de la loi, l'inſulte de la „ femme eſt attribuée au mari, puiſque le „ mari & la femme ne font qu'une ſeule „ perſonne ; & par conſéquent il ſera con- „ damné à une réparation très-conſidérable, „ y ayant tant de ſang de répandu „. M. ADAMS répondit, que s'il étoit vrai que le mari & la femme ne fiſſent qu'un ſeul corps, il avoit lui-même inſulté la femme, puiſqu'il étoit contraint d'avouer qu'il avoit frappé ſon mari le premier, dont il ſe répentoit de

tout ſon cœur. " Je ſuis fâché de cela, re-
„ prit le procureur : vous avez eu tort de le
„ faire, & vous l'avez encore plus de l'a-
„ vouer ; parce qu'il n'y a aucun témoin
„ contre vous, perſonne ne l'ayant vu que
„ le boiteux qui eſt-là près du feu, & qui
„ étant de vos amis n'en dira que ce qui
„ eſt à votre avantage. Comment, Monſieur,
„ vous me prenez donc pour un ſcélérat !
„ interrompit ADAMS tout en colere. Il n'y
„ a qu'un coquin qui puiſſe chercher à ſe
„ venger par des voies indignes, & cela
„ de ſang froid. Si ma perſonne & mon
„ ordre vous étoient connus, je croirois
„ que vous chercheriez à faire inſulte à tous
„ deux „. A ce mot d'ordre le praticien le regarda avec attention, pour découvrir à travers le ſang dont il étoit couvert, quelque marque d'ordre de chevalerie. Mais ne pouvant le démêler, il le quitta, en lui diſant que chacun ſavoit ſes affaires.

Tout étant tranquilliſé, la compagnie ſe ſépara : les praticiens ſe complimenterent réciproquement ſur la bonne action qu'ils venoient de faire en réconciliant ADAMS & l'hôte. Mylord s'en fut de ſon côté, en diſant, *Andiamo, andiamo, tutto è in pace.*

Le cocher commençoit à s'impatienter du retardement des voyageurs, dont la diſpute s'étoit renouvellée par le refus obſtiné que faiſoit Mlle. *Prudotte*, de ſouffrir un domeſ-

tique à livrée dans une voiture avec elle ; car les autres voyant que la jambe de JOSEPH étoit fort enflée, eurent compaſſion de lui, & voulurent l'empêcher de monter à cheval; il y eut même une Demoiſelle, petite-fille d'un ancien pair du royaume, qui appuya fortement cet avis. M. ADAMS ſupplioit inſtamment pour obtenir cette grace. La Demoiſelle *Slipſlop* crioit à pleine tête, mais c'étoit peine perdue. Mlle. *Prudotte* diſoit que plutôt que de ſe déshonorer en voyageant à côté d'un domeſtique, elle reſteroit ſur le grand chemin, en attendant que quelque chartier paſſât pour lui donner place dans ſa charette ; ajoutant que ſi le cocher l'exigeoit elle payeroit la place vacante ; mais que pour y avoir un domeſtique à côté d'elle, elle ne pouvoit le ſupporter. " Je ne crois pas, dit Mlle. *Slipſlop*, „ qu'aucune perſonne ait droit d'empêcher „ une autre de prendre place dans une voi- „ ture publique. Je ſuis trop peu accoutu- „ mée à ces ſortes de voitures, reprit la „ Demoiſelle *Prudotte*, pour en ſavoir les „ regles. Cela ſe peut, repartit Mlle. *Slipſlop*: „ il y a de très-honnêtes-gens qui s'en ſer- „ vent pourtant, & même des perſonnes „ qui ne voudroient pas faire comparaiſon „ avec certaines gens. Je crois auſſi, re- „ prit Mlle. *Prudotte*, qu'il y a des perſon- „ nes qui lâchent la bride à leur langue, „ en parlant à leurs ſupérieurs d'une façon

„ peu convenable ; mais pour ce qui eſt
„ de moi, ajouta-t-elle, je ſuis peu faite
„ à l'entretien des domeſtiques. Mlle. *Slip-*
„ *ſlop*, dont la bile ſe mettoit en mouve-
„ ment, repartit que certaines gens n'a-
„ voient point de domeſtiques avec qui
„ s'entretenir ; que pour elle, la maiſon où
„ elle demeuroit en étoit ſi remplie, qu'elle
„ en avoit plus ſous ſes ordres, que les pe-
„ tites Demoiſelles de fraîche date. L'au-
„ tre lui repliqua qu'elle ne croyoit pas que
„ ſa maîtreſſe la louât beaucoup de ſon diſ-
„ cours, & qu'elle prendroit ſoin de l'en
„ inſtruire, afin qu'elle apprît à reſpecter
„ ſes ſupérieures. Mes ſupérieures ! Et qui
„ ſont-elles donc, s'écria *Slipſlop* ? Moi je
„ le ſuis, repartit la Dlle. *Prudotte*, & je
„ me plaindrai de vos inſolences, je vous en
„ répons. A la bonne-heure, lui dit *Slipſlop* ;
„ mais ſachez que Lady ma maîtreſſe eſt
„ une grande Dame de la haute nobleſſe,
„ que des Demoiſelles, comme celles que
„ nous connoiſſons, qui voyagent dans les
„ voitures publiques, n'approchent qu'aux
„ grandes fêtes „.

Ce dialogue ſe faiſoit à la portée du caroſſe, quand un perſonnage étant entré dans la cour, s'adreſſa à mademoiſelle *Prudotte*, & lui dit : „ Ma
„ chere fille, comment te portes-tu ? Oh
„ mon papa, répondit celle-ci, que je
„ ſuis charmée que vous m'ayiez rejoint !

„ Et moi auſſi, reprit l'homme ; car un de „ nos caroſſes étant ici près, vous pouvez „ y prendre une place vuide, à moins que „ vous n'aimiez mieux celui où vous êtes. „ Pouvez-vous me croire le goût ſi dépravé, „ lui dit-elle ? Allez, mademoiſelle, ſe „ tournant vers *Slipslop*, vous pouvez „ mettre à préſent votre drole auprès de „ vous. « A ces mots, elle prit ſon pere par la main, & entra dans une ſalle avec lui.

M. ADAMS, toujours aiguillonné par la curioſité, qui lui étoit naturelle, s'approcha du cocher, & lui demanda à l'oreille, qui étoit ce monſieur : „ Vous avez raiſon, „ répondit celui-ci, c'eſt vraiment un mon- „ ſieur aujourd'hui, & qui ſe fait ſuivre „ par un laquais, tant les tems ſont changés „ depuis que lui & moi nous nous ſommes „ vus pour la premiere fois. Tenez, con- „ tinua-t-il, tel que vous le voyez, il „ n'étoit que poſtillon chez un très-bon „ gentilhomme, à qui mon pere ſervoit de „ cocher en même tems ; mais celui-ci eſt „ devenu intendant de la maiſon, & il fait „ à préſent le gros dos. « ADAMS fit alors claquer ſes doigts, & s'écria : „ En vérité „ j'aurois bien deviné que cette précieuſe „ n'étoit au fond qu'une gredine. «

Le miniſtre s'empreſſa de faire part d'une ſi bonne nouvelle à mademoiſelle *Slipslop*, mais elle ne fut point reçue avec tout le

plaiſir qu'il s'étoit imaginé. Car cette prudente Soubrette, qui avoit mépriſé la colere de mademoiſelle *Prudotte* tant qu'elle l'avoit cru fille de condition, dès qu'elle eut appris que ſes parens étoient domeſtiques dans de bonnes maiſons, commença à craindre ſon pouvoir auprès de ſa maîtreſſe; & ſe répentant d'avoir pouſſé la querelle ſi loin, elle méditoit ſur les moyens de ſe réconcilier avant que de ſortir de l'hôtellerie, quand tout d'un coup la ſcene qui s'étoit paſſée à *Londres*, ſe repréſentant à ſa mémoire, elle mépriſa ſon ennemie, comme incapable de lui nuire auprès de Lady *Booby*.

Tout étoit arrangé, & le caroſſe prêt à partir, une des dames ſe mit à crier : „ Arrête cocher, arrête. J'ai oublié ma „ tabatiere, & moi mes gands, s'écria „ une autre. Moi mon manchon, dit la „ troiſieme. Et moi mes galoches, dit „ *Slipslop*. « Il fallut retrouver tout cela : le cocher jura, le poſtillon renia, mais il fallut en paſſer par-là.

Auſſitôt que le caroſſe fut ſorti de l'hôtellerie, les dames ſe jetterent toutes à la fois ſur le caractere de mademoiſelle *Prudotte*. L'une déclara à la compagnie, que pour elle s'étoit bien doutée que c'étoit quelque petite griſette. Une autre dit qu'elle en avoit la mine. Une troiſieme ajouta qu'elle la ſoupçonnoit de ne pas valoir grand'choſe, par ſes airs de prude. Avez-vous remarqué,

mademoiſelle, continua celle-ci, (en s'adreſſant à la dame qui avoit conté les avantures de *Léonore*) ſes grimaces à chaque mot que vous avez eu la bonté de nous dire ? La quatrieme ſe mit de la partie, en diſant : » Madame, ces créatures trouvent toujours à redire à tout. Mais pour moi, je ne ſais pas où elle a pu être élevée. Il eſt vrai que je n'ai guere de commerce avec les petites gens, & que c'eſt peut-être leur uſage de s'oppoſer aux prieres de toute une compagnie. Cela me paroît ſi étrange, que je le croirois à peine, ſi mes yeux n'en avoient été les témoins. Hélas ! ajouta mademoiſelle *Slipslop*, tant de dureté pour un ſi joli garçon ! Il faut qu'elle ſoit deſtituée de toute humanité. Je crois pour moi, qu'elle eſt plus *Turque* que *Chrétienne* ; car ſi elle avoit une goute de ſang chrétien dans les veines, la voix d'un jeune homme comme celui-là l'auroit touchée. Il eſt vrai qu'il y a des objets vieux, caſſés & dégoûtans, qui font mal au cœur, je ne me ſerois pas tant ſcandaliſée, ſi elle avoit refuſé quelqu'un de ceux-ci : je ſuis auſſi délicate qu'elle là-deſſus : je n'aime point à voir un vieux cadavre à côté de moi ; mais pour toi, JOSEPH, c'eſt autre choſe. Lève donc la tête, mon garçon. Celle qui n'a pas de ſentimens humains pour toi, n'eſt qu'une *Muſulmane* ou une *Janſéniſte* : je la ſoutiendrai telle par-tout. « Ce diſcours imprudent mit JOSEPH très-mal à

ſon aiſe, auſſi-bien que les dames, qui jugeant que la demoiſelle *Slipslop* s'étoit un peu trop déſaltérée dans l'hôtellerie, commencerent à en appréhender les ſuites. Pour les prévenir, une d'elles pria la dame d'achever l'hiſtoire de *Léonore*. „ Oui, je vous en „ conjure, dit *Slipslop :* accordez-nous „ l'honneur de la caſtrophe de cette belle „ hiſtoire, digne des galantes archives de „ *Cupidon*, que vous avez commencée ce „ matin. " La dame, qui avoit beaucoup de complaiſance, y conſentit, & reprit ſon récit où elle l'avoit interrompu.

CHAPITRE VI.

Suite de l'hiſtoire de LÉONORE.

LÉONORE ayant franchi les bornes que la modeſtie & la bienſéance preſcrivent à notre ſexe, ſe laiſſa emporter à tout ce que ſa paſſion lui dictoit. Ses viſites chez *Bellairmine* devinrent plus fréquentes, & plus longues que celles de ſon chirurgien, en un mot, elle lui ſervoit de garde, faiſant ſes bouillons, & s'acquittant des autres devoirs de cet emploi. Sa tante perdit ſes peines en voulant la détourner de ſes ſoins imprudens, elle ne ſortoit preſque plus de chez lui. Les dames de la ville ne manquerent pas d'en

médire, elle devint la matiere de tous leurs entretiens. En prenant leur thé, elles enchériſſoient les unes ſur les autres. *Lidamire* ſe diſtingua par la rigueur de ſes jugemens. Cette dame, par un extérieur compoſé, & par une aſſiduité ſcrupuleuſe aux égliſes trois fois par jour, avoit ſi bien mis en déroute tous les eſpions que ſes ennemies attacherent à ſes pas, que perſonne n'oſoit ſe heurter contre un édifice auſſi bien établi qu'étoit la réputation de cette dame, dont la vertu exemplaire, malgré la régularité de ſes mœurs & ſa ſévérité à l'égard des autres, lui avoit attiré tant d'envie, que la calomnie ne l'épargnoit point. Il eſt vrai que c'étoit autant de coups tirés en l'air, dont nul ne l'avoit atteint. Peut-être étoit-elle redevable aux eccléſiaſtiques (les ſeuls hommes qui euſſent entrée chez elle) de ce rare bonheur : auſſi étoit-ce ſur deux ou trois de ces meſſieurs, que la médiſance s'étoit efforcée de mordre ſi injuſtement.

Pas ſi injuſtement peut-être, interrompit *Slipslop ;* les eccléſiaſtiques ſont hommes auſſi bien que les autres.

La délicateſſe de l'auſtere & vertueuſe *Lidamire* ſe trouva ſi offenſée des libertés que *Léonore* ſe donnoit, que cette pieuſe femme diſoit hautement, qu'elle déshonoroit ſon ſexe. Que pour elle, il lui étoit impoſſible de comprendre comment une femme qui ſe piquoit d'avoir de l'honneur,

pouvoit parler à une créature comme *Léonore ;* ajoutant que pour elle ſa réſolution étoit priſe là-deſſus ; qu'elle ne danſeroit plus aux bals où l'autre ſe trouveroit, crainte de prendre de l'infection.

Mais pour revenir à mon ſujet, dès que *Bellairmine* fut guéri (& il le fut au bout d'un mois) il partit pour aller chez le pere de *Léonore*, lui propoſer le mariage, & régler les articles du contrat. Quelques jours avant l'arrivée de *Bellairmine*, le vieillard avoit reçu une lettre anonyme, que voici. Elle n'étoit aſſurément ni de *éonore*, ni de ſa tante ; cependant elle étoit d'un caractere de femme ; & contenoit ces mots.

MONSIEUR,

» C'eſt à regret que je me vois forcée de
„ vous mander, que votre fille *Léonore* a
„ fait une des plus indignes baſſeſſes & des
„ plus inſignes folies, dont une fille ſoit
„ capable. Elle s'étoit engagée avec un
„ jeune cavalier, qu'elle a quitté pour ſe
„ donner à un autre, qui quoiqu'il l'em-
„ porte par la figure, n'a pourtant pas plus
„ de bien que le premier. Elle a joué un
„ tour de coquette fieffée. Vous pouvez
„ prendre là-deſſus les meſures que vous
„ croirez les plus convenables. Pour moi,
„ j'ai fait ce que je crois être de mon devoir,
„ ayant, quoique je vous ſois inconnue,

„ beaucoup de reſpect pour votre famille. «

Le vieillard ne ſe mit point en peine de répondre à cette lettre, à laquelle même il ne fit attention, que quand *Bellairmine* arriva chez lui. Il étoit de ces peres qui ne regardent leurs enfans, même les légitimes, que comme les malheureuſes ſuites des ſottes ardeurs de leur jeuneſſe, & dont ils tâchent de ſe rendre quittes au meilleur marché qu'ils peuvent. Il paſſoit dans le monde pour ce qu'on nomme ordinairement un bon pere de famille, étant aſſez diſpoſé à voler & à ruiner, s'il eût pu, tout le genre-humain, afin d'accumuler des richeſſes, qu'on croyoit deſtinées à l'élévation de ſes enfans. Cependant il n'en étoit rien; il n'amaſſoit que pour lui ſeul, & regardoit ſes enfans comme des rivaux, qui attendoient ſon trépas pour jouïr de l'objet de toutes ſes affections, qu'il eût bien voulu pouvoir emporter avec lui: de ſorte que ces mêmes enfans, pour s'aſſurer ſa ſucceſſion, n'avoient d'autres garants que les loix du royaume. Du reſte il n'aimoit aſſez aucune perſonne, pour faire un teſtament en ſa faveur.

Quand *Bellairmine* ſe préſenta à ce tendre pere, ſa perſonne, ſon équipage, ſon rang & ſon bien, eurent l'avantage de lui plaire infiniment. Le croyant un très-bon parti pour ſa fille, il l'accepta pour gendre ſans ſe faire prier. Tout alloit le mieux du monde, ſi *Bellairmine*, qui croyoit la route appla-

nie par le conſentement qu'il venoit de recevoir, ne ſe fût aviſé de parler de la dot. A ce mot, le vieillard changea tout-à-coup de viſage, & lui dit d'un ton bruſque, qu'il ne marieroit jamais ſa fille par voie de vente, ni d'achat ; mais que s'il aimoit *Léonore*, il n'avoit qu'à la prendre. „ Après „ ma mort, dit-il, vous trouverez ſa dot „ dans mon coffre-fort & dans mon porte- „ feuille. J'ai vu tant d'exemples de l'ingra- „ titude des enfans à l'égard de leurs peres „ follement généreux, que j'ai fait vœu „ de ne me pas deſſaiſir d'un ſchelling de „ mon vivant. *Salomon* a dit *que celui qui* „ *épargne les verges, gâte l'enfant.* Il auroit „ dû ajouter, *que celui qui épargne la* „ *bourſe le ſauve.* « De-là il ſe jetta dans une longue digreſſion ſur l'extravagance des jeunes gens. Enſuite il parla de chevaux pour détourner la converſation ; & vanta beaucoup ceux de Mylord *Bellairmine.*

Notre petit maître, qui en tout autre tems auroit été charmé de continuer une converſation ſi intéreſſante pour lui, s'ennuyant pour lors de cet entretien, le fit tourner ſur le chapitre de la fortune, & dit au pere : „ monſieur, j'eſtime infiniment votre char- „ mante fille ; je la prendrois avec une „ moindre dot que toute autre. Mais ma „ tendreſſe pour elle m'oblige d'avoir égard „ à nos communs intérêts ; car je mourrois „ de douleur, ſi j'avois l'honneur d'être ſon

„ mari, de la voir réduite à un équipage „ moins magnifique que celui que j'ai à „ préſent. Six chevaux ſont abſolument „ néceſſaires. « Quatre ſuffiront, répondit le vieillard. Quatre, quatre, on s'en contentera. Il continua à parler de chevaux, enſuite du luxe, puis il revint aux chevaux, changeant à chaque inſtant de ſujet, pour tâcher d'éluder les argumens du jeune ſeigneur, qui à ſon tour faiſoit tous ſes efforts pour le faire toujours revenir à la dot. Mais, voyant qu'il perdoit ſes peines, cet amant tendre & paſſionné déclara à la fin, que *Léonore* lui étoit mille fois plus chere que ſa vie, qu'il lui ſacrifieroit tout ce qu'il avoit de plus précieux, qu'il l'adoroit, que rien ne pouvoit le rendre heureux que ſa main... mais qu'il lui étoit impoſſible de l'épouſer ſans dot. Le pere répondit qu'il étoit très-fâché de voir que ſa fille perdoit en lui un parti ſi avantageux pour elle, mais que quelque bonne volonté qu'il pût avoir, il étoit dans une impuiſſance totale de faire les moindres avances : qu'il avoit fait de grandes dépenſes pour des entrepriſes dont il ne retireroit rien de longtems, qu'avec eſpérance d'en tirer beaucoup dans la ſuite. „ Peut-être, ajouta-t-il, que je pourrai être „ en état de donner quelque choſe au pre- „ mier enfant dont ma fille accouchera ; „ cependant je ne voudrois pas manquer

„ à ma parole pour toutes les filles du „ monde. «

Enfin, Meſdames, pour ne vous point fatiguer de détails inutiles, *Bellairmine* eſſaya tous les raiſonnemens dont il put s'aviſer, & les voyant ſans effet, il prit congé du Vieillard, pour s'en retourner, non pas auprès de *Léonore*, mais chez lui, d'où il lui écrivit, & peu de jours après il partit pour *Paris*, où il arriva très-heureuſement, pour y faire les délices de la *France* & la gloire de l'*Angleterre*.

Voici la lettre dont il chargea un de ſes gens, pour être remiſe à *Léonore*. Une copie m'en étant tombée entre les mains, je l'ai lue pluſieurs fois, à cauſe de la ridicule ſingularité du ſtile, & je crois que je me la rappellerai.

„ Je ſuis fâché, Mademoiſelle, d'avoir l'honneur de vous dire que je ne ſuis pas l'heureux mortel deſtiné à votre main divine. Monſieur votre père me l'a dit avec une politeſſe, qu'on ne rencontre que rarement en-deçà de *Paris*. Vous devinerez peut-être de quelle maniere il m'a refuſé. Ah Dieux! qui l'eût dit? Vous ſentez bien, Mademoiſelle, que je ſuis incapable de vous rendre cette funeſte réponſe de vive voix. Je vais me garantir des ſuites cruelles de cette avanture, par un voyage à *Paris*. Je me flate que nous nous y verrons quelque jour. Juſqu'à ce bien-

heureux moment, le vent de *France* ne peut manquer d'être le plus brûlant qui ſouffle dans l'Univers, puiſqu'il ſera compoſé de mes ſoupirs. Adieu ma Princeſſe, & mon amour, "

BELLAIRMINE.

Je n'entreprendrai point, Mesdames, de vous dépeindre la ſituation de la triſte *Léonore*, à la lecture de cette lettre. C'eſt un tableau ſi rempli d'horreur, que je ſouffrirois en le voulant tracer, & vous en le regardant. Elle abandonna auſſi-tôt la province où elle avoit demeuré juſqu'alors, & où elle étoit par-tout montrée au doigt. Elle fait aujourd'hui ſa réſidence au château que je vous ai fait remarquer en commençant ſon hiſtoire. Elle y traîne une vie triſte & languiſſante, plus digne de pitié que de cenſure, ſi nous faiſons réflexion que les artifices de ſa tante ont autant contribué à la rendre blamable, que la légèreté de ſon eſprit & de ſon ſexe. On nous reprochera toujours injuſtement cette légèreté, tant qu'on bornera notre éducation à des amuſemens frivoles, plus propres à nourrir, ou même à faire naître des diſpoſitions vicieuſes, qu'à corriger celles que nous puiſons, également comme les hommes, dans la ſource corrompue de la Nature humaine.

„ Si je la plains, dit une jeune Demoi-
„ ſelle de la compagnie, c'eſt de la perte
„ d'*Horace*; car pour celle qu'elle a fait
„ de *Bellairmine*, je ne puis comprendre
„ que cela puiſſe être compté parmi ſes
„ infortunes."

„ Il faut avouer, dit Mademoiſelle *Slip-*
„*ſlop*, que ce beau Monſieur *Bellairmine*
„ puiſque *Bellairmine* y a, étoit un peu
„ traître dans la modification de ſa ten-
„ dreſſe. Cependant je plains Mademoiſelle
„ *Léonore*, d'avoir eu deux Amans, ſans
„ pouvoir attraper un ſeul mari; mais qu'eſt
„ devenu Monſieur *Araſſe*?

Vous voulez dire *Horace*, répondit la Dame. Il garde le célibat juſqu'à préſent, & par ſon aſſiduité & ſon application à l'étude de la Juriſprudence, il a ſu acquérir un bien conſidérable. On remarque qu'il n'entend jamais prononcer le nom de *Léonore* ſans ſoupirer, & qu'il eſt ſi modéré à ſon égard, que perſonne ne lui a encore entendu dire un mot déſobligeant en parlant d'elle.

CHAPITRE VII.

Ce qui arrive à Mr. ADAMS, *éloigné du Coche.*

LA Dame ayant achevé ſon récit, & reçu les remercimens de la compagnie, JOSEPH s'écria tout d'un coup: „ Qu'on „ ne me croie jamais, ſi je ne vois pas „ tout-là-bas notre Vicaire, Mr. ADAMS, „ ſans ſon cheval. Oui c'eſt lui-même, dit „ *Slipſlop*; il faut bien qu'il ait laiſſé ſon „ cheval à l'auberge. " Elle l'avoit deviné: notre Miniſtre diſtrait étoit ſi enchanté de voir JOSEPH tranquille dans le caroſſe, qu'il ne ſongea point à la pauvre bête qui étoit dans l'écurie. Se ſentant leſte & de bon courage, il ſe mît ſans réflexion en chemin, armé d'un bâton de pommier ſauvage, dont il ſavoit la vertu mieux qu'homme au monde. Il avoit toujours devancé le caroſſe, redoublant ou relâchant le pas, ſelon les occaſions, ſi habilement, que la voiture ſe trouvoit toujours à un quart de mille derrière lui.

Mademoiſelle *Slipſlop* pria le cocher d'avancer, pour le rejoindre. Il fit de ſon mieux; mais le Miniſtre hâtoit ſes pas, à meſure que l'autre hâtoit ſes chevaux, criant d'un air gai: „ Oui, oui, ratrapez-

„ moi, ſi vous le pouvez. " Le cocher répondoit en jurant, qu'il tenteroit plutôt d'atrapper un lévrier. Enfin donnant quelques douzaines de bonnes malédictions au pauvre Miniſtre, il parla ainſi à ſes chevaux: „ Allons tout doucement mes amis. " Il dit, & les chevaux obéirent.

Lecteur, laiſſons la peſante voiture avancer lentement, & hâtons-nous d'atteindre le rapide Vicaire, qui marche toujours ſans ſe donner la peine de regarder derrière lui. Il avoit déjà laiſſé le caroſſe trois milles en arrière, lorſque voyant devant lui un chemin, où il étoit preſqu'impoſſible, pour une créature douée de ſens-commun, de s'égarer, lui, qui poſſédoit un talent tout extraordinaire pour mettre ces ſortes d'impoſſibilités en pratique, prit un tout autre chemin que celui qu'il devoit prendre. Enfin, au bout de trois autres milles, étant parvenu au pié d'une montagne, il grimpa juſqu'au ſommet, pour découvrir le caroſſe. Ne le voyant point, il tira ſon cher *Æſchile*, & s'aſſit dans la réſolution de l'attendre patiemment.

Il n'avoit pas lu deux pages, quand un coup de fuſil, qui partit aſſez près de ſon oreille, le fit treſſaillir : il tourna la tête & vit un Chaſſeur, qui avoit l'air d'un Gentilhomme, prêt à ramaſſer un perdreau qu'il venoit de tuer.

Il ſe leve auſſitôt, & préſente au Chaſſeur

une figure, qui auroit excité des éclats de rire dans bien des perſonnes. Sa robe, qui s'étoit détachée, lui tomboit juſqu'à la moitié de la jambe, ſous ſon large ſurtout qui formoit un ſecond étage. L'envie de rire que put avoir le chaſſeur, céda à la ſurpriſe que lui cauſa la rencontre inopinée d'un perſonnage ſi extraordinaire dans un endroit ſi écarté.

ADAMS dit au gentilhomme, en s'avançant vers lui, qu'il préſumoit qu'il avoit fait une bonne chaſſe. L'autre ne faiſant point de réponſe à ce compliment, parce qu'il étoit occupé à recharger ſon fuſil: „Je vois, Monſieur, continua ADAMS, „que vous venez de tuer un perdreau.“ Enſuite il ſe tut, juſqu'à ce que le fuſil fût remis en état. Alors il fit remarquer au Chaſſeur que la ſoirée étoit belle. Le Gentilhomme, qui au premier coup d'œil s'étoit laiſſé prévenir d'une aſſez chétive opinion du perſonnage, lui voyant un Livre à la main, avec le diminutif d'un vêtement Eccléſiaſtique, commença à changer d'idée ſur ſon compte, & pour faire une petite avance de politeſſe, il lui dit: „Je „crois que Monſieur n'eſt pas de ce pays-„ci.“ ADAMS répondit qu'il étoit voyageur, & que la vue dont on jouïſſoit ſur cette hauteur, & le beau tems qu'il faiſoit l'avoient tenté de s'aſſeoir pour s'y amuſer à la lecture. „Il faut que je me repoſe auſſi,

auſſi, repliqua le Chaſſeur, car je ſuis dehors depuis midi. Peut-être que le gibier n'eſt pas abondant dans ce pays, dit Mr. ADAMS. Non, répondit le Chaſſeur; les ſoldats qui ſont cantonnés aux environs, l'ont beaucoup détruit. Cela ne me ſurprend point, repliqua ADAMS, c'eſt leur métier de tirer. Oui ſur du gibier, repartit l'autre; mais je ne vois pas qu'ils faſſent grand mal à nos ennemis. L'affaire de *Carthagène* me déplaît fort: ſi je m'y étois trouvé, j'aurois fait tout autrement. Morbleu, qu'eſt-ce que la vie d'un homme, quand la patrie en a beſoin! Quiconque n'eſt pas prêt à ſe ſacrifier pour le bien de la patrie, mérite la corde! morbleu oui, il mérite d'être pendu! " Il prononça ces mots d'un ton ſi fier & d'une contenance ſi martiale, qu'il auroit effrayé un Capitaine de la Bourgeoiſie de *Londres* à la tête de ſa Compagnie.

Mr. ADAMS, qui n'étoit pas ſuſceptible de peur, lui répondit d'un ton ferme, qu'il louoit ſon zele, mais que ſes juremens le ſcandaliſoient; & il le pria de s'en corriger, ajoutant qu'un homme pouvoit être brave comme un *Achille* ſans le ſecours des imprécations. Il étoit pourtant ſi charmé de ce diſcours, qu'il dit au Gentilhomme, qu'il voudroit faire un voyage de deux cent milles en ſi bonne compagnie. Il ajouta qu'il étoit difficile de trouver des perſon-

nes qui penſaſſent ſi noblement, & que s'il lui plaiſoit de s'aſſeoir, il ſeroit ravi de s'entretenir avec lui, afin de lui faire voir qu'il y avoit des Eccléſiaſtiques (vrais *Anglicans* s'entend) qui étoient prêts à ſe ſacrifier pour la Patrie, s'ils y étoient appelés.

Le Gentilhomme accepta la propoſition, & s'étant placé à côté d'ADAMS, celui-ci commença une diſſertation que nous placerons dans un Chapitre à part, comme la plus curieuſe non ſeulement de ce Livre, mais peut-être l'unique qui ſe trouve de cette eſpèce dans tous les Livres du Monde.

CHAPITRE VIII.

Diſcours de Mr. ADAMS *ſur l'amour de la Patrie.*

„ JE proteſte, Monſieur, dit Mr. ADAMS au Gentilhomme, que je ſuis au comble de la joie d'avoir rencontré un homme de votre caractère. Quoique je ne ſois qu'un pauvre Miniſtre, je puis dire que je ſuis honnête-homme, & incapable de faire une mauvaiſe action, dût-elle me procurer un Evêché. Il n'a jamais été en mon pouvoir de faire ce grand ſacrifice. Cependant j'ai

ſouffert pour ma conſcience ; car j'ai eu des parens (excuſez-moi ſi je le dis) qui ont fait quelque figure dans le Monde, ſur-tout un neveu, Marchand & Echevin du Bourg où il faiſoit ſa réſidence. Il étoit bon garçon, mon éleve, & qui plus eſt, jamais il ne s'oppoſa à mes ſentimens. J'avoue que vous pouvez être choqué de me voir tant de gloire, & de m'entendre dire que j'ai été autrefois aſſez homme d'importance, pour pouvoir gouverner l'Echevin d'un Bourg. Le Recteur, dont j'étois Vicaire, m'envoya chercher la veille d'une Election & me dit tout net, que ſi je prétendois être continué dans mon emploi, il falloit engager mon neveu à donner ſa voix au Colonel *Delcour*, de qui j'entendois parler pour la premiere fois. Je répondis au Curé, que je ne pouvois diſpoſer de la voix de mon neveu (Dieu me pardonne ce menſonge), mais que j'étois perſuadé qu'il étoit trop honnête-homme, pour ne la point donner ſelon ſa conſcience ; que pour moi je ſerois très-fâché de l'engager à agir par aucun autre principe. Il me dit que des défaites étoient hors de ſaiſon ; qu'il étoit bien informé que j'avois déja parlé en faveur de Mr. *Papillon* mon voiſin. Il diſoit vrai ; car c'étoit dans un tems que l'Egliſe ſe trouvoit en très-grand péril, & que tous les honnêtes-gens craignoient que je ne ſais quoi n'arrivât. Je lui dis alors

hardiment, que puiſqu'il croyoit que j'avois donné ma parole, c'étoit m'inſulter que de me la demander contre. Enfin mon neveu perſévéra dans ſa réſolution, & moi auſſi, deſorte que je perdis mon Vicariat; car Mr. *Papillon* fut choiſi par ſon moyen. Mais le croirez-vous, Monſieur? Ce Mr. *Papillon* ne ſe donna jamais la peine de dire un mot pour l'Egliſe; *Ne verbum quidem, ut ita dicam.* Deux ans après on lui donna une Charge, & il eſt reſté à *Londres* depuis, où, à ce qu'on m'a dit, (mais Dieu me garde de le croire) il n'a jamais entré dans une Egliſe. Je demeurai longtems ſans aucun bénéfice ni emploi, & ſi réduit, que je vécus un mois entier des profits d'une Oraiſon funèbre, que je prononçai au défaut d'un de mes Confreres qui étoit malade. Mais cela ne ſe dit qu'en paſſant. Enfin *Papillon* étant placé, le Colonel ſe remit encore une fois ſur les rangs. Et qui croyez-vous qui devint ſon ſolliciteur? Ce fut Mr. *Papillon:* oui, ce même *Papillon*, qui m'avoit dit autrefois, que le Colonel étoit ennemi juré & de l'Egliſe & de l'Etat, eut la hardieſſe de parler pour lui à mon neveu, & le Colonel lui-même m'offrit à moi, de me faire aumonier de ſon régiment. Je mépriſai ſes offres en faveur du chevalier *Boncœur*, qui proteſtoit qu'il ſacrifieroit tout aux intérêts de la Patrie, & je crois qu'il l'auroit fait, à l'exception de

la chaſſe, qu'il aimoit avec tant d'excès, que dans cinq ans il ne fut que deux fois à *Londres ;* & l'on m'a aſſuré que dans ces voyages il n'entra qu'une fois au Parlement. Il étoit cependant un digne homme, & le meilleur ami que j'euſſe jamais eu ; car il me fit rendre mon vicariat par le moyen de l'evêque, & me donna de ſa poche huit pieces pour m'acheter une robe & meubler ma maiſon, & fut toujours mon protecteur tant qu'il vécut ; ce qui ne fut pas longtems. Sa mort me procura de nouvelles connoiſſances. Le Chevalier *Booby* ayant acheté les terres du défunt, ſe mit auſſi à briguer ſa place au Parlement. C'étoit un jeune Seigneur, revenu depuis peu de ſes voyages dans les pays d'Outremer. Il parloit ſi bien des affaires que je n'entends point, que j'étois ravi d'admiration en l'écoutant ; deſorte que ſi j'avois eu mille voix à donner il les auroit toutes eues. Je mis mon neveu dans ſes intérêts ; il fut élu ; & à dire le vrai, c'étoit un grand homme pour la Patrie, car il haranguoit des heures entieres, & très bien, dit-on. Mais, par malheur, le parlement ne ſe trouva jamais de ſon ſentiment. *Non omnia poſſumus omnes.* Il me promit un bénéfice, le pauvre homme ; & je crois qu'il me l'auroit donné, ſi par malheur Madame ne l'avoit auparavant promis à ſon inſu. Je n'ai ſu cela que depuis. Le pauvre chevalier avoit tant d'affaires ſur les bras, que je ne pouvois

jamais parvenir à lui parler ; mais je crois que Lady en étoit cauſe, parce qu'elle ne croyoit pas mes habits aſſez beaux pour paroître à ſa table. Je dois pourtant rendre juſtice à la mémoire du chevalier, en vous diſant que ſa cuiſine & ſa cave me furent toujours ouvertes. Bien des Dimanches après l'Office, j'ai trouvé chez lui de la biere, qui me remettoit de mon épuiſement, car il faut que je prêche dans quatre Egliſes. Depuis que mon neveu eſt mort, la Communauté eſt tombée dans d'autres mains, & moi je ſuis déchu de mon crédit, ne pouvant rendre les ſervices importans que je rendois autrefois. Je n'ai pas de talens, pour les employer utilement au bien de mon cher pays. Mais de celui à qui rien n'eſt donné, rien n'eſt requis. Cependant, dans des momens critiques, tels qu'aux approches d'une nouvelle élection, j'entrelarde mes ſermons de quelques maximes par-ci par-là, qui ne ſont point inutiles, & qui font plaiſir à Lady & à bien d'autres honnêtes-gens du canton, qui m'ont tous promis de faire donner l'Ordination à mon fils, âgé de vingt-cinq ans, qui eſt un prodige d'érudition, & de mœurs irréprochables. Cependant, faute d'avoir paſſé quelque tems dans l'Univerſité, l'Evêque refuſe de lui donner les ordres. On doit avoir grand ſoin de connoître ceux à qui l'on confie le ſacré miniſtere ; mais j'oſe me flater que s'il eſt admis au ſanctuaire, il eſt incapable

de rien faire qui puiſſe deshonorer ſon Ordre, & qu'au contraire il ſervira bien Dieu & ſa patrie ſelon ſa capacité, comme je lui en ai donné l'exemple, juſqu'à perdre la vie, s'il le faut, pour l'un & pour l'autre. Je l'ai élevé dans ces ſentimens; ainſi j'ai fait mon devoir, & n'en répondrai point, s'il vient par malheur à manquer au ſien.

CHAPITRE IX.

Diſcours du gentilhomme ſur la bravoure. Combat d'ADAMS contre un ſcélérat.

LE gentilhomme loua extrêmement les ſentimens de M. ADAMS, & lui dit qu'il eſpéroit que ſon fils ſuivroit ſes traces; ajoutant que s'il n'étoit pas prêt à mourir pour ſa patrie, il ne méritoit pas de vivre. " Pour moi, dit-il, je ne ferois aucun ſcrupule de brûler la cervelle à un lâche, qui refuſeroit de mourir pour ſa patrie. Monſieur, continua-t-il, j'ai un neveu officier, que je viens de déshériter, parce qu'il a refuſé de ſuivre notre amiral *Vernon* dans ſon expédition aux *Indes occidentales*. Il ſe dit amoureux, mais je le crois poltron. Ventrebleu! je voudrois qu'on étranglât tous les lâches; oui je les verrois tous étranglés

avec plaiſir. C'eſt être trop cruel, Monſieur, repondit ADAMS. Les hommes ne ſe ſont pas faits eux-mêmes. Et quand on eſt timide, on eſt moins blâmable que digne de compaſſion. D'ailleurs, le tems & la raiſon guériront peut-être votre neveu, puiſque tout le monde convient que le même homme peut être courageux dans un tems, & ne l'être point du tout dans un autre. *Homere*, qui a ſi bien connu & ſi fidèlement copié la nature, nous l'exprime par ces mots

Paris combat, quand Hector ſe retire.

Nous avons dans une hiſtoire bien plus moderne un exemple mémorable de ces viciſſitudes. Cet exemple n'eſt pas plus éloigné de nous que l'an 705 de la fondation de Rome. Le grand *Pompée*, qui avoit gagné tant de batailles, triomphé ſi ſouvent, & dont la valeur a été célébrée par tant d'auteurs de l'antiquité, particuliérement par *Cicéron* & *Patercule*; ce même *Pompée* à *Pharſale* abandonna le champ de bataille, avant que la victoire ſe fût déclarée pour ſon rival, afin de ſe retirer comme un lâche dans ſa tente, où il ſe laiſſa accabler par ſon déſeſpoir, & céda une victoire qui pouvoit être encore diſputée, & dont l'empire du monde étoit le prix. Je ne ſuis pas fort inſtruit de ce qui s'eſt paſſé dans ces derniers tems, c'eſt-à-

dire depuis douze ſiecles ; mais ceux qui en ont lu les hiſtoires, vous fourniront, ſans doute, d'autres exemples de la même nature „. Il acheva ſon diſcours, en faiſant ſentir au gentilhomme qu'il s'étoit trop preſſé de condamner ſon neveu, & le priant d'y réfléchir encore, avant que de ſe déterminer à ſon exhérédation. Le gentilhomme repliqua avec chaleur, faiſant toujours l'éloge de la bravoure, comme ſi elle étoit l'unique qualité néceſſaire à l'homme, & mit la valeur au-deſſus de toutes les vertus morales & chrétiennes.

La nuit, qui approchoit, engagea le gentilhomme à demander à notre voyageur, où il ſe propoſoit de coucher. Celui-ci lui répondit, qu'il attendoit le caroſſe public. " Le caroſſe, s'écria le gentilhomme ! Toutes les voitures publiques ſont paſſées il y a bien du tems. Vous pouvez voir ici la derniere, qui eſt déjà bien loin devant nous. Cela étant je vous quitte, répondit ADAMS, je m'en vais les ſuivre. Vous aurez de la peine à les rejoindre, dit le gentilhomme. D'ailleurs, comme vous n'êtes pas de ce pays, vous pouvez vous perdre en marchant la nuit ſur ces dunes ; voici le jour qui tombe, & vous vous égarerez infailliblement ; deſorte qu'après avoir marché toute la nuit, vous ſerez moins avancé qu'à préſent. Si vous voulez m'accompagner juſques chez moi, je vous donnerai un pay-

ſan qui vous conduira pour ſix ſols, & par ce moyen vous regagnerez bien les pas que vous aurez fait de plus pour venir chez moi „.

ADAMS ayant accepté l'offre, ils ſe mirent en marche, & pendant le chemin le gentilhomme l'entretint toujours de la bravoure & du mépris de la vie, juſqu'à ce que la nuit étant tout-à-fait venue, ils arriverent près d'un boſquet, d'où tout-à-coup ils entendirent une voix de femme, qui faiſoit des cris affreux. ADAMS, par un premier mouvement indélibéré, ſe mit en devoir d'arracher le fuſil des mains de ſon compagnon. " Que voulez-vous, lui dit le gentilhomme? Je veux, repartit ADAMS courir au ſecours d'une malheureuſe qu'on aſſaſſine. Seriez-vous ſi imprudent, reprit le gentilhomme? Mon fuſil n'eſt chargé que de menu plomb, & les voleurs ne vont „ jamais ſans piſtolets chargés à balles. Ils „ ont de plus des ſabres & des bayonnettes: „ diable! la partie ne ſeroit pas égale. Allons, „ ceci ne nous regarde point. Croyez-moi, „ paſſons notre chemin, & ne nous faiſons „ point une mauvaiſe affaire. Il ne faut „ jamais chercher le péril. "

Les cris augmentant, le brave ADAMS, ſans daigner répondre, empoigna ſon bâton, & s'enfonça dans les brouſſailles du côté d'où venoient les cris, tandis que l'éloquent panégyriſte de la bravoure fuyoit de toute

ſa force vers ſa gentilhommiere. Le vicaire intrépide, en arrivant où ſon bon cœur & ſon courage l'avoient attiré, trouva une jeune fille qui ſe débattoit entre les bras d'un homme, qui la tenoit par terre preſque vaincue. La pénétration d'ADAMS ne lui fut pas néceſſaire, pour démêler les cauſes de la querelle. Du premier coup-d'œil, il jugea laquelle des deux perſonnes avoit tort, deſorte que la fille n'avoit pas beſoin d'implorer le ſecours de ſon bras. Car le levant à l'inſtant même, il donna du bâton qu'il portoit, un coup ſi furieux ſur la tête de l'agreſſeur, qu'il lui eût fait ſauter la cervelle, ſi la nature ne lui eût donné un crâne beaucoup plus dur qu'au commun des hommes.

Comme un coq, qui en voit un autre s'approcher de lui dans le moment qu'il courtiſe ſa poule, la quitte pour chaſſer ſon rival; de même le raviſſeur ſentant le bois rebondir de deſſus ſa tête, quitta la fille pour ſe jetter ſur l'homme. Il n'avoit d'autres armes que celles que la nature lui avoit données, mais il ſavoit s'en ſervir merveilleuſement; car fermant le poing, il le pouſſa avec tant de roideur contre le corps d'ADAMS, vers l'endroit où le cœur eſt ſitué, qu'il le fit chanceler. Celui-ci jetta ſon bâton, & fermant à ſon tour ſon poing énorme, il porta un coup pareil à ſon adverſaire. Celui-ci le para de la main

gauche, & au même inſtant il darda ſa tête contre la poitrine d'ADAMS. Car nos héros *Anglois* ſe ſervent ſouvent de leur propre tête, à-peu-près comme les anciens ſe ſervoient de béliers, pour renverſer des portes, ébranler des murailles, ou abattre des tours. ADAMS frappé de ce terrible coup tomba à la renverſe. Alors ſon rival mépriſant les loix des armes, qui défendent d'opprimer un ennemi vaincu, ſe jette ſur lui, le tenant d'une main, & de l'autre travaillant ſur ſon corps, juſqu'à ce que ſes forces commençant à s'épuiſer, il le quitta, en diſant, ſelon l'expreſſion des Spadaſſins, *ſon affaire eſt faite.*

Mais ADAMS n'étoit pas ſi délicat. Il ſoutenoit des coups auſſi bien qu'aucun maître dans ce genre d'eſcrime, & il ne faiſoit le mort, que comme *Etéocle*, à deſſein de ſurprendre ſon ennemi. En effet quand il le vit, comme un autre *Polinice*, contempler ſa victoire, il ſe leva bruſquement, & ſe jetta avec tant de fureur ſur ſon adverſaire, qu'il le terraſſa, mais autant par adreſſe que par force. Alors lui imprimant ſon genou ſur ſa poitrine; „ c'eſt mon „ tour à préſent, s'écria-t-il: " puis il ſe mit à lui décharger de ſi affreux coups de ſon formidable poing, que *Cacus* ne fut jamais plus rudement battu par le redoutable fils d'*Amphitryon*. Il lui aſſena ſur-tout ſur le front un coup qui lui fit perdre connoiſ-

ſance ; enſorte que le bon ADAMS fut fâché d'avoir donné ce coup-là de trop ; car il n'avoit pas l'ame meurtriere.

Cependant le vainqueur ſe leva, & appelant à haute voix la fille. „ Vierge, dit-il, „ vous pouvez paroître. Vous êtes tirée „ des mains de votre infame oppreſſeur ; „ j'ai bien peur qu'il ne ſoit étendu mort à „ mes piés. Que Dieu me le pardonne, „ je ne l'ai fait que pour défendre l'inno- „ cence ". La pauvre fille, qui ne s'étoit relevée qu'avec peine, tant elle étoit fatiguée, avoit regardé le combat en tremblant. Voyant ſon défenſeur victorieux, elle s'avança vers lui d'un pas mal aſſuré, ne ſachant s'il étoit plus honnête homme que l'autre. Cependant ſes craintes ſe diſſiperent, lorſqu'elle l'entendit parler ſi honnêtement.

Ils étoient debout près du vaincu, qu'ADAMS ſouhaitoit voir remuer, bien plus que ne le deſiroit la fille, quand il lui vint à l'eſprit de lui demander, par quel malheur elle ſe trouvoit la nuit dans ce déſert. Elle répondit, que ſon deſſein étant d'aller à *Londres*, elle avoit fait rencontre de l'homme dont il venoit de la délivrer : que cet homme lui avoit dit qu'il alloit le même chemin, & qu'il s'offrit de l'accompagner : qu'elle avoit accepté ſon offre, ne penſant à rien moins qu'à une telle méchanceté. „ Il m'a „ dit tantôt, ajouta-t-elle, qu'il y avoit

„ près d'ici une auberge, où nous trouve-
„ rions à nous loger, & qu'il m'y mèneroit
„ par un chemin moins long que la route
„ ordinaire. Je ne le ſoupçonnois d'aucun
„ mauvais deſſein, parce qu'il me parloit
„ très-honnêtement. Je me ſuis recomman-
„ dée à Dieu, & l'ai ſuivi, croyant à
„ chaque inſtant être près de l'auberge.
„ Mais, tout d'un coup, quand il s'eſt vu
„ dans ce boſquet, il m'a arrêté, & m'em-
„ braſſant avec inſolence, il m'a fait des
„ propoſitions que j'aurois honte de vous
„ répéter : enfin voyant que je repouſſois
„ ſes careſſes, & que je refuſois tout ce
„ qu'il me demandoit, le ſcélérat m'a ſaiſi,
„ & il s'efforçoit d'exécuter ſes méchans
„ deſſeins, quand le bon Dieu vous a
„ envoyé à mon ſecours. "

ADAMS la loua de ce qu'elle diſoit s'être recommandée à Dieu, & lui dit. " Je ne doute point, fille vraiment ſage, que celui en qui vous vous êtes confiée, ne m'ait amené comme par la main pour vous ſecourir. J'aurois bien ſouhaité vous avoir délivrée, ſans que je fuſſe l'homicide de ce miſérable. Mais la volonté de Dieu ſoit faite, j'eſpère que ſa miſéricorde me pardonnera en l'autre Monde. Je compte ſur votre témoignage pour me juſtifier dans celui-ci ". A ces mots il ſe tut, pour délibérer s'il ſe retireroit, ou s'il ſe remettroit entre les mains de la Juſtice. Mais cette méditation fut in-

terrompue, de la façon qu'on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE X.

Suites fâcheuſes du combat. M. ADAMS *reconnoit celle qu'il a délivrée du danger du Boſquet.*

LE ſilence d'ADAMS, les ombres de la nuit, & l'éloignement de toute eſpérance de ſecours, conſpirerent à effrayer la pauvre fille, qui commençoit à craindre un ennemi auſſi dangereux dans la perſonne de ſon libérateur, que dans celle du raviſſeur. Car il faiſoit trop noir pour diſtinguer l'âge de M. ADAMS, & pour lire ſur ſon viſage le caractère de vertu & de ſageſſe que la Nature y avoit gravé. Elle le ſoupçonna donc de l'avoir ſervie, comme pluſieurs honnêtes-gens font leur Patrie, qu'ils tirent des mains des oppreſſeurs pour l'opprimer eux-mêmes: mais ſes craintes étoient mal fondées. ADAMS étoit planté ſur ſes piés, les yeux attachés ſur ſon ennemi étendu, & l'eſprit abſorbé dans des réflexions très-ſérieuſes, peſant mûrement en lui-même le pour & le contre des deux partis entre leſquels il balançoit, & qui paroiſſoient l'un & l'autre également dangereux; de ſorte qu'il auroit paſſé peut-

être pluſieurs heures ſur la place à rêver profondement, ſi tout-à-coup il n'eût apperçu une lumiere. Cette vue le réveilla. Il ſe mit à crier. Holà, à moi, Paſſant, à moi, holà ! Il eut le plaiſir d'entendre, non-ſeulement qu'on lui répondoit, mais de voir auſſi que la lumiere approchoit. Ceux qu'il entendoit, chantoient, rioient, ou ſiffloient, chacun ſelon ſa fantaiſie ; ce qui renouvella la frayeur de la fille. " Courage, pucelle, lui dit ADAMS, confie-toi en celui qui t'a protégée juſqu'à cette heure. Il n'abandonne jamais l'innocence. " Enfin la lumiere vint, & leur aida à connoître que ceux qu'ils voyoient approcher, n'étoient qu'une bande de jeunes-gens qui venoient au boſquet *éclairer l'oiſeau.*

Lecteur, qui peut-être n'avez jamais voyagé, je crains que cette chaſſe ne vous ſoit inconnue : il faut donc que je vous l'explique. On commence par tendre les filets : enſuite, quand la nuit eſt venue, on bat les buiſſons tandis que d'autres ſe tiennent avec la lanterne derriere les fillets où les oiſeaux ſe jettent, tout étourdis par le bruit, & éblouïs par une lueur à laquelle ils ne ſont point accoutumés, qu'ils ſuivent cependant; car tout oiſeau dont on interrompt le ſommeil, vole vers la lumiere.

ADAMS raconta à cette troupe ce qui lui étoit arrivé, & les pria inſtamment de porter la lumiere au viſage de celui qu'ils

voyoient couché par terre. "Hélas! dit-il, j'ai peur de l'avoir frappé juſqu'à la mort." Mais ſa crainte étoit vaine; car le drôle, quoiqu'étourdi du coup qu'ADAMS lui avoit donné, étoit revenu à lui en un inſtant; mais ſachant qu'il étoit le moins fort, il faiſoit ſemblant d'être mort, & écoutoit l'entretien de la fille & d'ADAMS, très-impatient de les voir partir, afin de ſe retirer auſſi, n'eſpérant plus de réuſſir dans ſes amours. D'ailleurs ſa paſſion s'étoit fort rallentie, par les remedes qu'ADAMS lui avoit appliqués. Le coquin, qui avoit un eſprit aſſez méchant pour mettre tous les événemens à profit, crut qu'il étoit tems de reſſuſciter. Il ſe leva tout à coup, en criant: "Non, non, perfide aſſaſſin, je ne ſuis pas encore mort, quoique toi & ta P.... ayiez eu raiſon de le croire, après avoir exercé tant de cruautés ſur un honnête-homme qui ne vous avoit jamais fait aucun tort! Ah, Meſſieurs [ajouta-t-il, en s'adreſſant aux autres] ſoyez les bien venus; vous ſauvez la vie à un pauvre voyageur, que ce ſcélérat & cette coquine avoient deſſein de voler & d'aſſaſſiner; car, après m'avoir entraîné hors du grand-chemin, ils ſe ſont jettés ſur moi, & m'ont traité comme vous voyez.".

ADAMS ſe mit en devoir de répondre. Mais un jeune-homme lui coupa la parole, en diſant: "Parbleu menons-les tous trois

chez le Juge de Paix! " La fille ſe mit à pleurer. ADAMS éleva la voix, mais tout fut inutile. On le ſaiſit à quatre, & le porte-lanterne lui ayant approché la lumiere du viſage, ils ſe mirent tous à jurer, que la corde étoit écrite ſur ſa phiſionomie. Un Clerc de Procureur ajouta qu'il l'avoit déjà vu juger une fois. Pour la fille on l'avoit décoiffée, & ſon nez qui ſaignoit, les empêcha de diſtinguer ſi elle étoit belle ou laide. Comme elle trembloit, on prit cela pour un indice de ſon crime. On les fouilla tous deux, pour chercher l'argent que le complaignant prétendoit avoir perdu; & trouvant une bourſe dans la poche de la fille avec de l'or, qu'il reclama effrontément, comme lui ayant été volé, on les regarda comme atteints & convaincus de brigandage.

Cette rencontre étant plus lucrative, à ce qu'ils croyoient, que leur chaſſe aux flambeaux, ils la quitterent ſans regret, pour traîner ces prétendus coupables devant le Juge de paix. Mais ayant appris qu'ADAMS étoit un homme redoutable, ils lui lierent les mains derriere le dos, puis cacherent leurs filets, & enſuite ſe mirent en marche, les deux coupables précédés de celui qui portoit la lanterne. ADAMS non-ſeulement ſe ſoumit à ſon ſort, mais il eut la force durant le chemin de conſoler ſa compagne.

Le Clerc de Procureur les amuſoit, en leur diſant que cette avanture étoit fort heu-

reuſe, puiſqu'ils avoient droit à la récompenſe de quatre-vingt pièces, qu'on accorde à ceux qui arrêtent les voleurs. Ce diſcours fit naître une conteſtation entr'eux, ſur la part que chacun pouvoit réclamer. L'un diſoit que la meilleure part lui appartenoit, parce que c'étoit lui qui avoit mis le premier la main ſur les voleurs. Un autre alléguoit que lui-même avoit plus de droit que tout autre, parce qu'en portant la lumiere au viſage du bleſſé, il avoit donné lieu à la découverte. Le Clerc demanda pour lui quatre cinquiemes de la ſomme, parce que c'étoit lui qui avoit propoſé de les fouiller & de les mener devant le Juge; ajoutant que même à la rigueur, le tout lui étoit dû. Enfin ils conclurent de remettre la diſcuſſion de leurs prétentions à un tems plus convenable, quoiqu'ils ſemblaſſent convenir unanimément que la moitié étoit due au Clerc. Pendant la conteſtation un voleur alterne & vigilant, à la place du pauvre ADAMS, ſe ſeroit diſpenſé d'aller chez le Juge, en ſe ſauvant; car la nuit étoit fort obſcure. Mais ADAMS aima mieux ſe fier à ſon innocence qu'à ſes jambes; & d'ailleurs il ne vouloit pas abandonner celle dont il avoit garanti la pudeur, & dont la cauſe étoit mêlée avec la ſienne. Ainſi, ſans ſonger à la fuite qui étoit très-facile, ou à la révolte qui étoit impraticable [étant gardés par ſix hommes, ſans compter l'infame Accuſateur qui les ac-

compagnoit] il marcha d'un pas assuré, sans le moindre murmure, du côté que ses Gardes jugerent à propos de le conduire.

Comme il faisoit des prieres chrétiennes le long du chemin, JOSEPH lui revint dans l'esprit, & dans le premier mouvement il le nomma en soupirant; ce que la jeune fille ayant entendu, elle s'écria avec émotion : „ Cette voix m'est connue. Ne seriez-vous point par hasard M. ABRAHAM ADAMS ? En vérité, Mademoiselle, répondit-il, c'est-là mon nom. Il y a aussi quelque chose dans votre voix, qui me fait croire que ce n'est pas la premiere fois que je l'entends. Ah ! Monsieur, reprit-elle, auriez-vous sitôt oublié la pauvre *Fanny* ? Comment *Fanny* ! dit ADAMS : je ne vous ai pas oubliée, mon enfant; mais par quel hasard vous ai-je trouvé ici? Je vous ai déjà dit, Monsieur, répondit-elle, que j'allois à *Londres*; mais vous avez nommé JOSEPH ANDREWS : dites-moi, je vous prie, ce qu'il est devenu. Je l'ai laissé cet après-midi dans la voiture publique, répliqua ADAMS : il s'en va à notre village pour vous voir. Oh que non ! vous vous moquez de moi, Monsieur, reprit-elle, pourquoi iroit-il là pour moi ? Pourquoi me faites-vous cette question, demanda ADAMS ? Je crois, *Fanny*, que vous n'êtes point inconstante; je vous assure qu'il mérite que vous pensiez autrement. Hé ! Monsieur, répondit-elle, JOSEPH ne

m'eſt rien; c'eſt ſeulement un garçon que je connois. J'en ſuis fâché, répliqua ADAMS: une fille ne doit point ſe faire honte d'une inclination légitime. Oh, *Fanny*, vous diſſimulez vos ſentimens, ou vous avez changé. "

Alors il lui conta tout ce qui étoit arrivé à l'hôtellerie, ce qui la fit ſoupirer malgré elle. Quoiqu'elle eût envie de cacher ſon amour, tout autre que M. ADAMS s'en ſeroit apperçu aux queſtions qu'elle ne ceſſoit de lui faire, d'un air trop empreſſé pour la ſoupçonner d'indifférence. Mais il ſe mettoit peu en peine de pénétrer ce qu'on ne lui diſoit pas ouvertement. Elle avoit appris cependant le malheur de JOSEPH dans le village, par le moyen du domeſtique de ce Mylord, qui s'arrêta à l'auberge du tems qu'il étoit encore dans ſon lit; & à l'inſtant elle avoit pris la réſolution de l'aller trouver. En conſéquence elle avoit quitté une vache qu'elle tiroit; & ayant alors pris un paquet de hardes ſous ſon bras avec tout ce qu'elle avoit d'argent, elle étoit partie ſans communiquer ſon deſſein à perſonne, pour aller trouver celui qu'elle aimoit plus qu'elle-même. Quoique ſa paſſion fût délicate & pure, elle vouloit la cacher. Cette timidité naturelle doit augmenter ſans doute l'eſtime du beau-ſexe.

CHAPITRE XI.

Ce qui arrive à M. ADAMS *& à* FANNY *devant le Juge de paix.*

LEURS importuns compagnons de voyage diſputoient ſi vivement en chemin ſur le ſujet dont nous avons parlé, qu'ils n'eurent ni le tems ni la curioſité d'écouter ce que *Fanny* & ADAMS ſe diſoient. Enfin ils arriverent chez le Juge, & ſe firent annoncer comme des gens qui lui amenoient deux voleurs qu'ils venoient d'arrêter. Le Juge, qui avoit chaſſé le renard toute la journée, étoit à table; ainſi il ordonna de mettre les priſonniers dans l'écurie, où ils furent conduits par ſes domeſtiques & par tous les gens du village, que la curioſité de voir des voleurs avoit attirée à leur ſuite : comme ſi un fripon étoit une rareté, ou que ſon viſage fût fait autrement que les viſages que nous voyons tous les jours.

Le juge ayant aſſez bu & mangé, dit à ſes amis qui mangeoient avec lui, qu'il étoit perſuadé que l'interrogatoire des voleurs amuſeroit. Auſſi-tôt il ordonna qu'on les allât chercher. Ils étoient à peine entrés dans la ſalle, qu'il leur parla ainſi : « Les „ voleurs de grand-chemin ſe ſont tant „ multipliés depuis quelque tems, que les

„ gens ne peuvent dormir en ſureté dans „ leur lit. Mais pour vous deux, je repon- „ drois que vous ne ferez plus de vols, „ car j'aurai ſoin que vous ſerviez d'exem- „ ple à vos pareils „. Son ſecrétaire l'interromp't, pour lui dire qu'il ſeroit à propos d'écrire l'interrogatoire & les dépoſitions des témoins « Ecrivez donc, repar- » tit le juge, tandis que j'allume ma » pipe ».

Pendant que le ſecrétaire étoit occupé à écrire la plainte du ſcélérat qui ſe diſoit volé, le juge s'amuſoit à cajoler la pauvre fille, qui lui paroiſſoit jolie, malgré la cruelle ſituation où elle ſe trouvoit, & la triſteſſe dont elle étoit accablée. Le ſecrétaire ayant enfin achevé d'écrire tout ce qui concernoit le fait du prétendu vol, avec toutes les circonſtances de la capture, il montra ſon procès-verbal au juge, qui le ſigna ſans le lire, prit enſuite le ſerment des témoins, & donna ordre d'écrouer les priſonniers.

ADAMS entendant parler d'écrou, lui dit modeſtement : " Vous ne voudriez pas, Monſieur, me condamner ſans m'entendre? Ce ſeroit une injuſtice criante, contraire à l'adminiſtration de la police en *Angleterre*. On n'a que faire de vous entendre ici, répondit le juge brutal; vous parlerez quand on vous fera votre procès pour vous pendre. Eh, Monſieur, repartit ADAMS,

n'eſt-ce rien pour un homme innocent de languir pluſieurs mois dans une priſon ? Je vous ſupplie de m'écouter avant que de ſigner l'ordre. A quoi bon vous écouter, repliqua le juge, puiſqu'on a écrit les dépoſitions ? Vous êtes bien impertinent de me tenir ſi long-tems. Allons, dépêchons-nous de l'envoyer en priſon „.

Le ſecrétaire prit la parole pour dire que parmi les choſes ſuſpectes qu'on avoit trouvées ſur le voleur, tel qu'un canif, on avoit auſſi trouvé un livre écrit en chiffres. " Oui-dà ! dit le juge ; cet homme-ci eſt peut-être plus qu'un voleur ordinaire. Il pourroit bien avoir tramé quelque conſpiration contre le gouvernement. Voyons le livre „. Alors le manuſcrit grec d'*Eſchyle*, que le docte ADAMS avoit tranſcrit de ſa propre main, parut. Le juge après l'avoir regardé, branla la tête, & demanda ce que ſignifioient ces chiffres. " Des chiffres ! dit ADAMS, c'eſt un manuſcrit d'*Eſchyle*. Que dites-vous, s'écria le juge. D'*Eſchyle*, répéta ADAMS. Que veut-il dire avec ſon *Chyle*, demanda le magiſtrat ? Il dit *Eſchyle*, reprit le ſecrétaire : c'eſt un nom propre étranger. Bon ! c'eſt un nom ſuppoſé, s'écria le juge. Cependant un de la compagnie dit que ce chiffre reſſembloit à du *Grec*. Du *Grec*, repartit le juge ! cela ne ſe peut, il eſt écrit à la main. Je ne dis pas poſitivement que cela eſt, reprit l'autre ; car il y a bien du tems

tems que je n'en ai vu ; mais voici une perſonne qui décidera la queſtion „.

C'étoit le recteur de la paroiſſe, qui venoit rendre viſite à M. le juge de paix. Celui-ci prit le manuſcrit, & quand ſon nez & ſa phyſionomie furent ornés, l'un d'une large paire de lunettes, & l'autre d'une ſtupide gravité, il ſe mit à l'examiner. " Il eſt vrai, dit-il, que ce manuſcrit eſt en langue *grecque :* c'eſt même un monument très-curieux de la vénérable antiquité, que ce coquin-là aura dérobé à quelques-uns de mes reſpectables confreres, avec la robe dont cet impie eſt actuellement revêtu. Que vouloit-il donc dire avec ſon *Eſchyle*, demanda le juge ? Mon Dieu ! comment voulez-vous qu'il entende ce livre, dit le recteur avec un ſouris ſuffiſant ? *Eſchyle*, continua-t-il, c'eſt un des anciens peres de l'égliſe. Je connois un Seigneur, qui donneroit toute choſe au monde pour cette piece de l'antiquité. Oui, il eſt par demandes & par réponſes (ajouta-t-il, en voyant les noms des acteurs.) C'eſt le commencement d'un catéchiſme *grec*. Comment vous appelez-vous, demanda le juge en s'adreſſant à ADAMS ? Comme il ne répondoit point, c'eſt *Eſchyle* qu'il s'appelle, repartit un plaiſant. Eh bien, dit le juge, écrouez *Eſchyle ;* je t'apprendrai à te moquer de moi, avec ton faux nom „.

Cependant une perſonne de la compagnie

ayant regardé fixement le pauvre ADAMS, lui demanda s'il n'avoit pas connu autrefois le Chevalier *Booby*. ADAMS l'ayant reconnu à cette queſtion, s'écria tout tranſporté de joie : " Ah, Monſieur, eſt-ce vous ? J'eſpere que vous répondrez de mon innocence à Monſieur le juge. Je puis répondre, dit cette perſonne, que je ſuis très-ſurpris de vous voir en cet état. Monſieur (ajouta-t-il en s'adreſſant au magiſtrat), je vous aſſure que M. ADAMS que voilà, eſt prêtre, & de plus un très-honnête-homme ; pour moi je ſuis perſuadé de ſon innocence, & je vous prie d'examiner encore une fois cette affaire. En ce cas, répondit le juge, puiſque vous dites qu'il eſt prêtre, je n'ordonne point qu'il aille en priſon, j'y enverrai la fille ſeulement ; pour l'homme, vous m'en répondrez. Allons, mon ſecrétaire, regardez dans le livre, & voyez comme il faut faire pour accepter une caution. Vîte, dépêchez-vous ; après cela vous écrirez ce qu'il faut pour écrouer la fille. Monſieur, dit ADAMS, je vous aſſure qu'elle eſt auſſi innocente que moi. Il peut y avoir quelque mal-entendu ici, dit la perſonne qui avoit reconnu ADAMS : écoutons ce qu'en dira Monſieur le miniſtre. Volontiers, répondit le juge ; mais, avant qu'il commence, faites-lui boire un coup pour le refraîchir : je ſais rendre à un eccléſiaſtique ce qui lui eſt dû, auſſi-bien qu'un autre. Je ne ſuis pas de ces

magiſtrats violens & étourdis. Perſonne ne peut m'accuſer d'avoir jamais mis un homme de bonne famille en priſon, depuis que je ſuis en place ,,.

Alors M. ADAMS commença ſon récit, qui, quoique très-circonſtancié, ne fut interrompu que par quelques *oui-dà* de la part du magiſtrat, qui de tems en tems le prioit de répéter ce qu'il croyoit le plus eſſentiel. Le récit étant terminé, le juge qui prenoit tout ce qu'ADAMS venoit de dire pour paroles d'évangile, depuis que le gentilhomme ſon ami avoit fait l'éloge du miniſtre, malgré la dépoſition des témoins affirmée par ſerment, ſe mit à traiter ceux-ci de malheureux fauſſaires. On appela alors le principal accuſateur & complaignant, pour l'interroger lui-même. Mais le coquin voyant que l'affaire tournoit autrement qu'il ne s'étoit flaté, avoit pris le parti de s'eſquiver; ce qui mit le magiſtrat ſi fort en colere, qu'il etoit ſur le point de faire éclater ſon courroux ſur les auteurs de cette capture imprudente. Il jura que s'ils ne lui amenoient l'accuſateur dans deux jours, il leur feroit donner caution de comparoître. Ils promirent de faire de leur mieux pour lui obéir, & ils furent renvoyés. En même tems le juge voulut que M. ADAMS ſe mît à table pour boire avec eux, & le docte recteur lui rendit ſon manuſcrit. Le modeſte ADAMS le reçut en ſilence, ne vou-

lant point trahir l'ignorance d'un confrere. Pour *Fanny*, elle fut remiſe, à ſa propre priere, entre les mains d'une ſervante de la maiſon, qui eut ſoin de lui rendre tous les petits ſervices dont elle avoit beſoin.

Pendant qu'on étoit encore à table, on entendit un grand bruit dans la cour, où les gens qui avoient arrêté ADAMS & *Fanny*, ſe regaloient ſelon la coutume de quelques verres de biere aux dépens du juge de paix. Il s'étoit élevé une querelle entr'eux. Le juge ſortit pour y mettre ordre, ce qui ne fut pas difficile, tant on ſavoit reſpecter ſa perſonne. A ſon retour, la compagnie fut curieuſe d'apprendre le ſujet de la querelle. Il leur dit que c'étoit ſur une queſtion qui s'étoit élevée parmi eux, pour ſavoir, en cas qu'ADAMS eût été coupable, à qui d'entr'eux la plus groſſe partie de la ſomme qu'on donne à ceux qui arrêtent les voleurs, eût appartenu. Cela fit rire tout le monde, à l'exception d'ADAMS, qui tirant ſa pipe de ſa bouche, dit que rien ne lui faiſoitplus de peine, que de voir régner cet eſprit de diſcorde parmi les hommes. " Je me ſouviens, dit-il, d'une affaire aſſez ſemblable arrivée dans une des paroiſſes dont je ſuis vicaire. La place de clerc étoit vacante, & c'eſt de moi qu'elle dépend. De trois jeunes gens qui ſe trouverent en concurrence pour l'obtenir, je choiſis celui qui en étoit le

plus capable, c'eſt-à-dire, le jeune-homme qui ſavoit le mieux entonner les pſeaumes. Il étoit à peine en poſſeſſion de ſa charge, que les deux autres ſe mirent en tête de s'entre-diſputer l'excellence de leurs talens; chacun voulant être celui que j'aurois choiſi, en cas qu'il n'y eût eu qu'eux deux ſur les rangs. Cette diſpute alla ſi loin, que la diſcordance du chant rendit tous les paroiſſiens diſtraits, enſorte qu'ils ne ſavoient plus où ils en étoient. Je fus obligé de leur impoſer ſilence. Mais l'eſprit de chicane ſubſiſtoit encore, & ne pouvant ſe terminer par les aſſauts du chant, on en vint aux coups. On ſe battit pluſieurs fois à la façon des *Anglois;* & comme ils étoient à-peu-près d'égale force, la guerre auroit duré long-tems, ſi la mort du clerc en place, me donnant occaſion de le remplacer par l'un des deux que je lui ſubſtituai, n'eût mis fin à la querelle „. ADAMS, après ce narré, s'appliqua ſérieuſement à ſa pipe, & tous garderent un profond ſilence pendant quelque tems. Alors notre juge de paix le rompit, pour faire ſon propre panégyrique, ſe louant ſur-tout de la juſteſſe de ſon diſcernement dans cette derniere affaire.

Il fut interrompu par Mr. ADAMS, qui ſe mit à le contredire au ſujet des loix qui regardent les empriſonnemens. ADAMS ſoutenoit que le juge avoit dû l'envoyer en priſon, & le juge au contraire prétendoit

qu'il n'avoit pas dû le faire. Ils étoient tous deux fort attachés à leur opinion; ce qui auroit pu faire naître une querelle, ſi *Fanny* n'eût envoyé prier Mr. ADAMS de lui venir parler. C'étoit pour lui dire qu'elle venoit d'apprendre qu'un domeſtique de la maiſon alloit à la ville, & devoit deſcendre dans l'hôtellerie où logeoit JOSEPH & le caroſſe public. ADAMS la voyant bien réſolue de partir (quoiqu'elle diſſimulât la cauſe de ſon impatience, en prétextant qu'elle ne pouvoit reſter plus long-tems dans une maiſon où on l'avoit préſumée coupable) il prit le parti de s'en aller avec elle, après avoir dit adieu à Monſieur le juge de paix, & à la compagnie.

CHAPITRE XII.

Rencontre ſinguliere.

ADAMS, *Fanny*, & leur guide, partirent à deux heures du matin, au clair de la lune qui venoit de ſe lever. Ils n'avoient pas fait plus d'un mille, quand la pluie les obligea de ſe mettre à couvert dans un cabaret, qui ſe trouva ſur le chemin, & où ADAMS ayant fait faire uue rôtie à la biere, ſe mit à fumer fort tranquillement, ſans ſonger au paſſé; *Fanny* s'étant placée auprès du feu

auſſi-bien que lui, elle attiroit les yeux de tous ceux qui étoient dans la maiſon. Elle étoit dans ſa dix-neuvieme année, grande & bien faite; ce n'étoit point de ces poupées, qui ſemblent n'avoir été formées que pour orner une ſalle d'anatomie. Sa gorge, d'une blancheur raviſſante, s'élevoit avec une juſte proportion, & ſes hanches étoient ſi bien placées, qu'un panier n'eût fait qu'en cacher la perfection. Ses bras paroiſſoient beaux & bien arrondis, quoiqu'un peu rouges, à cauſe de ſes occupations ordinaires; mais ſi le haſard faiſoit lever ſa manche ou ſon mouchoir, on voyoit une peau que le plus beau coloris du *Titien* n'imitoit que foiblement. Ses cheveux naturellement friſés, d'un châtain clair, tomboient, les dimanches, en groſſes boucles ſur ſon cou, ſelon la mode du pays. Deux ſourcils bien garnis, & formant deux demi-cercles, ornoient ſon front ouvert & uni; ſes yeux vifs & perçans étoient preſque noirs; ſon nez étoit un peu Romain, ſa bouche vermeille, & ſes levres appétiſſantes, quoique la levre inférieure, à ce que l'on diſoit, fût un peu trop groſſe; ſes dents, d'une blancheur qui ſurpaſſoit l'ivoire, n'étoient pas non plus rangées dans un ordre parfait. Elle avoit une fraîcheur, que nos Dames ne peuvent créer à leur toilette. Sa phyſionomie, compoſée de douceur & de majeſté, annonçoit à la fois la ſenſibilité de ſon cœur & l'innocence de

ſes mœurs. Son ſouris avoit quelque choſe de ſi enchanteur, qu'on ne pouvoit lui refuſer des hommages, &, malgré ſon humble timidité, ſon air noble & diſtingué ſurprenoit tous ceux qui la voyoient.

Cette charmante fille étoit aſſiſe près du feu, quand elle entendit la chambre voiſine rétentir du doux ſon d'une voix mélodieuſe, qui attira toute ſon attention. Cette voix chantoit les deux menuets ſuivans, l'un tendre & galant, l'autre tout-à-fait comique.

Aimables yeux, charmans objets de mes alarmes,
Aimables yeux
Recevez mes triſtes adieux
Pour noyer leurs charmes:
Je n'ai que des larmes
Pour noyer, &c.
Ruiſſeaux, deſcendez des Cieux.
Aimables yeux, &c.
Dans les lieux les plus ſombres,
Près des noires ombres,
Dans les lieux, &c.
Je veux étouffer mes feux.
Aimables yeux, &c.

Cloris, ma chère,
D'un affligé, d'un malheureux,
Quelle rivière
Eteindra les feux?
Ah! ſi je pouvois m'en laver
Comme un cochon dans un bourbier!
Ou ſous la goutière
M'en nettoyer.

ADAMS réfléchiſſoit profondément ſur un paſſage d'*Eſchyle* qu'il avoit à la main, ſans faire attention à cette voix, lorſqu'ayant par haſard levé les yeux ſur *Fanny*, il la vit changer de couleur. " Qu'avez „ vous ma fille, dit-il ? vous êtes bien „ pâle. Je ſuis pâle, Monſieur, répondit-„ elle ? Ah mon Dieu ! „ En diſant ces mots elle tomba évanouie. ADAMS ſe lève à l'inſtant avec tant de précipitation, qu'il jette, ſans y penſer, ſon *Eſchyle* au feu, & crie au ſecours d'un air ſi empreſſé, qu'il voit bientôt autour de lui tous ceux qui ſe trouvoient dans la maiſon. Le chanteur accourut lui-même. Mais, cher lecteur, quand ce roſſignol, qui n'étoit autre que JOSEPH ANDREWS, vit ſa chere *Fanny* dans ce triſte état, ton imagination eſt-elle aſſez vive pour te repréſenter l'émotion de ſon cœur ? Si elle ne l'eſt pas, quitte cette penſée, pour contempler l'excès de ſon bonheur. Il la prend entre ſes bras, & il a bientôt la conſolation de la voir revenir à la vie, ouvrir les yeux, les tourner vers lui, & s'écrier avec une voix que la tendreſſe ſeule peut former, JOSEPH, eſt-ce vous ?... Eſt-ce vous, ma chere *Fanny*, s'écria JOSEPH à ſon tour, en la ſerrant dans ſes bras, & la baiſant avec tranſport, ſans ſe mettre en peine de ceux qui étoient préſens à cette délicieuſe reconnoiſſance.

Le Miniſtre ADAMS fut fort ſenſible à ce

doux ſpectacle, & partagea la joie des deux amans. Mais hélas! à peine commençoit-il à goûter un plaiſir ſi pur, que ſes yeux furent frappés du triſte ſort de ſon fidelle compagnon de voyage, de ſon cher *Eſchyle*, que des flammes dévorantes achevoient de réduire en cendres.

Fanny, revenue de ſon évanouiſſement, modéra ſes tranſports; & faiſant réflexion ſur ce qu'elle avoit fait & ſouffert en préſence de tant de témoins, elle rougit. Pouſſant doucement JOSEPH, elle le pria de la laiſſer tranquille, ſans lui permettre de l'embraſſer davantage. Alors voyant Mademoiſelle *Slipſlop*, elle la ſalua, & ſe mit en devoir d'avancer vers elle, mais cette orgueilleuſe fille lui tourna le dos, & ſe retira dans une autre chambre d'un air très-irrité.

CHAPITRE XIII.

Des gens de quelque choſe & des gens de rien. Jalouſie & colere de Mademoiſelle SLIPSLOP.

LE lecteur eſt ſurpris ſans doute de ce que Mademoiſelle *Slipſlop*, qui avoit demeuré quelques années dans la même maiſon avec *Fanny*, l'eût ſi-tôt oubliée. La vérité eſt

qu'elle la reconnut très-bien. Ainſi nous étant fait un devoir de ſuivre la nature & la vraiſemblance dans tout le cours de cette hiſtoire, nous expliquerons les raiſons qu'elle eut de méconnoître *Fanny*, pour faire ſentir que, non-ſeulement ſon procédé étoit ſelon l'uſage en pareil cas, mais même qu'elle ne pouvoit faire autrement, ſans s'expoſer à la cenſure des perſonnes judicieuſes.

Qu'on ſache donc que le genre-humain eſt diviſé en deux claſſes; ſavoir, en gens de quelque choſe, & en gens de rien. Comme par des gens de quelque choſe je ne prétends point parler de ceux qui étant d'une taille extraordinaire, ont coûté plus d'étoffe à la nature, ni de ceux qui ont des talens au-deſſus des autres; auſſi par des gens de rien, on ne doit pas ſuppoſer que j'entende le contraire. *Gens de quelque choſe*, ne veut dire que des gens d'une certaine façon. Ce mot, par l'uſage & le tems, a perdu ſa ſignification originaire: puiſque, ſi je ne me trompe, *gens d'une certaine façon*, veut dire aujourd'hui des perſonnes de naiſſance, des perſonnes douées de qualités qui les diſtinguent avantageuſement du commun des hommes: au lieu qu'autrefois on ne déſignoit par ce mot qu'un homme qui s'habilloit à la mode, ce qui eſt encore une des ſignifications de ce terme. Le monde étant ainſi partagé en gens *d'une certaine*

façon, & *gens qui ne ſont point d'une certaine façon*, il y a une barriere entr'eux qui les ſépare de ſociété & d'intérêts. Une des claſſes n'oſe frayer publiquement avec l'autre, de peur de faire naître des ſoupçons, quoiqu'il y ait ſouvent de l'amitié entre les particulier. Il eſt difficile de déterminer auquel des deux partis l'avantage eſt demeuré; car ſi d'un côté les gens d'une certaine façon ſe ſont approprié pluſieurs places importantes, telles que la cour, l'opéra, le bal, &c. les antagoniſtes ſe ſont emparé auſſi du cirque royal aux ours, des guinguettes, des foires, &c. Deux places néanmoins ſont communes d'un conſentement mutuel. Ce ſont l'égliſe & la comédie, mais ils s'y rangent bien différemment. A l'égliſe, les gens d'une certaine façon ſont élevés au-deſſus des autres. A la comédie, ces mêmes perſonnes ſe trouvent ſous les pieds de leurs adverſaires. La raiſon du contraſte m'eſt inconnue. Qu'il ſuffiſe donc de dire que loin de ſe traiter de freres, ſelon le langage de l'Evangile, ils ſe regardent à peine comme des animaux d'une même eſpece. Les épithetes de gens inconnus, de brutes, de canailles, de miſérables, &c. en ſont foi.

Lady *Booby*, qui ſe ſervoit ſouvent de ces expreſſions, les avoit appriſes à *Slipslop*, qui crut en devoir faire uſage à ſon tour. Peut-être avoit-elle raiſon; car les extré-

mités des deux classes, c'est-à-dire, la queue de la premiere, & la tête de l'autre, changent souvent de parti, étant d'une classe dans un pays, & d'une autre dans un lieu différent. A l'égard du tems de ce changement, il n'y a qu'à dépeindre l'emblême de la dépendance sous la figure d'une espece d'échelle. Par exemple, le postillon, ou quelqu'autre petit garçon, dont les grandes maisons sont toujours pourvues, se lève de bon matin pour décroter le laquais; celui-ci rend le même devoir à Monsieur le valet de chambre; le valet de chambre habille son maître, souvent à la hâte, afin qu'il aille faire sa cour à Mylord; Mylord se dépêche pour être au lever du Ministre, & le Ministre pour se rendre auprès du Prince. De tous ces échellons, les deux premiers sont les plus éloignés l'un de l'autre. Desorte qu'un Philosophe ne trouveroit plus d'embarras que dans le choix de l'heure; savoir, s'il vaut mieux être l'homme de conséquence à six heures du matin, qu'à deux heures après midi. Cependant on ne trouvera qu'à peine deux de ces personnes, qui croient pouvoir se familiariser avec leur inférieur, sans un excès d'humilité; & s'il la porte un peu au-delà des bornes, il s'imagine de dégrader.

J'espere, lecteur, que vous me pardonnerez cette digression, que j'ai cru nécessaire pour justifier les grands sentimens de Mlle.

Slipslop, & lui ôter le ridicule que *des gens de rien*, qui ne connoiſſent point *les gens d'une certaine façon*, pourroient trouver dans ſon caractere. Mais nous autres, qui ſommes faits à leurs manieres, nous ſavons bien que ces gens-là nous connoiſſent un jour, & le lendemain oublient qu'ils nous ont vu. La raiſon de ce procedé eſt difficile à démêler, à moins que de s'en tenir à ce que j'en ai dit. S'il eſt vrai, comme on a dit, que les Dieux ne firent les hommes que pour ſe moquer d'eux, je ſuis perſuadé que nous ne répondons jamais mieux à ce qu'ils veulent de nous, que ſur cet article.

Pour revenir à notre hiſtoire, ADAMS, qui n'entendoit rien à tout cela, croyant que Mlle *Slipslop* manquoit de mémoire, ſe mit à crier : " Mlle. ! Mlle. ! c'eſt une de „ vos anciennes connoiſſances : voyez » comme elle eſt embellie depuis qu'elle „ eſt ſortie de chez Lady *Booby*. J'ai quel- „ que idée de l'avoir vue, répondit Mlle. „ *Slipslop* avec un air de grandeur ; mais il „ m'eſt bien impoſſible de me ſouvenir „ de tous les domeſtiques inférieurs qui ont „ ſervi chez nous. ADAMS lui demanda „ par quel haſard elle ſe trouvoit-là. C'eſt, „ lui répondit-elle, qu'une chaiſe m'étant „ venue prendre, j'ai eu compaſſion de „ JOSEPH & l'ai mené avec moi. L'impé- „ tueux ſouffle de l'orage nous a fait arrê-

„ ter ici. mais je m'en vais droit au terme „ ſans délai : car Madame ne tardera pas à „ me ſuivre, & il faut que j'arrange la „ maiſon. „ Enſuite elle dit à Mr. ADAMS, qu'elle étoit fort ſurpriſe de ce qu'il avoit non ſeulement oublié ſon cheval, mais encore plus de le voir égaré avec une fille qui avoit l'air de ne rien valoir. " Je vous „ aſſure, Mlle. répondit ADAMS, qu'il n'y „ a pas au monde une fille plus honnête. Je „ voudrois de tout mon cœur, oui je le „ voudrois, toute payſanne qu'elle eſt, que „ les grandes Dames fuſſent comme elle. „ Alors il lui raconta par quel accident il l'avoit rencontrée; mais quand il vint à l'article du raviſſeur dont il l'avoit délivrée: " Vous êtes, interrompit *Slipslop*, plus „ propre à être grenadier que Miniſtre; ce „ n'eſt jamais l'affaire de vos pareils de „ frapper; au contraire vous auriez dû vous „ mettre en priere, pour implorer le ſecours „ d'en haut pour la ſauver de ſes mains. „ ADAMS lui répondit, qu'il n'étoit point honteux de ce qu'il avoit fait. Tant pis, repartit-elle; la bravoure ne doit pas être *le Caractériſtique Sacerdotal.*

Le dialogue ſe ſeroit échauffé, ſi JOSEPH ne fût entré pour demander la permiſſion de préſenter *Fanny* à Mlle. *Slipslop*, ce qu'elle lui refuſa, ajoutant qu'elle auroit mieux aimé mettre un démon près d'elle dans la chaiſe, que lui, ſi elle eût conçu le moin-

dre ſoupçon que cette fille l'attendoit en chemin. „ Et pour vous, Mr. ADAMS, „ ajouta-t-elle, vous jouez-là un joli rôle. „ Oh! vous mourrez Evêque ſur ma pa- „ role. „ Il lui fit une revérence de ſon mieux, en lui diſant: " Mlle. je vous ſuis „ redevable de ce que vous m'honorez de „ cette révérendiſſime épithéte, que je ferai „ mon poſſible de mériter par tous les „ moyens qui conviennent à un honnête- „ homme. Oui, oui, reprit-elle, des „ moyens très-honnêtes, en mettant un „ garçon & une fille enſemble. „

ADAMS alloit lui répondre de la bonne ſorte, ſi le poſtillon n'étoit venu avertir que l'orage étoit ceſſé, & qu'il falloit profiter de la lune. Alors Mlle. *Slipslop* envoya chercher JOSEPH (qui étoit aſſis dehors à côté de *Fanny*), pour le mener avec elle. Mais il répondit poſitivement, qu'il ne partiroit point ſans cette fille: ce qui mit Mlle. *Slipslop* ſi fort en colere, qu'elle jura d'informer Lady de toute cette affaire: & je ne doute point, dit-elle, qu'elle ne prenne ſoin de chaſſer bientôt toute cette canaille de la Paroiſſe. Elle continua ſa harangue remplie d'invectives, en tirant ſur les eccléſiaſtiques d'une maniere trop indécente pour le répéter. A la fin, ne pouvant vaincre la réſolution de JOSEPH, elle remonta toute furieuſe dans la chaiſe, en jettant un coup d'œil ſur *Fanny*, auſſi foudroyant que

celui que *Thémiſte* jette ſur *Ino* dans la tragédie, & partit. A dire le vrai, la rencontre de *Fanny* avoit renverſé tous ſes projets. Car dès le moment qu'elle avoit tiré JOSEPH du caroſſe, elle avoit formé un certain projet, qu'il eſt auſſi aiſé d'accomplir dans un cabaret que dans un palais. Ainſi, ſelon les apparences, la pudeur de *Fanny* ne fut pas la ſeule que Mr. ADAMS ſauva cette nuit.

Dès que la chaiſe ſe fut éloignée avec *Slipslop*, le Miniſtre, JOSEPH & *Fanny* ſe mirent tous enſemble près du feu, où ils eurent une converſation innocente & aimable. Mais, comme le lecteur pourroit s'ennuyer à la lire, nous paſſerons au lendemain, après avoir remarqué qu'ils ne ſe couchèrent pas. ADAMS ayant fumé trois pipes, s'endormit dans un fauteuil, laiſſant les amans en liberté. Pour eux, leurs yeux étoient trop agréablement occupés, pour permettre au Dieu du ſommeil d'en approcher ſes pavots. Les plaiſirs innocens dont ils jouirent, ne ſont connus qu'aux vrais amans. Pour les autres, euſſé-je autant de langues qu'*Argus* eut d'yeux, je les leur peindrois vainement; ils ne pourroient les comprendre.

Qu'il ſuffiſe donc que je diſe, qu'après mille prieres reitérées, *Fanny* ſe donna à ſon cher JOSEPH, & que, ſe laiſſant aller dans ſes bras, après un ſoupir qui l'em-

beauma d'une odeur plus douce que celle qu'on reſpire des parfums les plus exquis, elle lui dit, ſa bouche collée contre la ſienne : " Ah ! JOSEPH, tu m'as gagnée, „ je ſuis à toi. „ JOSEPH ſe jetta à ſes genoux pour lui en rendre graces, & l'ayant embraſſée avec un tranſport preſque réciproque, il éveilla le Miniſtre pour le prier de les marier ſur le champ. ADAMS le reprimanda de cet emportement. " Je ne ferai „ rien, dit-il, contre les regles de l'Egliſe ; „ je n'ai point de diſpenſes, & je ne vous „ conſeille pas d'en demander : l'Egliſe a „ préſentement une forme qu'on doit obſer- „ ver ; il faut publier les bans, à quoi tout „ bon chrétien doit ſe ſoumettre. C'eſt à „ l'omiſſion de cette cérémonie, que j'at- „ tribue les miſeres qui ſont les ſuites ordi- „ naires des mariages de nos grands ; car „ tous ceux qui ſont joints enſemble autre- „ ment que Dieu l'a ordonné, ne ſont point „ en Dieu, & leur union eſt illicite. „

Fanny ſe mit du côté de Mr. ADAMS, & dit en rougiſſant à JOSEPH, qu'elle ne conſentoit point à cette démarche, & qu'il avoit eu tort de la faire. Mr. ADAMS la loua de ſa réſolution, & JOSEPH fut forcé d'attendre patiemment la publication des trois bans ; mais il obtint la permiſſion en préſence du Miniſtre, de les faire publier le dimanche d'enſuite.

Le Soleil étoit déjà avancé, lorſque JO-

SEPH ſentant ſa jambe preſque guérie, propoſa de partir ; mais comme ils étoient prêts à ſe mettre en chemin, ils furent arrêtés par un obſtacle imprévu. L'écot montoit à ſept ſchellings, ſomme très-modique, ſi l'on fait réflexion à la quantité de biere qu'ADAMS avoit avalée. Ainſi il n'y avoit aucune objection à faire contre le mémoire, mais il ſe trouva peu de moyens pour l'acquérir. Le coquin qui s'étoit ſaiſi de la bourſe de *Fanny*, l'avoit emportée ; deſorte que pour payer les ſept ſchellings, il ne ſe trouva entr'eux que ſix ſols, qui n'en faiſoient que la quatorzieme partie. Ils reſterent immobiles à cette vue, s'entre-regardant ſans pouvoir prononcer une ſillabe. A la fin ADAMS s'en fut trouver l'hôteſſe, pour lui demander s'il n'y avoit pas un miniſtre dans le village. Ayant appris qu'il y avoit un vicaire, il retourna à ſa compagnie, en criant, *Eureca ! Eureca* (*) ! Ces mots ne faiſant qu'augmenter leur étonnement, faute de les entendre, il leur parla plus clairement. Vous n'avez que faire de vous chagriner, leur dit-il ; j'ai un confrere ici qui payera notre écot ; je m'en vais chez lui chercher de l'argent, & je viendrai vous rejoindre.

(*) Mot *Grec* qui veut dire, *j'ai trouvé*, *j'ai trouvé.*

CHAPITRE XIV.

Entrevue de Mr. ADAMS *& du Vicaire* TRULLIBER.

ADAMS, en arrivant chez le Vicaire *Trulliber*, le trouva en veſte, un ſceau à la main, & un tablier devant lui, qui venoit de préſenter un déjeuné à ſes pourceaux. Miniſtre ſeulement le dimanche, le reſte de la ſemaine il étoit laboureur, faiſant valoir, non ſeulement quelques arpens de terre à lui, mais affermant ceux de pluſieurs autres. Sa femme prenoit ſoin du laitage, & portoit ſon beurre au marché en perſonne; deſorte que les cochons faiſoient l'occupation principale du Miniſtre, qui les ſoignoit & les conduiſoit lui même aux foires; ce qui ne laiſſoit pas de l'expoſer aux brocards de ſon canton. Pour ſa figure, elle reſſembloit à ces animaux, étant fort gros & d'une malpropreté digne de ſon emploi. Sa voix étoit rauque, & ſes manieres bruſques, quoiqu'affectées; ce qui lui donnoit l'air & non la légereté d'un oiſon.

Ce ruſtique docteur, ayant appris qu'on demandoit à lui parler, mit bas le tablier, & ſe fourra dans une vieille & craſſeuſe robe de chambre, qui lui ſervoit chez lui

d'habit de cérémonie. Sa femme, qui lui avoit annoncé l'arrivée de Mr. ADAMS, lui avoit dit qu'elle croyoit que c'étoit un homme qui venoit voir les cochons. Cette nouvelle lui paroiſſoit trop intéreſſante pour ne pas ſe hâter. Il ſalua Mr. ADAMS, & l'ayant examiné depuis la tête juſqu'aux piés, il ne douta pas de ce que ſa femme lui avoit dit. „ Soyez le bienvenu, lui dit-il; car auſſi„ bien j'attens un de mes chalands cet après„ midi. Ils ſont tous beaux & gras. ADAMS „ lui répondit, qu'il ne le connoiſſoit appa„ remment point. Pardonnez-moi, inter„ rompit *Trulliber*, je me ſouviens de vous „ avoir vu à la foire, nous avons fait des „ négoces enſemble plus d'une fois. Je me „ rappelle bien votre viſage. Allons, je ne „ dirai plus rien que vous ne les ayiez vus; „ mais je ne vous ai jamais vendu de lard „ comme celui-ci."

Alors prenant ADAMS par le bras, il l'entraîna dans l'étable, qui étoit à côté de la ſalle, & le pouſſant dedans: „ Tâtez, tâtez, „ dit-il, je veux abſolument que vous les „ tâtiez. " ADAMS, dont la complaiſance naturelle valoit bien celle qu'on acquiert par l'uſage du monde, voyant qu'il falloit en paſſer par-là pour avoir la permiſſion de s'expliquer, ſe mit en devoir d'obéir; mais ſe mêlant d'un métier qu'il n'entendoit point, il en paya la folle enchere. Car un fort gros cochon qu'il prit par la queue,

s'élançant tout d'un coup vers le fond de l'étable, entraîna ADAMS, & le fit trébucher le nez dans la fange. *Trulliber*, au-lieu de le relever, éclata de rire en criant, „ Comment, camarade, eſt ce que tu ne „ ſais pas manier un cochon à ton âge? “ Alors il ſe mit en devoir de lui montrer comme il falloit faire. Mais ADAMS, qui croyoit avoir pouſſé la complaiſance aſſez loin, s'étant relevé, ſe retira de l'étable, en diſant, *nihil habeo cum porcis*. „ Je ſuis votre „ confrere, & non pas marchand de co- „ chons. Je ſuis fâché de m'être trompé, „ répondit *Trulliber*, mais c'eſt la faute de „ ma femme; c'eſt une imbécille qui fait „ toujours quelque ſottiſe. “

Alors il le pria de rentrer pour ſe nettoyer, en attendant qu'il eût fermé l'étable, lui promettant qu'enſuite il iroit le joindre. ADAMS demanda la permiſſion de faire ſécher ſon ſurtout & ſon chapeau, ce qui lui fut accordé. Madame *Trulliber* vouloit lui préſenter une éguiere & un baſſin pour ſe laver; mais le miniſtre lui dit de ſe tenir tranquille, qu'on iroit bien au puits ſans elle. Pendant qu'ADAMS étoit à ſe laver, *Trulliber*, qui n'avoit pas grande opinion de lui, ferma la porte de la ſalle; & le mena enſuite dans la cuiſine, en lui diſant qu'un coup à boire ne nuiroit à perſonne. Mais il dit à l'oreille de ſa femme, qu'elle eût à tirer de la plus mauvaiſe biere de la cave. Après un

moment de ſilence, ADAMS lui dit : „ Sans „ doute vous vous êtes apperçu, Monſieur, „ que je ſuis Eccléſiaſtique. Oui, répondit „ *Trulliber*, je vois que vous avez-là une „ eſpece de robe : je n'oſe pourtant dire „ tout-à-fait que c'en eſt une. A dire vrai, „ reprit ADAMS, elle n'eſt pas des meilleu- „ res : j'eus le malheur de la déchirer, il y a „ dix ans, en paſſant par-deſſus une haie. " Madame *Trulliber* étant de retour de la cave, dit à ſon mari : „ Mon maître, ce „ Monſieur-là eſt voyageur, je crois ; n'au- „ roit-il pas envie de manger ? Tais-toi, „ bête, dit *Trulliber*, depuis quand as-tu vu „ des Meſſieurs voyager à pié ? Vous n'a- „ vez point de cheval, je penſe, continua- „ t-il, en parlant à ADAMS, puiſque vous „ êtes ſans bottes. Pardonnez-moi, répon- „ dit Mr. ADAMS, j'en ai un que j'ai laiſſé „ derriere. J'en ſuis bien aiſe, reprit *Trulli-* „ *ber*, car je n'aime point à voir les miniſ- „ tres à pié. Il ne convient pas de déroger à „ ſa dignité. "

Il continua à faire l'éloge du Sacerdoce, juſqu'à ce que ſa femme eût apporté un potage pour leur déjeuné. Alors il dit à Mr. ADAMS : „ Je ne ſais, mon ami, pourquoi „ vous êtes venu chez moi ; mais puiſque „ vous y êtes, ſi vous avez faim, vous pou- „ vez manger. " ADAMS accepta l'invitation, & les deux miniſtres ſe mirent à table, tandis que Madame *Trulliber* ſe tenoit debout

derriere la chaiſe de ſon mari, parce qu'il l'avoit accoutumée à cela toutes les fois que quelqu'un de dehors étoit à table avec lui. La bonne femme étoit extaſiée dès qu'il ouvroit la bouche, tant elle reſpectoit ſon miniſtere. Elle lui étoit ſoumiſe ſans réſerve, comme *Sara* à *Abraham*. Dans les commencemens elle s'étoit révoltée ; mais il l'avoit ſi bien réduite, par la crainte qu'il lui inſpiroit d'une choſe, & l'inclination que la nature lui avoit donnée pour une autre, dont il ſavoit faire uſage en tems & lieu, qu'elle perſévéroit dans une ſoumiſſion conſtante & invariable depuis un certain nombre d'années. Son mari, qui ne laiſſoit échapper aucune occaſion de faire parade de ſa ſupériorité, voyant qu'elle s'apprêtoit à préſenter à boire à Mr. ADAMS, lui arracha le vaſe des mains, & avala la biere qu'il contenoit, en diſant, c'eſt moi qui ai demandé à boire.

Le déjeuné fini, ADAMS crut qu'il étoit tems de s'expliquer ; ce qu'il fit à peu près en ces termes : » Monſieur, dit-il, je crois qu'il eſt à propos de vous dire ce qui m'a amené chez vous. Je voyage avec un garçon & une fille mes paroiſſiens, pour me rendre chez moi. Nous nous ſommes arrêtés chez des gens qui exercent la profeſſion d'Aubergiſte dans ce village, & qui m'ont adreſſé à vous. Quoique je ne ſois que vicaire, interrompit *Trulliber*, je puis me vanter

vanter qu'il fait auſſi bon chez moi que chez Monſieur le recteur, ou chez aucun de ſes confreres à dix milles à la ronde. J'en achetterois bien trois ou quatre, argent comptant. Monſieur, reprit ADAMS, je ſuis ravi d'entendre que vous ſoyez ſi à votre aiſe. Pour moi & ma compagnie, nous avons été dépouillés de notre argent par pluſieurs accidens imprévus; deſorte que nous ne pouvons payer notre écot, quoiqu'il ne monte qu'à ſept ſchellings. Je vous prie donc de me les prêter, avec encore autant, que je vous rendrai ſi je le puis. Si au contraire cela n'étoit pas dans la ſuite en mon pouvoir, je ſuis perſuadé que vous me le pardonneriez, & que vous ajouteriez avec joie cette ſomme, aux tréſors que vous avez envoyé devant vous au Ciel, par vos œuvres charitables.

Figurez-vous tout ce qu'il vous plaira de plus ſurprenant, vous n'aurez qu'une idée médiocre de l'étonnement dont *Trulliber* fut ſaiſi à la fin de ce diſcours. Il tournoit ſes yeux rudes & hagards ſur ſa femme, de-là il les promenoit à terre, puis il les levoit au ciel. A la fin il rompit le ſilence, & adreſſant la parole à ADAMS. „Je ſais, monſieur, lui dit-il, auſſi bien qu'un autre, où je dois placer mon tréſor. Si je ne ſuis pas ſi bien que pluſieurs autres, Dieu merci je ſuis content; cela vaut bien les richeſſes; & celui qui poſſede

ce contentement, n'a rien à demander. Etre ſatisfait avec peu, eſt plus que la poſſeſſion du monde ne peut donner, puiſqu'on peut poſſéder toute choſe ſans être ſatisfait. Augmenter mon tréſor, dites-vous! Que me ſont tous les tréſors du monde? Les richeſſes ne ſont rien à un homme qui a placé l'évangile dans ſon cœur; c'eſt l'écriture, qui eſt le vrai & unique tréſor d'un chrétien." A ces mots, la joie d'ADAMS éclata par ſes larmes. „ Hà! mon frere (s'écria-t-il, en prenant *Trulliber* par la main) que béni ſoit le jour que je ſuis venu chez vous! j'aurois fait cent milles pour communiquer avec un homme tel que vous, & je vous promets de vous rendre encore une viſite dans peu de tems: mais mes amis s'ennuient de mon abſence; donnez-moi promtement l'argent, afin que j'aille les rejoindre."

Alors *Trulliber* lançant ſur lui un regard terrible, ſe mit à crier à haute voix: „ Eſt-„ ce que tu prétend me voler?" La femme entendant ſon mari tenir ce langage, ſe jetta aux pieds de M. ADAMS. „ Ah! mon cher monſieur, ne volez point mon maître, nous ne ſommes que de pauvres gens. Lève-toi, folle, interrompit ſon mari, & éloigne-toi de ma préſence. Crois-tu qu'il riſqueroit ſa vie? Non, c'eſt un gueux & non pas un voleur. Je demande votre aſſiſtance à la vérité, dit ADAMS, mais je ne ſuis

rien moins qu'un voleur. Si mon Clerc étoit ici, dit *Trulliber*, je te ferois arrêter, afin de te faire payer ton imprudence. Quatorze ſchellings ! Tu es miniſtre comme cette femme; ou ſi tu l'es tu mérites qu'on t'arrache ta robe, puiſque tu as la hardieſſe de courir le pays comme un vagabond. Je pardonne vos ſoupçons, répliqua ADAMS. Mais ſuppoſé que je ne ſois pas miniſtre, ſuis-je moins votre frere? N'êtes-vous pas obligé, comme chrétien, & encore plus comme eccléſiaſtique, de m'aſſiſter dans mes beſoins? "

„ Quoi tu prétens me prêcher, reprit *Trulliber*! Voilà un homme bien impudent, s'écria la femme, de ſe mêler d'inſtruire mon maître. Silence, femme, continua *Trulliber*, & pour toi, qui que tu ſois, ſache que je ne veux rien apprendre, ni de toi, ni de tes pareils. Je ſais un peu trop bien ce que c'eſt que la charité, pour donner à des vagabonds. Ah que c'eſt bien dit, ajouta la femme ! Les loix nous font tant payer pour les pauvres, qu'il ne nous reſte rien à donner, ſi nous en avions la volonté. Te tairas-tu, lui dit ſon mari, ſans me rompre la tête de tes ſottiſes? Et puis ſe tournant du côté d'ADAMS: pour toi, tu peux t'en aller, car je ne te donnerai pas une obole.

„ Je ſuis fâché, répondit ADAMS, que vous ſoyez inſtruit des règles de la charité,

puiſque vous les pratiquez ſi mal, & il faut que je vous diſe, que ſi vous vous appuyez ſur votre ſcience pour votre juſtification, vous vous trompez, quoique vous ayiez la foi, à moins que d'y joindre les bonnes œuvres. Comment impie que tu es, s'écria *Trulliber*, tu blaſphêmes contre la foi devant moi! Sors de chez moi, malheureux! je ne veux point de ſociété avec un hérétique, avec un ſcélérat qui oſe mal parler de la foi & des ſaintes Ecritures. C'eſt vous-même qui les rejetez, repartit ADAMS, ſi je dois juger de votre cœur par vos œuvres. Car leurs préceptes ſont ſi clairs, & les récompenſes attachées à leur exacte obſervation ſont ſi grandes, qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui les croit d'une foi vive, puiſſe déſobéir. Or il n'y a aucun devoir plus poſitivement preſcrit, que la charité envers nos freres. Quiconque eſt ſans charité, j'oſe prononcer contre lui qu'il n'eſt point chrétien.

„ Je ne te conſeille pas, répondit *Trulliber*, de dire que je ne ſuis point chrétien; car je ne le ſouffrirai pas, & je te vaux bien, je crois. “ Il étoit trop gros pour ſe battre. Cependant, comme il avoit été autrefois grand eſcrimeur au coup de poing, il en fit la démonſtration; mais ſa femme ſe mit entre deux, & exhorta ſon mari à ſe ſouvenir de ſon rang, & à ſe montrer bon chrétien, en prenant patience juſqu'à ce

qu'il eût obtenu une priſe de corps contre ce paſſant, pour l'avoir inſulté chez lui. » Vous ne pouvez le battre, lui dit-elle, » ſans vous abaiſſer ; mais vous pouvez pro- » céder ſaintement, & le faire mettre pour » toute ſa vie dans un cul de baſſe-foſſe. « Pour ADAMS, comme il étoit bien réſolu de ne pas frapper le premier coup, il écouta patiemment le diſcours de madame *Trulliber*: enſuite il dit à ſon mari, qu'il étoit au déſeſpoir de voir qu'on admettoit des gens comme lui au miniſtere, & ſe retira ſans cérémonie.

CHAPITRE XV.

Avanture occaſionnée par un nouveau trait de diſtraction de M. ADAMS.

MONSIEUR ADAMS, à ſon retour à l'auberge, trouva JOSEPH & *Fanny* aſſis auprès du feu, qui loin de s'ennuyer de ſon abſence, n'avoient pas ſeulement penſé une ſeule fois à lui. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé, ce qui les mit dans un grand embarras, leur départ leur paroiſſant impoſſible. Cependant JOSEPH propoſa d'en parler à l'hôteſſe, & de la prier de leur faire crédit, *Fanny* lui repréſenta qu'elle n'en eſpéroit rien, parce que cette femme avoit l'air fort

intéreſſé. Mais on fut ſurpris bien agréablement, quand on l'entendit répondre, qu'elle le vouloit bien; ce qu'elle confirma par une profonde révérence, en leur ſouhaitant un bon voyage. Cependant pour juſtifier le diſcernement de *Fanny*, il eſt néceſſaire de dire ce qui engagea cette hôteſſe à agir avec tant d'honnêteté. ADAMS, avant de ſortir, avoit ſans deſſein trompé JOSEPH & *Fanny*, en leur diſant qu'il alloit voir ſon frere; expreſſion qu'ils entendirent à la lettre; & prenant celui qui n'étoit que ſon frere par le miniſtere, pour ſon frere par la naiſſance, ils avoient à leur tour trompé innocemment l'hôteſſe, quand elle les queſtionna ſur le compte de M. ADAMS. *Trulliber*, tout mauſſade, tout craſſeux qu'il étoit, par ſes dehors pieux, par ſa gravité, & par la façon auſtere dont il vivoit, joint à l'opinion qu'on s'étoit fait de ſa richeſſe, s'étoit acquis une autorité ſi abſolue dans ſa paroiſſe, que perſonne n'oſoit l'offenſer; deſorte qu'il n'eſt pas extraordinaire que l'hôteſſe ſe fût rendue ſi traitable à l'égard d'ADAMS, qu'elle croyoit frere de celui de qui elle dépendoit abſolument, puiſque par un ſeul mot il auroit pu l'empêcher de jamais vendre une pinte de biere dans la paroiſſe.

Ils étoient ſur le point de partir, quand ADAMS ſe ſouvint qu'il avoit laiſſé ſon ſurtout & ſon chapeau chez *Trulliber*. Comme

il ne ſe ſentit aucune envie d'y retourner, l'hôteſſe elle-même s'offrit de les aller chercher. Cet expédient eut des ſuites bien fâcheuſes ; car il fut cauſe que l'hôteſſe ſe détrompa de l'idée qu'elle avoit priſe d'ADAMS, que *Trulliber* maltraita extrêmement de paroles, ſur-tout quand cette femme lui dit qu'elle le croyoit ſon parent.

A ſon retour elle changea donc de note. „ Les gens devroient rougir, dit-elle, de „ ſe dire en voyageant ce qu'ils ne ſont „ point. On paie bien des impôts, & il faut „ encore que je paie mon monde ; ainſi je „ ne puis ni ne veux faire de crédit à per„ ſonne, fût-ce à mon pere. L'argent eſt „ trop rare à l'heure qu'il eſt, & j'ai un „ payement à faire, ainſi il faut me ſatis„ faire avant que de ſortir d'ici. «

ADAMS étoit fort embarraſſé ; mais connoiſſant la confiance que ſes propres paroiſſiens avoient en lui, & jugeant des autres par eux & par lui-même, (car il n'eût pas refuſé de faire plaiſir à l'homme qui lui auroit été le moins connu) il reprit courage, & ſortit pour faire le tour de la paroiſſe, perſuadé qu'il trouveroit quelqu'homme charitable pour le tirer d'embarras. Sa recherche fut inutile : il revint en lamentant la dépravation du ſiecle, voyant que dans un pays chrétien, un homme pouvoit mourir de faim, au milieu de ſes freres comblés de richeſſes.

Pendant ſon abſence l'hôteſſe faiſoit ſentinelle près de JOSEPH & de *Fanny*, qu'elle regardoit comme les gages de ce qui lui étoit dû ; & elle ne les entretenoit que des vertus du vicaire *Trulliber*. Car ſa réputation étoit effectivement très-bonne ; il paſſoit même pour être charitable, parce que quoiqu'il ne donnât rien à perſonne, il avoit le mot de *charité* toujours à la bouche.

ADAMS étant de retour les poches toujours vuides, la tempête s'accrut conſidérablement ; l'hôteſſe jura que s'il prétendoit ſortir ſans payer, elle feroit courir après lui, avec un ordre du juge de paix pour le mener en priſon.

Platon ou *Ariſtote*, ou quelqu'autre (peu importe le nom) a dit quelque part dans un livre, *que quand la prudence la plus conſommée a manqué ſon coup, le haſard vient rajuſter les affaires par les voies les moins apparentes*. Virgile exprime la même idée.

Turne, quod optanti Divûm promittere nemo
Auderet, volvenda dies en attulit ultro. (*)

Le haſard venoit de conduire à cette même hôtellerie un vieux tambour *Irlandois* qu'on avoit réformé, & qui ſe promenoit de village en village, avec une bou-

(*) *Æneid. L. IX.*

tique portative, pour tâcher de gagner ſa vie dans ſa vieilleſſe. Ce bon *Hibernois* ayant entendu les menaces de l'hôteſſe, tira M. ADAMS à part, pour lui demander quelle étoit la ſomme pour laquelle il étoit en peine. Quand il l'eut appris, il lui dit qu'il étoit très-fâché qu'elle fût trop forte pour ſa bourſe, ne poſſédant que ſix ſchellings & ſix ſols; mais que ſi ce peu pouvoit leur être utile, il le leur prêteroit de bon cœur. ADAMS ſauta de joie à cette nouvelle, & s'écria: „ Cela eſt ſuffiſant, car „ j'ai juſtement les ſix ſols qui manquent. « Ainſi ces pauvres gens, qui avoient tenté vainement de fléchir les riches dans leur propre pays, furent tirés d'affaire par un étranger, qui ne poſſédoit juſtement que ce qu'il falloit pour faire cette action charitable.

Que mon lecteur faſſe les réflexions qui lui ſembleront les plus juſtes ſur cet incident: pour moi il me ſuffit de lui dire qu'ADAMS & ſa compagnie, ayant remercié mille fois leur libérateur, & après lui avoir dit où il pourroit les retrouver pour être remboursé, ſortirent du cabaret ſans faire aucune politeſſe à l'hôteſſe, qui de ſon côté les laiſſa aller, bien aiſe d'avoir été payée.

CHAPITRE XVI.

Avanture où M. ADAMS *fait voir plus de droiture & de ſimplicité, que d'expérience & de fineſſe.*

NOS voyageurs ayant marché près de deux milles après avoir quitté l'hôtellerie (qu'ils auroient pu prendre pour un palais enchanté avec bien plus de raiſon que *Don Quichotte* n'eut de ſe tromper à l'égard de certaines hôtelleries, ſi l'on conſidere la grande difficulté qu'ils eurent d'en ſortir) arriverent dans un village où ils apperçurent une auberge, & ſur la porte un gentilhomme qui fumoit. M. ADAMS s'adreſſa à lui, pour s'informer du chemin qu'il devoit ſuivre. La réponſe fut rendue en terme ſi honnêtes, & d'un air ſi gracieux & ſi prévenant, que le cœur du miniſtre, toujours prêt à recevoir des impreſſions favorables à ſon prochain, s'épancha en queſtions ſur différentes matieres. Il s'informa du nom du village, & de celui du ſeigneur à qui appartenoit le château qui ſe trouvoit vis-à-vis de lui. Le gentilhomme répondit à toutes ces queſtions avec beaucoup de politeſſe, & dit que le château étoit à lui-même. Enſuite il continua de la ſorte: „ Je juge par „ votre habit, monſieur, que vous êtes

„ dans les ordres ; & comme vous voyagez „ à pied, un verre de biere ne peut que „ vous faire du bien : celle de mon hôte „ eſt la meilleure qu'il y ait dans ce canton. „ Qu'en penſez-vous ? boirons-nous un „ coup ? Son tabac eſt excellent. Vous vous „ repoſerez en fumant une pipe avec moi. « L'offre étoit très-agréable pour ADAMS, qui n'avoit bu de la journée que quelques coups de mauvaiſe biere chez *Trulliber*, laquelle reſſembloit aſſez à la boiſſon qu'il donnoit à ſes cochons. Ainſi, après avoir rendu graces au cavalier, il accepta l'invitation, & faiſant ſigne à JOSEPH & à *Fanny* de le ſuivre, il entra dans la maiſon où la table étoit miſe. On mit devant eux un grand fromage & une cruche de biere, qui ne démentoit en aucune façon celui qui en avoit fait l'éloge. Nos voyageurs ſe mirent à dévorer, non pas à manger, tant leur appétit ſe trouvoit aiguiſé. Je doute qu'à la meilleure auberge de *Londres* on eût vu depuis très-longtems trois perſonnes faire mieux leur devoir.

Ce gentilhomme parut enchanté des manieres franches & de la bonne humeur de M. ADAMS, ſur-tout de la façon aiſée & familiere dont il vivoit avec JOSEPH & *Fanny*, qu'il appelloit ſouvent ſes enfans, quoiqu'il ſe fût déjà expliqué à l'égard de ce terme, en diſant qu'ils n'étoient que ſes paroiſſiens. Cette douceur envers ces jeunes

gens ſembloit faire un plaiſir infini au gentilhomme, particuliérement quand Monſieur ADAMS lui dit, que tous ceux qui ſe trouvoient ſous ſa conduite pouvoient le regarder comme leur pere; puiſqu'il étoit prêt à les ſervir en cette qualité, par-tout où ils auroient beſoin de lui. Le ſeigneur le prit alors par la main: „ Oui, monſieur, lui dit-il, voilà les vraies maximes d'un paſteur chrétien: plût au ciel que tous vos confreres fuſſent dans les mêmes ſentimens! Je ſuis fâché de le dire; mais le recteur de cette paroiſſe, loin de regarder ſes pauvres paroiſſiens comme ſes enfans, ſemble à peine les croire pêtris du même limon que lui. Il ne parle qu'à ceux qui ſont riches, les autres ne peuvent s'attirer ſeulement un coup de tête. Je ne puis que rire les dimanches, de le voir plus fier qu'un paon, paſſer entre deux lignes de ſes paroiſſiens rangés en haie, qui ont beau ſe courber juſqu'à terre pour le ſaluer: il ne les regarde, que comme le *Grand-Turc* fait ſes eſclaves. Si l'orgueil eſt odieux dans les laïques, qu'il eſt mépriſable dans le clergé! Si ce vice infernal nous paroît inſupportable ſous le diadême, de quel terme nous ſervirons nous pour exprimer l'horreur qu'il nous inſpire, lorſqu'il ſe niche ſous un ſurplis? «

„ Vous avez ſans doute raiſon, monſieur, répondit ADAMS; mais je crois que de tels exemples ſont rares. Ceux du clergé

que j'ai l'honneur de connoître, penſent très-différemment; & de plus, vous m'avouerez que le peu de reſpect que les laïques ont pour eux, les empêche de montrer un dehors auſſi humble que peut-être ils ſouhaiteroient avoir, ſi la corruption du ſiecle ne leur en ôtoit la liberté. Ce que vous dites n'eſt que trop vrai, reprit le ſeigneur. Je vois que vous êtes hommes d'eſprit, & je m'eſtime heureux d'avoir fait connoiſſance avec vous. Peut-être que cette rencontre vous ſera utile pour la ſuite, pour le préſent je ne puis rien dire. Mais le recteur d'ici eſt vieux & infirme, c'eſt moi de qui ſon bénéfice dépend. Allons docteur, touchez-là : la paroiſſe eſt à vous, dès qu'il ſera mort. " M. ADAMS lui dit qu'il étoit confus de ne pouvoir répondre à cette généroſité, qu'il n'avoit ni méritée ni eſpérée. „ C'eſt une bagatelle, repliqua le ſeigneur, qui mérite à peine d'être acceptée. Quoique le bénéfice ſoit de ſix mille livres de rente un peu plus, je voudrois pouvoir en tripler le revenu pour l'amour de vous. "

ADAMS, qui ne pouvoit plus parler, verſoit des larmes de gratitude, en faiſant courbettes ſur courbettes, quand l'autre s'aviſa de lui demander, s'il étoit marié, ou s'il avoit des enfans outre ceux qu'il venoit de nommer tels dans le ſens de l'évangile. „ J'ai une femme & ſix enfans à votre ſervice, monſieur, répondit ADAMS.

Tant pis, reprit le ſeigneur : ſans cet embarras je vous aurois logé au château, & vous m'auriez ſervi d'aumônier. N'importe, j'ai une maiſon dans le village que je vous donnerai. Votre femme s'entend-elle en laiterie. Je ne puis vous l'aſſurer, répondit ADAMS. J'en ſuis fâché, continua l'autre ; car je vous aurois donné une demie douzaine de vaches & des pâturages pour les nourrir. Ah ! monſieur, s'écria le pauvre miniſtre tout en extaſe, vous êtes trop généreux, oui en vérité, trop. Point du tout, repartit le gentilhomme ; je n'eſtime l'argent qu'autant qu'il me procure le plaiſir de faire du bien, & je n'ai encore vu perſonne que je ſois plus porté à ſervir que vous. "

A ces mots, il lui ſecoua la main à la mode des *Anglois*, & lui dit qu'il y avoit aſſez de place au château, pour le loger lui & ſes deux enfans ſpirituels. Le bon miniſtre, qui avoit oublié qu'ils étoient ſans un ſou, le pria de permettre qu'ils logeaſſent dans la maiſon où ils étoient, ſans l'incommoder au château. Le ſeigneur ne vouloit point d'excuſe. Ayant demandé juſqu'où ils alloient, & l'ayant appris, il dit que c'étoit trop loin pour continuer le voyage à pied, qu'il leur prêteroit des chevaux & un domeſtique pour les conduire ; ou que s'ils vouloient lui faire le plaiſir d'attendre deux jours chez lui, il les renverroit chez eux dans un bon caroſſe à ſix chevaux.

ADAMS ſe tournant du côté de JOSEPH, lui dit : » Voici un grand bonheur pour » vous, car je crains que votre jambe ne » ſoit trop mal pour marcher demain. « Enſuite s'adreſſant au bon Seigneur : » Que bé» nis ſoient, dit-il, l'heure & le moment » qui m'ont introduit près d'un homme cha» ritable tel que vous ! Oui vous êtes un » Chrétien de la primitive égliſe, & l'hon» neur de la patrie. J'aurois été juſqu'à la » Terre-Sainte pour vous voir, ſi votre ca» ractere m'eût été connu ; car les avanta» ges que vous me faites ne me plaiſent que » médiocrement, ſi je les compare à la joie » que me cauſe la bonté de votre cœur. Quel » tréſor vous vous amaſſez dans le Ciel ! » Ainſi, Monſieur, nous acceptons vos » offres généreuſes, tant de votre maiſon » pour cette nuit, que de vos chevaux » pour nous conduire demain juſqu'à notre » domicile. "

Il ſe mit tout de ſuite à chercher ſon chapeau, en quoi il fut imité par JOSEPH ; *Fanny* ſe leva, & tout fut prêt pour le départ. Monſieur le gentilhomme, après avoir rêvé quelques momens, leur dit ; » Ah ! que je » ſuis malheureux ! j'avois oublié que ma » gouvernante étoit allée à une lieue d'ici, » où elle couchera. Elle emporte toujours » avec elle les clés des appartemens. Je ferois » bien crocheter les ſerrures ; mais je ne » pourrois vous donner des lits, parce

» qu'elle a auſſi les clés du linge. Je ſuis » charmé de m'en être ſouvenu, avant que » vous vous ſoyiez donné la peine de mar- » cher juſques-là. D'ailleurs vous ſerez » mieux ici, que vous ne croyez. Notre » hôte, vous avez des lits ſans doute pour » ces gens ? Oui, mylord, répondit le maî- » tre de la maiſon, & des lits où des mylords » pourroient coucher ſans honte. » Je ſuis » ſi outré de cet accident, ajouta le mylord, » que je ne ſouffrirai plus qu'on m'emporte » mes clefs. Ne vous chagrinez point, mon- » ſieur, interrompit ADAMS ; nous ſommes » fort bien ici, & la grace que vous nous » faites, en nous prêtant vos chevaux, eſt ſi » grande, que nous ne pouvons exprimer » notre reconnoiſſance. Oh ! pour les che- » vaux, j'en ſuis le maître, dit le mylord. A » quelle heure partirez-vous ? « Enfin, après bien des révérences de part & d'autre, on conclut de partir le lendemain à ſept heures du matin. On s'embraſſa, on ſe ſerra réci- proquement la main avec des proteſtations d'une amitié éternelle. Le mylord prit congé d'eux, pour s'en retourner chez lui. ADAMS & ſa compagnie ſe remirent à table, & enſuite ſe retirerent dans les chambres qu'on leur avoit préparées, où ils dormirent fort bien.

Le matin venu, Mr. ADAMS ſauta en bas du lit, & ayant éveillé JOSEPH, ils diſpute- rent aſſez longtems au ſujet de *Fanny*, que

ce dernier vouloit mener en croupe derriere lui, au-lieu qu'ADAMS deſtinoit le domeſtique du mylord pour ſervir d'écuyer à cette belle. JOSEPH ſoutenoit que c'étoit à lui d'en avoir ſoin; mais le miniſtre déclara qu'il ne la lui confieroit point, parce qu'il étoit encore trop foible pour pouvoir la ſoutenir à cheval.

Cette diſpute commençoit à s'échauffer, quand elle fut interrompue par un laquais de leur bon ami, qui venoit leur annoncer le déſeſpoir de ſon maître, qui ne pouvoit, diſoit-il, leur envoyer ſes chevaux, parce que ſon palfrenier les avoit tous purgés à ſon inſu.

Cette nouvelle mit fin à la diſpute, en pétrifiant, pour ainſi dire, les diſputans. A la fin Mr. ADAMS s'écria: » Admirons le mal-» heur de ce bon ſeigneur; en bonne foi » j'en ſuis plus touché pour lui que pour moi. » Que ſes bontés ſont mal récompenſées » par ſes domeſtiques! L'un lui emporte les » clefs de ſes appartemens & de ſon linge; » un autre purge ſes chevaux ſans le conſul-» ter; & je gagerois bien, mon cher JO-» SEPH, que ſon officier a auſſi emporté la » clef de ſa cave, & que c'eſt pour cela qu'il » vint boire ici hier au ſoir. Que la bonté eſt » mal reconnue dans ce monde! Je vous dis » encore une fois, que je ſuis plus mortifié » pour lui que pour moi-même. Non pas » moi, repartit JOSEPH. Non que je me

» mette en peine du voyage, je l'acheverai » bien à pied ; mais comment ſortirons-nous » de cette hôtellerie ? Il n'y a point ici d'*Ir-* » *landois* pour nous en tirer. Mais à propos, » ajouta-t-il, ce monſieur qui vous aime » tant, ne vous refuſeroit pas de quoi payer » notre écot, qui ne monte qu'à cinq ou ſix » ſchellings. " Cela eſt encore vrai, mon » cher enfant, répondit ADAMS; je m'en » vais lui écrire pour le prier de me prêter » une demi-guinée, afin qu'il nous reſte » quelque choſe dans la poche ; car nous » avons encore quarante milles à faire, ainſi » nous en aurons beſoin. "

Fanny étant levée, JOSEPH s'en fut lui rendre viſite, tandis que Mr. ADAMS écrivoit ſon épitre, qu'il envoya au mylord ; & en attendant la réponſe, il ſe mit ſur la porte en méditation, avec ſa pipe à la bouche.

Le meſſager tardant à revenir, JOSEPH & *Fanny*, qui s'étoient rendus auprès du miniſtre, témoignerent quelqu'appréhenſion que l'intendant n'eût enfermé la bourſe du gentilhomme. A quoi ADAMS répondit avec une ſimplicité extraordinaire : „ Cela „ ne me ſurprendroit en aucune façon, dit- „ il, car le diable peut tenter les domeſtiques „ d'un ſi honnête-homme, de faire mille „ inſolences, tant pour l'induire à pêcher „ par colere, que pour l'empêcher de faire „ le bien qu'il ſouhaite. Cependant la

„ ſomme eſt ſi modique, qu'il peut bien „ l'emprunter. "

A la fin le meſſager revint & les trouvant qui déjeûnoient, il leur dit que mylord étoit ſorti. „ Pourquoi ne l'avez-pas attendu, lui „ repliqua ADAMS ? Il ne peut être allé „ loin, ſes chevaux étant malades : d'ail- „ leurs il ne comptoit pas de ſortir, puiſqu'il „ m'avoit prié de paſſer aujourd'hui & de- „ main chez lui. Ainſi retournez-y, & reſ- „ tez au château juſqu'à ſon retour. " Le garçon revint preſqu'à l'inſtant, pour lui apprendre que mylord étoit parti pour un voyage dont il ne reviendroit que dans un mois. A ces mots ADAMS changea de couleur: „ Hélas ! dit-il, il faut que ce ſoit quelqu'accident qui lui ſoit arrivé, comme la mort ou la maladie de quelque parent ou ami ; ou bien quelque affaire importante lui ſera ſurvenue. Ah ! JOSEPH, ajouta-t-il, que ne m'as-tu propoſé d'emprunter cet argent hier au ſoir ? JOSEPH répondit en ſouriant, que ſans doute le gentilhomme auroit bien trouvé une bonne raiſon pour ne le point prêter. En vérité, ajouta-t-il, ſon amitié m'a paru trop vive, trop empreſſée, pour être ſincere. Quand le garçon, nous eſt venu dire qu'il étoit ſorti, j'ai ſu à quoi m'en tenir. Car dès qu'un homme de qualité veut ſe dédire de ce qu'il a promis, c'eſt la coutume de donner ordre aux domeſtiques de dire qu'il eſt ſorti, toutes les fois que

la perſonne à qui la promeſſe a été faite, ſe préſente pour le voir. A *Londres* on appelle cela *nier les gens*. J'ai *nié* cent fois le chevalier *Booby*. Et après que la perſonne avoit paſſé un mois à la guêter inutilement, on lui diſoit à la fin que mylord étoit à la campagne, ſans avoir pu réuſſir pour ſon affaire. Grand Dieu, s'écria ADAMS, quelle méchanceté parmi des Chrétiens! Elle eſt preſqu'auſſi horrible que parmi les Payens dont j'ai lu les hiſtoires. Cependant pour celui-ci, je crois, JOSEPH, que tu le ſoupçonnes à tort. C'eſt être fou que de travailler gratuitement pour le diable, & tu ne pourrois m'alléguer aucun motif qui eût pu l'engager à nous tromper. „ Ce n'eſt pas à moi à chercher des raiſons, répliqua JOSEPH, quand un homme ſavant comme vous n'en peut trouver. Tu as raiſon, reprit ADAMS; la ſcience des hommes ne peut s'acquérir que par les Livres. Donnez-moi *Platon* & *Seneque*, pour bien apprendre à connoître les hommes: ce ſont-là des Auteurs que tu n'as jamais étudiés. Non en vérité, répondit JOSEPH; mais j'ai toujours entendu dire, que les maiſons où l'on promet moins de profit, ſont celles d'où l'on en retire le plus. Mais, Monſieur, aulieu de conſidérer ces ſortes de choſes à l'heure qu'il eſt, ne ferions-nous pas mieux de ſonger à quelque moyen de nous tirer d'ici? Car ce mylord avec toute ſa libéralité nous a laiſſé ſon écot

à payer, bien loin d'acquiter le nôtre. "

ADAMS alloit répondre quand l'hôte entra, & leur adreſſa la parole avec un ton ironique. „ Hé bien, Meſſieurs, leur dit-il, notre mylord vous a-t-il envoyé ſes chevaux ? Il y a des gens qui promettent beaucoup. Comment, interrompit ADAMS, eſt-ce qu'il a déjà fait de ces tours ? Mille, reprit l'hôte ; je ne dois pas faire affront à perſonne, mais je puis vous dire, puiſqu'il n'eſt pas préſent, qu'il n'a pas ſon pareil à trente milles à la ronde. Je ne pouvois m'empêcher de rire, quand il vous offroit le bénéfice de cette paroiſſe. Ce trait-là eſt incomparable, j'ai cru qu'il alloit auſſi vous offrir ma maiſon, car il eſt autant le maître de l'un que de l'autre. A ces mots ADAMS s'écria que dans tous les livres qu'il avoit jamais lus, il n'avoit encore remarqué rien de pareil. Ce qui me fâche le plus, continua-t-il, c'eſt qu'il m'a engagé par ſa fauſſe politeſſe à m'endetter chez vous, ſans avoir de quoi payer, car nous ſommes abſolument dénués d'argent ; & ce qu'il y a de pis, notre village eſt ſi éloigné d'ici, que ſi vous aviez la bonté de nous faire crédit, vous auriez peut-être raiſon de craindre de n'être jamais payé, par la difficulté de trouver des occaſions pour vous faire tenir l'argent qui vous eſt dû. Raſſurez-vous, dit l'hôte : Oui, je vous ferai crédit de tout mon cœur : j'honore trop le clergé, pour vous refuſer ſi peu de

CHAPITRE XVII.

Dialogue entre M. ADAMS & ſon HÔTE.

„ MONSIEUR, dit l'hôte, vous n'êtes
„ pas le premier à qui notre Mylord a pro-
„ mis monts & merveilles, ſans avoir la
„ volonté de tenir parole; il eſt fameux
„ pour ſes promeſſes. Quiconque le con-
„ noît, ne peut ſe fier à lui. Je me ſouviens
„ d'un homme à qui il promit un jour, de
„ procurer à ſon fils une bonne commiſ-
„ ſion dans la recherche & viſite des vins
„ qui entrent dans le royaume. Charmé de
„ cette promeſſe, le pauvre homme fit plus
„ qu'il ne pouvoit, ſe laiſſant preſque mou-
„ rir de faim, pour payer l'école de ce fils,
„ afin de le rendre capable de l'emploi. Le
„ garçon, élevé au-deſſus de ſon état, ne
„ voulut plus ſuivre la charrue, ni travailler.
„ Il ſe paroît tous les jours, mettoit de
„ belles chemiſes de toile d'*Hollande* à
„ manchettes, & ne faiſoit que ſe divertir.
„ Au bout de quelque tems il ſuivit à
„ *Londres* ſon protecteur pour le faire ſou-
„ venir de ſa parole, mais il lui fut impoſ-
„ ſible de lui parler; deſorte que ſe trou-
„ vant ſans amis, ſans emploi, & ſans
„ argent, il ſe lia avec quelques libertins,
„ qui l'aſſocierent à leurs friponneries, &

„ bientôt après il fut, par ſentence de la
„ juſtice, condamné aux iſles. Sa mere en
„ eſt morte de chagrin. Un autre fermier
„ très-honnête-homme, & mon voiſin,
„ avoit deux fils qui travailloient avec lui.
„ Notre Mylord ſe mit en tête qu'il fal-
„ loit faire de l'un des deux un miniſtre.
„ Il perſuade donc au pere de le faire étu-
„ dier, ſur les promeſſes qu'il lui fit de
„ l'entretenir à l'univerſité à ſes fraix & dé-
„ pens, en attendant qu'il fût en âge de
„ poſſéder un bénéfice, qu'il diſoit lui avoir
„ deſtiné. Après que l'enfant eut paſſé ſept
„ ans dans une penſion, le pere le préſenta
„ au patron généreux, avec une atteſta-
„ tion des maîtres, qui portoit qu'il étoit
„ en état de prendre ſes degrés. Mylord
„ répondit que le garçon avoit très-bien
„ employé le tems; mais, ajouta-t-il, c'eſt
„ bien dommage que vous n'ayiez pas de-
„ quoi le faire continuer encore ſes études
„ quatre ou cinq ans, en attendant que
„ vous vous faſſiez quelqu'ami, qui puiſſe
„ lui donner un bénéfice, & lui faire pren-
„ dre les ordres. Il m'eſt impoſſible de faire
„ plus pour lui, répliqua le fermier. Tant
„ pis, reprit notre homme, en ce cas-là
„ vous avez eu tort de le faire ſi bien étu-
„ dier, car ce qu'il ſait lui fera plus de mal
„ que de bien. Votre autre fils, qui ne ſait
„ ni lire ni écrire, menera la charrue mieux
„ que lui avec tout ſon *latin*, & fera bien
„ mieux

„ mieux ſes affaires. Il ne diſoit que trop
„ vrai ; car le pauvre garçon voyant que
„ ſes parens ne pouvoient le ſoutenir au
„ college comme il s'y étoit attendu, &
„ ne pouvant ſe mettre au labour, quoi-
„ que naturellement ſobre, il ſe mit à boire,
„ & au bout d'un an la boiſſon & le chagrin
„ joints enſemble, le firent tomber dans
„ une phtiſie, qui le mit bientôt dans le
„ cercueil.

„ Je n'aurois jamais fait, ajouta-t-il, ſi
„ je voulois vous conter tout. Nous avons
„ près d'ici une très-belle fille, qu'il mena
„ à *Londres*, pour la placer, diſoit-il,
„ auprès de quelque grande Dame de ſes
„ amies ; mais au lieu de la placer, il la
„ corrompit, & eut un enfant d'elle, puis
„ il l'abandonna. Elle ſe livra à la débau-
„ che, enſuite devint ſervante dans un
„ caffé, & à la fin mourut des ſuites de
„ ſon libertinage dans une priſon.

„ Il faut que je vous diſe enfin ce qu'il
„ m'a fait à moi-même. J'ai été élevé dans
„ la marine. Après avoir fait pluſieurs
„ voyages, je parvins à me voir maître &
„ propriétaire d'un vaiſſeau, & dans le
„ grand chemin de la fortune ; mais à la
„ fin ayant eu le malheur d'être attaqué
„ par un de ces diables de gardes-côtes
„ *Eſpagnols*, de ceux qui prenoient nos
„ vaiſſeaux avant la déclaration de la
„ guerre, je me défendis de mon mieux,

„ juſqu'à voir périr à mes côtés la plupart
„ de mes gens. Mes mâts étoient fracaſſés,
„ mes voiles déchirées, & mon vaiſſeau faiſoit eau par quatre ou cinq endroits. Enfin
„ un coup de canon donnant entre les
„ ponts, ouvrit mon vaiſſeau preſqu'en
„ deux, & me força de me rendre. Ils
„ amenerent ma tartane, qui étoit de 150
„ tonneaux, & peut-être le meilleur voilier qui ait jamais vogué ſur l'Océan.
„ Pour moi ils me mirent, avec un autre
„ homme & un mouſſe, dans une mauvaiſe chaloupe, dans laquelle avec bien
„ de la peine nous arrivâmes à *Falmouth*.
„ Je vins dans ce canton; où ma femme
„ demeuroit alors. Pour mon malheur je
„ tombai ſous la coupe de ce protecteur
„ banal, qui me dit qu'il étoit ſi enchanté
„ de ma valeur, qu'il ne faiſoit aucun doute
„ de m'obtenir une lieutenance de haut-
„ bord, ſi je voulois l'accepter. Je l'aſſurai très-fort que je ne demandois pas
„ mieux. J'attendis patiemment pendant
„ trois ans, me fondant ſur les promeſſes
„ réitérées de cet homme, qui m'aſſuroit
„ de celles, ſelon lui, des Seigneurs de
„ l'amirauté. Il ne revenoit jamais de *Londres*, ſans me dire que je devois être
„ bien ſatisfait, puiſque j'étois nommé pour
„ remplir la premiere lieutenance qui vaqueroit dans la marine de Sa Majeſté.
„ Ce qui me ſurprend le plus, eſt qu'après

„ tant de délais, ſes dernieres promeſſes
„ furent faites avec autant de hardieſſe &
„ de confiance apparente, que les pre-
„ mieres. A la fin, fatigué de toutes ſes
„ remiſes, j'écrivis à un ami que j'avois à
„ *Londres*, pour le prier de me protéger,
„ conjointement avec ce Mylord, parce
„ que je ſavois qu'il étoit très-bien avec
„ un des Seigneurs de l'amirauté, & je
„ commençois à craindre que mon pro-
„ tecteur ne ſe rebutât. Mais quelle réponſe
„ j'en reçus! Mon ami me manda que ce
„ protecteur prétendu n'avoit pas ſeule-
„ ment ouvert la bouche à mon ſujet, bien
„ loin de ſolliciter pour moi un emploi dans
„ la marine; ajoutant qu'à moins que je
„ n'euſſe un agent plus fidele ou un patron
„ plus vif, il me conſeilloit de n'y plus
„ penſer. J'ai ſuivi ſes conſeils, & me ſuis
„ établi ici, comme vous voyez, avec ma
„ femme. Ainſi n'en parlons plus. A votre
„ ſanté de tout mon cœur, & que le dia-
„ ble emporte tous les protecteurs & tous
„ les bienfaiteurs de ſon eſpece.

„ ADAMS prit alors la parole. Voilà, dit-
„ il, un bien mal-honnête-homme, j'en
„ conviens de bonne-foi. Mais s'il pouvoit
„ s'amender, s'il voyoit l'horreur de ce
„ vice déteſtable, s'il faiſoit réflexion qu'un
„ fourbe & un menteur tel que lui, eſt le
„ plus pernicieux de tous les fourbes & de
„ tous les menteurs, il ſe déteſteroit lui-

„ séjourné dans chaque ville sans érudition,
„ il reviendroit aussi ignorant qu'il est parti.
„ Que Dieu vous soit en aide, mon cher
„ ami, dit l'autre. J'avois un Pilote qui
„ savoit à peine lire & écrire, cependant il
„ auroit viré & reviré un vaisseau, comme
„ le meilleur marin d'*Angleterre*. Il s'enten-
„ doit joliment encore dans le négoce. Le
„ négoce, répondit ADAMS, est au-des-
„ sous d'un Philosophe, comme *Aristote* l'a
„ prouvé dans son premier chapître des
„ *Politiques*. Il est même contre les loix de
„ la nature, sur le pié qu'on l'a mis dans
„ ces derniers tems.

„ L'hôte le regardant fixement, lui de-
„ manda s'il étoit gazetier; car, dit-il, on
„ m'a dit que ce sont des Ministres qui écri-
„ vent les gazettes. Que veux tu dire avec
„ ton gazetier, demanda ADAMS? J'en-
„ tends parler, répondit l'hôte, des Auteurs
„ d'un insolent libelle contre les honnêtes-
„ gens & le commerce, & qu'on seme par-
„ tout. Pour moi, je ne veux point le souf-
„ frir dans ma maison, quoiqu'on m'ait
„ offert de me le fournir pour rien. Je n'é-
„ cris que des sermons, reprit le Ministre:
„ pour le commerce, loin d'en être l'en-
„ nemi, je voudrois l'avancer de tout mon
„ pouvoir, autant que la bonne foi & les
„ bonnes mœurs ne s'y trouveroient point
„ blessées. J'estime les marchands, comme

„ les membres les plus utiles de la républi-
„ que, après les gens de lettres.

„ On peut bien donner le premier rang au
„ marchand, ne vous en déplaiſe, repli-
„ qua l'hôte : car à quoi ſerviroient les
„ ſavans dans un pays ſans le commerce ?
„ Vous autres Miniſtres, avec quoi vous
„ habilleriez-vous, avec quoi vous nour-
„ riroit-on, ſans le négoce ? Qui eſt-ce qui
„ vous donne vos taffetas pour vos écharpes, vos batiſtes pour vos rabats, vos
„ vins, vos épices, enfin toutes les dou-
„ ceurs dont vous jouiſſez plus que nous
„ autres matelots ? Ne dites point les dou-
„ ceurs, dites plutôt les extravagances de
„ la vie, répliqua le Miniſtre. Mais ſuppo-
„ ſons qu'elles ſoient néceſſaires, n'y a-t-il
„ pas des choſes plus néceſſaires que la vie
„ même ? Ce ſont celles-là que l'érudition
„ vous procure, l'érudition du clergé s'en-
„ tend. N'eſt-ce pas nous autres qui vous
„ couvrons des robes inviſibles de la piété,
„ de la douceur, de l'humanité, de la cha-
„ rité, & de la patience ? Ne ſommes-nous
„ pas les Paſteurs de vos ames, pour les
„ repaître du lait nourriſſant de l'amour fra-
„ ternel, & les fortifier des mêts céleſtes,
„ en les purgeant des affections charnelles,
„ pour les engraiſſer du ſuc épuré de la
„ grace ? Qui eſt ce qui fait toutes ces cho-
„ ſes que....

„ Vous avez parbleu raiſon de le deman-

„ vous entendu *Scylla*, & enviſagé *Caribde?*
„ Avez-vous été admis dans ce cabinet, où
„ *Archimède* fut trouvé à la priſe de *Syra-*
„ *cuſe?* Avez-vous vogué entre les *Cyclades*,
„ & paſſé le *Détroit* qui prend ſon nom de
„ l'infortunée *Hellé*, dont le ſort eſt célé-
„ bré par *Apollinaire le Rhodien?* Avez-
„ vous fendu les vagues qui engloutirent
„ le fils de *Dédale*, quand il tomba dans
„ la mer, après que la chaleur du ſoleil
„ eût fondu la cire qui attachoit ſes ailes?
„ Avez-vous paſſé le *Pont-Euxin*, & pé-
„ nétré dans la *Mer Caſpienne?* Vous êtes-
„ vous arrêté dans la *Colchide* pour y cher-
„ cher une autre toiſon d'or?

„ Non par ma foi, non, interrompit
„ l'hôte, je n'ai jamais croiſé ſur ces côtes-
„ là. Hé bien moi j'ai viſité cent fois tous
„ ces endroits-là, reprit ADAMS. Vous
„ avez donc fait le voyage des *Indes orien-*
„ *tales*, répondit l'hôte? car dans la *Mer*
„ *du Levant*, ni dans les *Indes occidentales*,
„ je répons bien qu'on ne connoît point
„ ces pays-là. Où prenez-vous ce que vous
„ nommez la *Mer du Levant*, demanda
„ ADAMS? Elle doit être ſituée aux *Indes*
„ *orientales*. Oh pardi, répondit l'hôte,
„ celui-là eſt plaiſant; vous êtes voyageur,
„ dites-vous, & vous ne ſavez pas parler
„ de voyages : croyez-moi, j'en ſais trop
„ pour vous. Puiſque tu as la tête ſi dure,
„ reprit ADAMS, il faut que je m'explique.

„ der, interrompit l'hôte! car je veux bien
„ être pendu, ſi j'ai jamais vu, ni les habits,
„ ni les viandes dont vous venez de parler.
„ En attendant que ma vue s'éclairciſſe, je
„ bois à votre ſanté.„ ADAMS alloit répondre avec emphaſe, quand JOSEPH & *Fanny* rentrerent pour le prier de partir. Ils le preſſerent avec tant d'opiniâtreté, qu'il fut obligé d'y conſentir; deſorte qu'empoignant ſa maſſue, lui & l'hôte prirent réciproquement congé l'un de l'autre, moins ſatisfaits qu'au commencement. ADAMS partit & ſe mit en chemin avec JOSEPH & *Fanny*, tous deux très-impatiens de voir la fin de leur voyage.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

Du Tome premier.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *Utilité de la Biographie. Remarques ſur la Vie de* PAMÉLA, *& ſur quelques autres Vies de même eſpece.* Pag. 31

CHAP. II. *Naiſſance & Education de* JOSEPH ANDREWS. 35

CHAP. III. *De Mr.* ABRAHAM ADAMS *& de la Demoiſelle* SLIPSLOP. 40

CHAP. IV. *De ce qui arrive à* JOSEPH *étant à Londres.* 46

CHAP. V. *Mort du Chevalier* BOOBY. *Douleur de ſa Veuve. Chaſteté incorruptible de* JOSEPH. 48

CHAP. VI. JOSEPH *écrit à* PAMELA *ſa Sœur. Conduite à l'égard de Mlle* SLIPSLOP. 53

CHAP. VII. *Dialogue entre Lady* BOOBY *&* SLIPSLOP. *Sublime éloge de l'Amour.* 60

CHAP. VIII. *Ce qui ſe paſſe entre Lady* BOOBY *&* JOSEPH. *Modeſtie & pudeur de ce Jeune-homme.* 66

CHAP. IX. *Récit de ce qui ſe paſſe entre* LADY BOOBY *&* SLIPSLOP. 73

CHAP. X. JOSEPH *écrit encore à ſa Sœur. Ce qui ſe paſſe entre lui & Mr.* PIERRE PONCE *l'Intendant, & ſa ſortie de la*

maiſon de Lady BOOBY. Pag. 78
CHAP. XI. *Voyage de* JOSEPH. 81
CHAP. XII. *Ce qui arrive à* JOSEPH *ſur la route.* 87
CHAP. XIII. *Ce qui arrive à* JOSEPH *pendant qu'il reſta dans l'hôtellerie. Dialogue entre lui &* BARNABAS, *Vicaire du Village.* 93
CHAP. XIV. *Avantures curieuſes qui arrivent dans l'hôtellerie.* 104
CHAP. XV. *Suite du précédent.* 113
CHAP. XVI. *Fuite du Voleur.* ADAMS *trompé dans ſon attente. Arrivée de deux perſonnes.* BARNABAS *&* ADAMS *font connoiſſance.* 119
CHAP. XVII. *Entretien entre les deux Miniſtres & un Libraire, interrompu par un malheur arrivé dans l'hôtellerie.* 133
CHAP. (*) XVIII. *Evènement, cauſe de la ſcène précédente.* 140

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I. *DE la Diviſion des Parties d'un Livre.* 147
CHAP. II. *Etranges & fâcheuſes diſtractions de Mr.* ADAMS. 150
CHAP. III. *Critique & Eloge de la même Perſonne. Queſtions que Mr.* ADAMS *fait au Cabaretier.* 157

(*) Mal marqué XIV. dans notre édition, comme dans celle de *Paris* qui nous a ſervi de copie.